

# MARY BALL MARTINEZ

## LA SAPE DE L'EGLISE CATHOLIQUE

Si les stupéfiants changements qui ont marqué l'histoire de la sape de l'Eglise sont clairement visibles à tous depuis longtemps, l'auteur, Mary Ball Martinez, insiste sur le fait que jusqu'à la synthèse des événements à laquelle elle s'est livrée dans cet ouvrage, personne n'avait relié ces événements en une séquence significative, comme elle l'a fait ici, s'écartant de tous les mythes, pieux ou non, qui avaient cours jusque-là.

C'est pourquoi ce livre, fruit de quinze années de journalisme d'investigation au Vatican où l'auteur était correspondante pour *The Wanderer*, *National Review* et *The American Spectator*, apporte une contribution originale et un témoignage capital.

### POSTFACE DU TRADUCTEUR

Cette version française du livre de Madame Martinez a été tirée de l'anglais. Elle a été faite pour l'information très sélective de chercheurs et historiens catholiques avertis, mais le traducteur s'oppose formellement à toute édition. L'ouvrage n'est pas sans intérêt mais est globalement faux et dangereux. Son intérêt est de présenter un certain nombre de faits et témoignages montrant que la révolution dans l'Eglise a été préparée en sous mains de longue date, et non pas spontanément en l'espace de Vatican II. Mais Madame Martinez va beaucoup plus loin. Elle insinue ici que cette révolution était virtuellement accomplie au sommet de l'Eglise avant Vatican II, sous et par Pie XII, interprétation tendancieuse, qui dénote que l'auteur s'est laissée influencer par des agents de l'adversaire, des maîtres de l'intox, visant à accréditer que les modernistes qui s'étaient emparés du pouvoir des clés, à la mort du dernier vrai pape, Pie XII précisément, étaient de vrais et légitimes successeurs !

S'il y a bien eu complot, comment un catholique pourrait-il admettre que les chefs ou principaux artisans du complot se soient trouvés des papes ! Ceux-ci furent plutôt des pontifes déjà impuissants (ce qu'avait déjà signalé saint Pie X), face à un haut clergé profondément divisé et intellectuellement contaminé par le Kantisme et le sillonnisme, pour certains spirituellement défaillant, des pontifes soucieux de maintenir l'unité d'un haut clergé, entre ceux fidèles à l'esprit du Syllabus et ceux déjà empoisonnés par les illusions condamnées par Pie IX et saint Pie X .

Pie XII comme aussi ses prédécesseurs ne peut être accusé de libéralisme dans sa dogmatique. La rébellion des esprits dans la société civile et religieuse le conduisit éventuellement à être semi-libéral dans certains de ses actes et à ne pas sévir assez sévèrement contre les clercs déviants. N'oublions pas qu'il a du gouverner l'Eglise au milieu des écueils majeurs qu'étaient la Maçonnerie, le communisme et le nietschhéisme des autorités civiles des Etats, et au milieu d'une guerre mondiale.

Pie XII, en tant que Pape, n'a pas accompli le pas fatal que Jean XXIII accomplira en convoquant le concile et en épaulant frauduleusement le clan moderniste. Mais Pie XII eut peut-être une inclination "sillonniste" dans ses premières années. Nous laissons à ses futurs biographes le soin de le déterminer plus précisément. Dès lors qu'il eut le pouvoir des clés, il semble avoir finalement mis un frein aux projets de concile et de réforme, même s'il eut la faiblesse de permettre des études de réforme liturgique par telle ou telle commission (!), mais les modernistes qui voyaient le but de leurs efforts à leur portée n'en eurent que plus d'ardeur pour atteindre l'objectif à sa mort, avec la complicité d'un Roncalli, peu porté à la rigueur dogmatique et mystique.

L'auteur indique avoir délibérément omis toute référence au déroulement de Vatican II. Ce faisant, omettre, "pour la clarté de sa thèse" (?) des faits aussi décisifs que les coups de force perpétrés par la minorité activiste lors du déroulement de Vatican II montre que l'auteur est plus journaliste à sensation que journaliste d'investigation rigoureuse ou historienne. Elle omet aussi tous les actes de Pie XII qui ne s'inscrivent pas dans l'esprit de sa thèse, comme par exemple la proclamation du dogme de l'Assomption qui fit grincer les dents des partisans du rapprochement avec les protestants, et la mise de saint Pie X sur les autels.

L'apriorisme de l'auteur biaise l'éclairage de la genèse de la crise, et suggère donc faussement que les papes du XXe siècle, saint Pie X excepté, ont été les agents complices indirects, et **pour Pie XII direct**, de la subversion(!). Une telle thèse est contraire à la promesse du Christ et elle n'en apporte aucune preuve !

Si la subversion demanda une longue préparation, les preuves existent de l'instant décisif où s'opéra un véritable coup de force, par un noyau de prélats ayant lors de Vatican II leur complice au Vatican même en la personne de Jean XXIII, coup de force d'un certain nombre de cardinaux et de mauvais évêques, nommés certes par Pie XII ou par Pie XI ; mais leur cas fut celui de tous les évêques hérétiques au cours des âges aussi nommés par des papes, seules les circon-stances furent différentes.

Avant le pontificat de Jean XXIII, s'il y a eu irénisme de la part de tel ou tel Pape et infiltrations ennemies dans le haut clergé, reste que les encycliques et enseignements dogmatiques, jusqu'à Pie XII compris, demeurèrent essentiellement compatibles avec le magistère antérieur, *Mystici Corporis* inclus, quoique Madame Martinez en veuille insinuer, et ce, contrairement aux documents magistériels ultérieurs. De même les normes officielles de la catéchèse, les règles de piété et l'essentiel de la liturgie demeurèrent stable pour le principal jusqu'à la fin du règne de Pie XII, et furent bouleversés ensuite.

Reprochant à Pie XII de n'avoir pas soutenu le combat de l'Allemagne National-Socialiste contre le communisme soviétique, l'auteur a-t-elle pensé qu'elle se fait ainsi complice de la stratégie actuelle du judaïsme, qui veut à toute force lier catholicisme et nazisme ? !

On doit aussi relever de graves erreurs, comme l'affirmation répétée par l'auteur de l'appartenance à la maçonnerie de l'abbé Mastaï Ferretti qui deviendra Pie IX, affirmation reprise de calomnies de la maçonnerie et que celle -ci dut finalement démentir, comme en témoigne : "l'Histoire de Pie IX " par le comte de Saint Albin.

Des faits sont omis : ainsi à propos des hypothèses susceptibles d'expliquer le renvoi de Mgr Montini de la Secrétairerie d'Etat l'auteur ne mentionne pas l'affaire Tondi.

A d'autres endroits l'auteur s'appuie sur des témoignages sujets à caution ou contradictoires dont elle ne retient jamais qu'une interprétation univoque. Ainsi de la déclaration citée d'un Mgr P. Molinari, p. 72 de la version anglaise, (qui d'ailleurs se contredit !). Rien non plus des propos rapportés de Marcel Clément n'est très probant, car les réformes évoquées, que PIE XII autorisa, restèrent

cependant limitées et catholiques dans leur forme et leur esprit sous son règne, même si certaines s'avèrent regrettables. Or on doit demeurer très prudents à propos de certains témoignages, ne serait ce que parce que les auteurs de la subversion de l'Eglise avaient justement besoin de se réclamer entièrement de la caution de Pie XII pour authentifier leur action, et M Clément est précisément l'un de ceux qui ont fait allégeance aux néo-pontifes modernistes et ont donc besoin de cette caution !

L'auteur le dit elle même : ce qu'elle expose ici, c'est la thèse de Jean Guilton et celle du chroniqueur religieux du quotidien romain "Il Tempo", le jésuite Rotonduni ; c'est quelque peu et sans doute à l'insu même de l'auteur une certaine justification de la légitimité de la révolution dans l'Eglise par sa continuité magistérielle. Et cette thèse pourrait alors servir à la justification théologique de la légitimité des "papes néo-modernistes" et au bien fondé des prélats qui "firent "de Vatican II un concile moderniste !

Enfin on peut se demander si la bonne foi de l'auteur n'a pas été surprise par un informateur ayant pris le masque d'un "ultra-traditionnaliste réactionnaire" (!), qui lui aurait glissé jusqu'à l'idée que la cause de la révolution dans l'Eglise... c'est Vatican I et la proclamation de l'infailibilité pontificale, comme on est surpris de le lire (chapitre sur la Situation au début de la décennie 90) : un informateur ultra, qui rejoindrait curieusement la position de Mgr Dupanloup !

Pie XII dut gouverner une Eglise ingouvernable, déjà semi-anarchique... qu'à sa mort le clan moderniste poussé par les vainqueurs de 45 prit en mains !

Il faut souhaiter que ce petit ouvrage incite les historiens à prendre le relais des journalistes pour mieux éclairer cette phase cruciale de l'histoire de l'Eglise. Mais l'on comprend mieux ainsi pourquoi tout un clergé traditionnaliste mais foncièrement libéral et semi-moderniste d'esprit se réclame si fort de Pie XII, ce qui permet de se parer de la Tradition et de saint Pie X sans trop s'opposer "aux dogmes du Monde moderne", car dans l'Eglise de Pie XII, les deux camps coexistaient !

## SOMMAIRE

I LA METAMORPHOSE	3
II CHRONIQUE DE LA PERIODE 1903-1963	
Faire alliance	8
Un sérieux contretemps	11
Un nouveau départ	12
Les Français domptés	14
L'étouffement des Mexicains	15
Vers la guerre mondiale	18
L'approfondissement de la sape	21
Les marxistes protégés	22
L'empoisonnement des esprits	25
Le saccage de la Tradition	27
La préparation de l'assaut	30
La recueil des signatures	32
III LES HOMMES AU SOMMET	
Jean	35
Pie	36
Paul	37
Jean-Paul I	38
Jean-Paul II	41
IV LA SITUATION AU DEBUT DES ANNEES 90	
Vérification de la thèse	46
Anathème	48
Diaspora	52
Néo-catholiques et catholiques ancienne manière	55

## LA METAMORPHOSE

A Rome, même en été, les heures qui précèdent l'aurore sont toujours fraîches. On était la veille de la Pentecôte et déjà presque au solstice d'été (car Pâques, la grande fête mobile, avait été tardive en cette année 1971), cette nuit où quatre mille pèlerins hommes et femmes de presque toutes les parties du monde se retrouvèrent à passer en prières les heures nocturnes, agenouillés sur le froid dallage de la place Saint Pierre, devant les marches de la Basilique. Dans l'immense cercle de la place, parcimonieusement éclairée par une lune incertaine et les quelques lampadaires cachés parmi les colonnes du Bernin ; vus de haut ces pèlerins, malgré leur nombre, ressemblaient à de petits tas d'ombres. Devant eux, comme si elle était l'objet de leurs prières, la grande facade surplombant les trente huit marches de l'escalier semblait immuable, couvrant depuis quatre cents ans de ses nobles pierres, qui avaient succédé à de plus humbles, les ossements du pêcheur galiléen Simon, appelé Pierre.

C'était bien là le cœur de la Catholicité, le Rocher et le signe tangible de l'indéfectible stabilité chrétienne. Pour les pèlerins agenouillés là, l'obscurité ajoutait son effet de mystère à celui de cette façade, de ce mur qui allait faire écran non seulement au soleil qui s'élèverait bientôt à l'orient, mais à coup sûr serait surtout capable d'arrêter toutes les fausses doctrines de la terre.

Bien peu parmi cette foule aurait pu deviner que, derrière cette solide facade, un travail de sape était depuis longtemps engagé, qu'en un peu plus d'un demi-siècle déjà, il avait petit à petit annihilé les forces et la substance de l'Eglise, et l'avait minée. Tous cependant étaient conscients que quelque chose n'allait pas, autrement ils n'auraient pas entrepris ce pèlerinage.

En France, en Allemagne, en Angleterre, en Argentine, aux Etats Unis, en Australie, dans leurs paroisses respectives, chacun d'eux avait été frappé par un changement subit, par l'exigence qu'on semblait leur imposer depuis quelque temps de témoigner de leur Foi d'une manière étrange et nouvelle. Près de la moitié des pèlerins rassemblés là étaient Français, venus en trains spéciaux de Paris pour supplier le Saint-Père de leur rendre la Messe, les Sacraments et un véritable catéchisme pour leurs enfants.

En levant la tête, ces ombres agenouillées pouvaient voir, par delà les piliers de la colonnade en haut à droite, les volets clos des appartements pontificaux. Le Pape dormait-il ? Pouvait-il dormir les sachant là ? De là où il reposait, le murmure des Ave et des Pater

des quinze dizaines du rosaire ne devaient guère faire plus de bruit que celui du ruis-sellement de l'antique fontaine de la place.

Un prêtre français commença une première dizaine en latin, un juriste canadien entama la seconde, un fermier bavarois la troisième. A minuit tous se levèrent pour "faire le chemin de croix". Tenant chacun un cierge allumé, ils pro-jetaient de grandes ombres allongées en déplaçant leur lente procession entre les énormes fûts des colonnes. Sans images pour leur représenter les souffrances du Christ, ils écoutaient la lecture décrivant chaque station, lecture qui, pour chacun des principaux groupes linguistiques, leur était faite dans leur langue, par un jeune homme ici, ou par un autre là.

Pour aider à supporter la fraîcheur de la nuit, des récipients de café chaud circulèrent. Quelqu'un alla porter du café aux carabiniers qui stationnaient discrètement à quelque distance, dans leur petite Fiat. Les persiennes, derrière lesquels Paul VI dormait ou était censé dormir, restèrent obstinément closes, et on le remarqua.

L'évêque qui devait un jour venir apporter toute sa résonnance au message de ces pèlerins avait dormi calme-ment, cette même nuit de juin on l'apprit quelques mois plus tard, entre les murs d'une modeste cellule de couvent, située quelque part dans le dédale des ruelles médiévales de l'autre coté du Tibre. En ce début d'été 1971, Mgr Marcel Lefebvre, un évêque missionnaire en Afrique française, n' était pas encore prêt à se déclarer.

De la part du Pape Paul VI, il n'y avait pas la même hésitante réserve. Son cinglant refus de recevoir les "tradi-tionnalistes", alors qu'il se rendait disponible cette même semaine comme à l'habitude pour diverses audiences privées, avait un sens sur lequel nul ne pouvait se méprendre. Précisément ce dimanche de la Pentecôte, la presse italienne publiait des photos de l'actrice Claudia Cardinale, en mini-jupe, en conversation avec Sa Sainteté.

C'est cinq ou six ans plus tôt que les quelques sept cents millions de catholiques répartis dans le monde avaient fait l'expérience des premiers chocs du changement. Un certain dimanche de la fin de la décennie 1960, (la date varie d'un pays à l'autre), en se rendant à la messe ils avaient trouvé l'autel, la liturgie, la langue et le rituel totalement métamorphosés. Par des rumeurs qui couraient, ces pèlerins avaient bien su, comme virtuellement tous les catholiques depuis ceux de Long-Island jusqu'aux paroissiens des plus modestes paillettes chapelles de la brousse africaine, que des réunions à très haut niveau se déroulaient à Rome. Cependant, rien, ni le bouche à oreille, ni moins encore la presse écrite, ne les avaient préparés à ce qu'ils avaient découvert à l'église ce dimanche matin là.

Dans les mois qui suivirent, la stupéfaction allait laisser place à la résignation, et beaucoup plus rarement à la satisfaction.

Par ci, par là cependant, une vive protestation s'élevait, comme ce fut le cas de l'écrivain italien Tito Casini qui dénonça son évêque, le Cardinal Lercaro de Bologne, président de la Commission Pontificale pour la Liturgie, lui écrivant : "Vous avez fait ce que les soldats romains aux pieds de la Croix n'avaient pas osé faire : vous avez déchiré la Tunisie sans couture, le lien de l'unité entre les croyants fidèles au Christ, passés, présents et futurs, et vous l'avez mis en lambeaux". La lettre ouverte de Casini fit le tour du monde, traduite en une douzaine de langues.

En Allemagne l'historien Reinhart Raffalt put écrire de son côté : "Les fidèles des autres croyances regardent avec horreur l'Eglise Catholique rejeter ces rites anciens qui avaient revêtu les mystères du christianisme d'une beauté sans âge".

D'Angleterre fut envoyée au Pape Paul VI une adresse passionnée, et non sans une marque de ressentiment, lui demandant "de rétablir la Messe comme avant, dans sa magnifique expression latine, la Messe qui inspira d'innom-brables œuvres de mysticisme, d'art, de poésie, de sculpture et de musique, la Messe qui n'appartient pas seulement à l'Eglise catholique et à ses fidèles mais au patrimoine culturel du monde entier". La pétition était signée de plusieurs douzaines d'écrivains, d'artistes, de philosophes et de musiciens londonniens, comprenant Yehudi Menuhin, Agatha Christie, Andres Segovia, Robert Graves, Jose Luis Borgès, Robert Lowell, Iris Murdoch, Vladimir Askenazy<sup>1</sup> .

En France, parmi les fidèles, la dissidence d'avec la position officielle de l'Eglise se fit jour comme on pouvait s'attendre dans les milieux intellectuels. Jean Madiran, qui publiait une intéressante petite revue, "*Itinéraires*", relevait des déviations à l'orthodoxie de la Foi déjà dans les premières sessions du Concile. L'un des collaborateurs de la revue de Madiran, l'économiste politique Louis Salleron, posait la question : "l'Eglise était-elle en train de devenir arienne ?" faisant ainsi référence à la grande vague d'hérésie du quatrième siècle. Il avait en effet remarqué que le Christ était systématiquement minimisé dans la nouvelle traduction française qui venait d'être publiée de la version du Credo adoptée par le Concile. Et parallèlement, les philosophes Etienne Gilson et Gustave Thibon se joignaient au romancier François Mauriac pour porter la question devant les évêques de France dans une lettre ouverte.

Ainsi, avant même que Vatican II se terminât, une partie du public en France était au fait de l'importance de la transformation de l'Eglise.

Le jeune prêtre Georges de Nantes, avait lancé une lettre périodique audacieusement intitulée : "*La Contre Réforme catholique*".

"*L'hérésie du vingtième siècle*" de Madiran, "*La Subversion de la Liturgie*" de Louis Salleron sortirent de presse, en même temps qu'un livre important du philosophe belge Marcel De Corte. Ce dernier définissait les nouvelles orien-tations comme : "une désagrégation spirituelle plus profonde qu'aucune de celles que l'Eglise avait connues au cours de toute l'Histoire, une maladie cancéreuse dans laquelle les cellules malades se multiplient rapidement pour détruire les parties saines du Corps Mystique". Il les dénonçait comme "une tentative de transformer le Royaume de Dieu en un Règne de l'Homme, de substituer, à l'Eglise consacrée au Témoignage de Dieu, une église dédiée au culte de l'humani-té, ce qui est la plus terrible, la plus épouvantable des hérésies".

Pendant ce temps un curé de village, Louis Coache, diplômé en droit Canon, publiait un périodique très critique (pour les nouvelles orientations de l'Eglise) intitulé "*Lettres d'un curé de campagne*", et il faisait revivre une tradition locale depuis longtemps tombée en désuétude : la procession en extérieurs de la Fête Dieu. Des centaines de fidèles affluèrent de toute la France au village de Montjavoult (dans l'Oise) pour suivre la procession dans la verte campagne picarde derrière la Sainte Hostie dans son hostensoir doré rayonnant au soleil, chantant et priant pendant que mon-taient les nuages d'encens et que de petites filles jonchaient de pétales de fleurs le chemin de la procession. A la troisième année que se répéta cette procession, l'évêque dont dépendait l'abbé Coache (comme pour Jeanne d'Arc, c'était l'évêque de Beauvais) fit savoir qu'il en avait assez des moqueries journalistiques et de ces dévotions dépassées. Il in-terdit la célébration et suspendit l'abbé "a divinis". Sous cette peine, les prêtres sont interdits de fonctions

---

<sup>1</sup> NDT : certains noms de cette liste ne laissent pas d'étonner ! Mais la sincérité "esthétique" d'artistes peut s'admettre.

sacerdotales. Indompté, l'abbé Coache, non seulement continua imperturbablement à célébrer la Messe, mais fonda une maison pour des retraites pieuses à Flavigny en Bourgogne.

L'importante participation française au pèlerinage à Rome de 1971 avait été due en grande partie à ses efforts, et ce fut lui encore, cinq ans plus tard, qui persuada le vieux Mgr Ducaud-Bourget d'entreprendre l'audacieuse occupation de l'église Saint Nicolas du Chardonnet à Paris.

Déjà à la fin de l'année 1960, la révolution religieuse, qui était demeurée si longtemps souterraine, apparaissait clairement en place. Elle s'était installée relativement en douceur, grâce au fait qu'elle avait été menée, non par des ennemis déclarés de l'Eglise, mais par ses amis affichés. Contrairement au seizième siècle où l'Eglise avait failli être prise d'assaut au milieu de clameurs violentes de destruction, le renversement du vingtième siècle s'est accompli par comparaison en silence, par une combinaison bien réglée de prises de position écrites, de rapports de situation, de programmes de réunions, de plans, qui tous avaient fait leur chemin de comités en commissions, de groupes de travail en sessions d'études, à travers discussions et dialogues. Dès que s'ouvrit le Concile Vatican II, le bouleversement fut assidument promu par des articles de journaux, des conférences de presse, des interviews, des exhortations des encycliques, le tout dans une atmosphère de prudence ecclésiastique et de discrétion.

Le Concile fini, vint le tour des commentateurs. Très vite, en Europe comme en Amérique, parurent article sur article, livre sur livre qui s'efforçaient d'expliquer ce qui était advenu. Des récits admirablement détaillés de chaque session du Concile prétendirent indiquer le moment précis où les changements avaient été effectués. Beaucoup de ces écrits provenaient de théologiens libéraux et de laïcs qui applaudissaient à ce qu'ils appelaient "l'œuvre d'ouverture de l'Eglise au monde". Davantage encore étaient l'œuvre de conservateurs qui, tout en acceptant généralement la validité de Vatican II, s'essayaient à montrer comment les intentions légitimes de ce Concile avaient été détournées. Ces auteurs étaient en particulier très sévères pour ce qu'ils appelaient "le groupe du Rhin", un groupe de cardinaux et d'évêques libéraux avec leurs *periti* (experts théologiens attachés) provenant surtout du Nord de l'Europe, qui, selon eux, avaient dominé les débats et monopolisé l'attention des médias, pour finir par influencer la majorité silencieuse des Pères conciliaires et les faire voter dans leur sens "progressiste". Des commentateurs que l'on désigna comme "traditionnalistes" penchaient pour rejeter le Concile en bloc, disant le considérer comme une simple tentative de détruire l'Eglise.

Dans tous ces écrits, le protagoniste était "le Concile Vatican II", le Concile du Pape Jean comme ils l'appelaient. Ce qui était survenu dans l'enceinte de Saint Pierre de Rome, d'octobre 1962 à décembre 1965, formait toute l'histoire ! Le Vatican lui-même inculqua cette idée et continue de le faire aujourd'hui, jugeant de tous les problèmes qui peuvent se poser, "en fonction du Concile", faisant même référence de temps à autre à "l'Eglise conciliaire". Dans un sens très réel les documents de Vatican II devinrent comme la Nouvelle Ecriture Sainte.

C'est sur cette abusive exagération de l'importance du deuxième Concile du Vatican que la présente étude va s'écarter des auteurs "de droite" comme ceux "de gauche" et aussi des prétextes du Vatican actuel, car comme l'écrivit dans l'Osservatore Romano l'ami très cher du Pape Paul VI, l'écrivain français Jean Guittou, "C'est bien longtemps avant le Concile que de nouvelles formes de spiritualité, de mission, de catéchisme, de langage liturgique, d'études bibliques et d'œcuménisme furent proposées. C'était bien longtemps avant qu'un nouvel esprit naisse dans l'Eglise".

Ce fut longtemps avant en effet. Car tout l'impact visible et audible des nouvelles expressions de Foi imposées en cette fin des années soixante, si stupéfiantes aussi bien pour les catholiques que les non-catholiques, fut en réalité le déferlement de l'onde de choc d'une explosion survenue un quart de siècle plus tôt.

Des théologiens jésuites datent du 29 juin 1943 le jour du "Big Bang". L'éditorialiste de la chronique religieuse du quotidien de Rome *Il Tempo*, le RP Virgilio Rotundini S.J. avait en effet pu écrire avec emphase : "Tous les honnêtes gens, tous les hommes intelligents et honnêtes reconnaîtront que la révolution démarra avec la publication de l'encyclique *Mystici Corporis* du Pape Pie XII. Là fut posé le fondement du temps nouveau, d'où sortirait le Second Concile du Vatican". Son confrère le RP jésuite Avery Dulles explique la nature de l'explosion en question :

"Jusqu'à juin 1943, l'Eglise était pacifiquement en possession de son modèle juridique et social, lorsque celui-ci fut brusquement remplacé par le concept du Corps Mystique". Cette désignation n'était pas nouvelle. Elle avait été présentée aux Pères lors du Premier Concile du Vatican, soixante dix ans plus tôt. Ils l'avaient rejetée alors comme "confuse, ambiguë, vague et inappropriée par sa signification biologique".

De fait, c'était la prolifération croissante de toute une série de concepts théologiquement nébuleux qui, en première instance, avait amené Pie IX à convoquer un concile. Une fois en session, les évêques de 1870 exprimèrent leurs vues sur la nature de l'Eglise d'une manière dépourvue d'ambiguïtés :

"Nous enseignons et nous déclarons que l'Eglise a toutes les marques d'une société véritable. Le Christ n'a pas laissé cette société sans forme établie. Tout au contraire, Il lui a donné Lui-même l'existence et Sa volonté en a fixé la constitution. L'Eglise n'est ni partie ni membre d'aucune autre société. Elle est si parfaite en elle-même qu'elle est distincte de toutes les autres sociétés et s'établit bien au dessus d'elles".

Robert Bellarmine, le plus brillant des premiers successeurs d'Ignace de Loyola, la décrit ainsi : "L'unique véritable Eglise est la communauté des hommes rassemblés par la profession des mêmes sacrements sous le gouvernement des pasteurs légitimes et spécialement du Vicaire du Christ sur terre, le pontife suprême".

Celui qui gouvernait l'Eglise en l'année 1943 parlait un langage différent : il ne pouvait, dit-il, "trouver d'expression plus noble et plus sublime (pour désigner l'Eglise) que la phrase "corps mystique du Christ". Les catholiques approuvèrent.

L'expression, utilisée dans un sens pastoral et non juridique se retrouve jusque dans Saint Paul. Considérée comme totalement surannée par les théologiens progressistes d'aujourd'hui, cette définition reste chère aux catholiques conservateurs.

Quel prêtre ou laïc des années quarante aurait bien pu voir, dans la publication de l'encyclique *Mystici Corporis*, un événement important de l'histoire de l'Eglise. En temps normal, les encycliques papales sont étudiées par les théologiens, sont lues par un nombre limité d'évêques et de prêtres et vaguement parcourues par les abonnés des périodiques religieux. Mais l'année 1943 n'était pas une année ordinaire. Elle marquait la période la plus terrible de la deuxième guerre mondiale. En tout cas l'emphase papale sur le terme aurait semblé au lecteur catholique moyen prenant connaissance du document comme naturellement en phase avec les autres expressions révérees comme : agneau de Dieu, le Sacré-Cœur, ou l'un quelconque des titres accordés à la Vierge Marie et qui

l'exaltent dans ses litanies. Il n'aurait certainement affleuré à l'esprit de personne que ces deux mots soient capables de faire sombrer la barque, la nef de Pierre.

Pour le spécialiste en théologie cependant, il était clair que l'expression "Corps mystique", dans l'esprit du Pape Pie XII, allait beaucoup plus loin qu'une simple dénomination pieuse. Utilisée comme il le fit dans cette encyclique, cette phrase éloigna l'Eglise du caractère institutionnel qu'elle avait gardée depuis près de deux mille ans, mettant de côté son identité ancienne pour la projeter dans le futur.

Brusqu岸ment confrontés à la nouvelle image présentée dans l'encyclique, il sembla urgent de s'interroger sur ce que l'Eglise elle-même pensait être. Du jour au lendemain, il fallut inventer une nouvelle espèce de théologien, l'écclésiologue, qui s'installa dans les séminaires, les universités et les comités de rédaction des publications religieuses.

Le terme "écclésiologie", qui jusqu'à 1943 avait signifié l'étude de l'architecture et de l'archéologie de l'Eglise, était dorénavant adopté pour signifier une étude de la manière dont l'Eglise s'envisageait elle-même. Pendant plus de mille neuf cents ans, il n'y avait pas eu de nom pour cela, tout simplement parce que ce genre d'étude n'avait pas existé. L'Eglise catholique savait ce qu'elle était, comme le savaient la hiérarchie, le clergé et les fidèles.

Très vite ces nouveaux théologiens enseignants se trouvèrent surchargés de travail. La transition abrupte d'une Société Parfaite en un Corps Mystique s'avéra n'être qu'un début. Il ne fallut pas longtemps avant que ce premier changement de paradigme, pour employer le jargon des écclésiologues, ne donnât naissance à un autre. Très rapidement, écrit le RP Dulles, les écclésiologues se posèrent la question : "Le corps mystique est-il une pure communion de grâce ou bien est-il visible ? L'expression "Peuple de Dieu" ne serait-elle pas éventuellement plus appropriée ?"

Le RP Dulles continue en expliquant comment, sitôt l'expression de Peuple de Dieu acceptée (ce fut la dénomination favorite lors de Vatican II), l'influent dominicain français Yves Congar releva sa faiblesse : "Ne résonne-t-elle pas comme égoïste, monopolistique ? Pourquoi ne pas appeler l'Eglise un Mystère ?".

Puis ce fut le RP de Lubac, de l'université Grégorienne, depuis cardinal, qui opta pour désigner l'Eglise comme "un Sacrement". Son raisonnement était que "si le Christ est le sacrement de Dieu, alors l'Eglise est le sacrement du Christ". Que les Catholiques aient appris de tous temps qu'il n'y avait que sept sacrements et que ni le Christ, ni l'Eglise ne figuraient dans ce nombre, comptait peu.

Les non-catholiques se mirent à leur tour à jouer du paradigme. Karl Barth, calviniste suisse que Pie XII désigna un jour comme son théologien favori, suggéra aux Catholiques de dénommer leur Eglise "un Héraut du Verbe", cependant que les protestants radicaux Harvey Cox et Dietrich Bonhöffer recommandèrent que l'Eglise de Rome fut appelée une Servante.

Les Jésuites, ordinairement imperturbables, prirent l'alarme. Leurs écclésiologues ne pouvaient trouver aucun précédent à l'image de l'Eglise "Servante" dans la Sainte Ecriture. Ils se demandaient en outre si la connotation de servilité ne présentait pas certaines ambiguïtés ? De fait, passer de la Société Parfaite régnant "bien au dessus de toutes les autres" à l'Eglise "Servante", c'était pour les théologiens parcourir beaucoup de chemin, et au cours de cet exercice, comme les Pères de Vatican I l'avaient prédit, ils avaient rendue floue l'image de l'Eglise Catholique Romaine.

Le RP Avery Dulles l'admet : "l'Eglise contemporaine est démolie par des changements de paradigmes qui entraînent des phénomènes de polarisation, d'incompréhension mutuelle, d'incommunicabilité, de frustration et de découragement. Quand le paradigme change, les fidèles se retrouvent soudain sur un terrain mouvant qui se dérobe sous leurs pieds. Ils ne peuvent adopter le nouveau langage sans donner eux-mêmes, par le fait, les gages de leur accord à toute une nouvelle échelle de valeurs, qui peut n'être pas de leur goût. Ils se retrouvent alors menacés dans leur sérénité spirituelle".

Dulles est un prêtre s'adressant à des prêtres. Si le détail des changements troublants a du mal à parvenir jusqu'aux chrétiens du rang, les fidèles ne sont que trop douloureusement au fait de ce qui peut arriver à la sérénité de leurs pasteurs en constatant le raz de marée de défections qui a affecté leur clergé. Aux Etats Unis, on estime à environ dix mille le nombre de prêtres qui ont abandonné le ministère (à la suite de Vatican II) et à cinquante mille le nombre de religieux de l'un ou l'autre sexe qui en ont fait autant. La moitié des quelque cinq cents séminaires ont été fermés, et l'âge moyen du clergé dépasse dorénavant soixante ans.

Les défections de prêtres continuent dans le monde entier au rythme de quatre mille par an. En France, où il y avait auparavant environ mille ordinations par an, il y en a maintenant moins de cent<sup>1</sup>.

Pendant que s'évanouissait la sérénité du clergé, le nombre des fidèles fréquentant les églises fondait à la même allure. A Paris l'assistance à la Messe dominicale tombait à 12% de la population.<sup>2</sup>

Même dans la catholique Espagne, seulement 20% de la population était dorénavant réputée assister régulièrement à la Messe du dimanche, et seulement 3% des prêtres avaient moins de trente ans. Aux Etats-Unis la chute du nombre de catholiques pratiquants de 1972 à 1973 semble avoir été l'effondrement le plus dramatique de la dévotion religieuse qu'on ait jamais enregistré dans toute l'histoire du Christianisme.

La grande presse explique ces faits en disant qu'ils tiendraient d'une part à l'insistance mise par le Vatican sur le maintien de la règle du célibat ecclésiastique, et de l'autre, pour ce qui concerne les fidèles, à la prohibition par le Vatican du contrôle artificiel des naissances. Tout en devant admettre que ces contraintes morales ont fait partie des mœurs catholiques depuis des siècles, les auteurs des articles les réfutent avec la thèse que, le catholique moderne, désormais "adulte", serait "arrivé à un tel degré d'autonomie et de maturité qu'il ne peut plus et ne doit plus tolérer aucun contrôle de sa liberté".

---

<sup>1</sup> NDT : Dont on peut légitimement douter de la validité, suite au nouvel ordinal de Paul VI.

<sup>2</sup> NDT : Le pourcentage indiqué ici par l'auteur, à vérifier pour la période des années 80, semble avoir chuté bien davantage encore depuis, autour de 5 à 8% (?), selon les statistiques officielles publiées par la presse catholique qui dorénavant fait entrer dans le concept de "pratiquants dominicains" ceux qui disent assister à la messe une fois par mois... (!) et d'ailleurs quelle "messe" ? Evidemment la nouvelle, la synaxe de Bugnini et de Taizé, promulguée et imposée par Paul VI !

Cette théorie est pure falsification et sans aucun rapport avec la réalité. Les croyants véritables acceptent toute discipline. L'Histoire l'a montré, ils peuvent supporter le manque d'églises, de prêtres et de sacrements, ils peuvent tenir, malgré de fortes persécutions, et même face au martyr. En revanche ce qu'ils ne peuvent supporter, c'est la disparition des certitudes spirituelles. Les sarcasmes de ceux qui sont extérieurs à l'Eglise peuvent fortifier leur foi, mais quand les railleries et les doutes proviennent de l'intérieur même, leur foi et leur fermeté vacille. A la première suggestion de doute de la part de ses maîtres, quel jeune homme que sa foi attire au sacerdoce ne commencera pas à se demander si elle est finalement assez solide pour assumer toute une vie sacerdotale ? L'épreuve du célibat soudain paraît alors trop dure.

L'affadissement de la Tradition par la "modernité" a eu pour résultat de priver les Catholiques de l'Eglise Institution, ce cadre antique et stable, sur lequel ils avaient compté pour étayer l'œuvre difficile de leur foi et celle non moins difficile d'une vie vraiment catholique. Les voilà aujourd'hui seuls et désolés, non pas à cause de règles imposées, mais à cause de l'absence de règles.

Les hommes et les femmes qui étaient venus à Rome en 1971 pour cette nuit de prières devant la basilique Saint Pierre faisaient monter leur prière pour que tînt le vieux cadre de l'Eglise et que les décrets débilissants de Vatican II fussent révoqués. Comme les auteurs de livres et d'articles de l'époque, ils pensaient que tout le mal venait du Concile. L'idée qu'une encyclique publiée vingt huit ans plus tôt eût pu avoir bouleversé la sérénité spirituelle du monde entier et que son auteur était le Pape qu'ils révéraient entre tous, leur aurait paru incroyable.

Dans l'espoir de démontrer la validité de cette hypothèse, en apparence si difficilement crédible, de la rendre non seulement plausible mais évidente, la présente étude laissera de côté le Second Concile du Vatican en tant que cause, pour le traiter comme un effet, l'effet inévitable d'une action entamée plusieurs décennies avant que Jean XXIII n'assemble les évêques du monde entier, une action menée de manière résolue et dans un but bien précis. La convocation de Jean XXIII apparaîtra alors moins comme un appel pour consultations que comme une demande d'entérinement. Avec nombre de transformations déjà en place, et la plupart des autres à un stade de préparation très avancé dans les textes, l'accueil par le pape Jean de la longue et lente procession des prélats mitrés, ce matin d'octobre 1962, sera interprétée comme l'accomplissement d'un vieux rêve.

Dans cette perspective, le Concile apparaît avoir été le rassemblement de la hiérarchie à Rome dans le but de montrer à ses membres ce qui était en préparation, pour leur donner la satisfaction d'une participation, certes très limitée, et surtout pour exercer sur eux la forte pression morale nécessaire pour qu'ils apposent leurs noms et leur accord sur chacun des documents issus de délibérations habilement dirigées. Les signatures étaient de la plus haute importance, car elles conféraient la crédibilité aux transformations, facilitant par conséquent la tâche des évêques face à leur troupeau, lorsqu'ils reviendraient la sacoche bourrée de nouveautés.

Que le Concile Vatican II soit un point de départ pour tant de commentateurs est bien compréhensible. Si un regard sur les événements des années antérieures leur permettrait facilement de relever l'esquisse du changement, un tel examen signifierait aussi la nécessité de jauger la stature d'un Eugenio Pacelli, le Pape Pie XII, déconcertant mélange de libéral et de conservateur. Pour la "gauche", Pacelli l'âge venu, sinon sa vie entière, est un archiconservateur, tristement dépourvu de lucidité et probablement antisémite. Pour la "droite", c'est, vu à distance, un saint. Dans les deux cas, sa vie et son œuvre s'avèrent mythiques, disparaissant sous l'imagerie pieuse. Aucun autre Pape peut être dans l'histoire n'a été aussi incompris. Il a été révé et méprisé, aimé et haï pour des choses qu'il n'avait jamais faites et pour ce qu'il n'était pas. Aucun Pape dans l'Histoire ne fit autant pour changer l'Eglise, et cependant les Catholiques conservateurs le considèrent comme le dernier pilier de l'orthodoxie. Aucun Pape dans l'Histoire ne fit autant que lui pour les Juifs, et pourtant les auteurs juifs continuent de l'accuser d'indifférence à leur sort. Aucun Pape ne fit autant pour les marxistes, et il est acclamé en Occident comme un héros anticommuniste de la guerre froide.

Au cours des longues années qu'il passa au Vatican comme diplomate, quand il posait les prémisses de ce qui allait être appelé plus tard l'Ostpolitik, pendant la décennie où il occupa le poste de Secrétaire d'Etat de Pie XI, puis dans ses quelque vingt années de règne comme Souverain Pontife, années qui ont eu comme une sorte d'extension avec le pontificat de son protégé et héritier présomptif Jean Baptiste Montini<sup>1</sup>, les travaux de Pie XII, s'étendent sur près d'un siècle. Si l'on veut juger légitimement des faits de la transformation de l'Eglise, on doit donc tenir compte de la contribution que Pacelli y a apportée. Or de vastes matériaux d'archives sont déjà disponibles. La deuxième guerre mondiale s'éloignant dans un passé maintenant lointain, les archives allemandes et américaines se sont ouvertes et des mémoires d'importantes personnalités de l'époque ont été publiées. Même si les secrets du Vatican peuvent être plus durables et le sont souvent, l'accusation portée contre Pie XII concernant son indifférence supposée à l'égard de la question juive a fait ouvrir en faveur de quatre chercheurs Jésuites en 1970 une section limitée des archives vaticanes.

Quoi qu'il en soit, avec ou sans la coopération du Vatican, une quantité très riche de documents sur Pacelli sont déjà disponibles, pour ne laisser adhérer aux vieux mythes que les mythomanes impénitents.

Etant posé qu'Eugenio Pacelli fut un géant parmi les papes et que sa période d'activité fut ainsi particulièrement longue, on peut se demander ce qu'un pape a à voir avec la révolution. Dans le cas de l'Eglise Catholique on peut dire tout. De même qu'il aurait été difficile de trouver un mouvement de guérilla communiste, Brigades Rouges ou Sentier Lumineux péruvien, qui ne fût directement inspiré par des étudiants et professeurs d'universités, de même dans l'Eglise, avec sa structure hiérarchique immuable, les hauts cercles intellectuels d'où agissent les théologiens ne sont cependant pas à un niveau suffisamment élevé pour faire la révolution. Toute mutation en matière doctrinale ou de pratique doit provenir du sommet même de la hiérarchie, c'est à dire de la papauté. C'est la seule manière qu'elle prévaille.

Mais si Eugenio Pacelli fut la figure dominante dans l'action de sape, il ne fut pas le seul. Quatre autres Italiens prirent une part majeure à l'entreprise. Ce furent Giacomo Della Chiesa, Angelo Roncalli, et Giovanni Baptista Montini qui furent papes, et Pietro Gasparri qui, comme Secrétaire d'Etat, mena sa phase de l'opération pendant qu'il était en fonctions. Ce que ces cinq personnages accomplirent ne fut pas une mince affaire, s'agissant de la transformation de l'ensemble religieux le plus important dans le monde, qui était resté virtuellement inchangé pendant près de deux mille ans.

---

<sup>1</sup> NDT : La pourpre, le statut de *papabile*, ne sera conféré à Mgr Montini que par Mgr Roncalli devenu Jean XXIII. Sera-ce l'accomplissement d'un accord entre le cardinal Roncalli et ses grands électeurs, hypothèse qui ne manque pas de vraisemblance ?... Mais ce fait n'implique pas obligatoirement un plan élaboré par Pie XII avec Mgr Roncalli, ou du moins l'auteur n'en apporte pas la preuve !

L'Eglise avait efficacement supporté sans changement de fond la grande rupture perpétrée quatre cents ans auparavant, ayant même gagné, dans le coup qui lui était porté, une nouvelle force par l'obligation de redéfinir son identité. Le choc du protestantisme avait été une scission. Mais ce qui était survenu de nos jours avait été, non pas division, mais total renversement interne, quelque chose finalement de beaucoup plus radical.

Mesurée par rapport à ce qu'avait été l'identité catholique pendant dix neuf siècles, l'Eglise minée d'aujourd'hui est une entité tout à fait nouvelle. Alors que les structures apparentes de sa masse diminuée ont été rendues plus rigides que jamais, elle s'est vidée par l'intérieur de presque toutes les anciennes vérités qui avaient constitué sa vie.

Faire une **sape**, dit le dictionnaire, signifie "**détruire des fondations par des moyens clandestins**". Pour le Catholique moyen, ce qui a été soustrait à son Eglise a été effectivement enlevé clandestinement, bien que le secret n'ait pas été entièrement délibéré. Les changements survenus entre temps sous la direction du Pape, concernant le clergé et les gens d'Eglise, bien souvent n'avaient pas été notifiés ou transmis au public catholique, cependant que le fidèle, progressivement privé d'enseignement théologique, tendait de plus en plus à se renfermer sur sa piété personnelle, ce que les agents de la transformation prenaient garde de ne pas troubler. Le résultat fut que jusqu'à ce que les premiers éclairages des médias fussent braqués sur les premières sessions du Concile, le Catholique moyen restait ignorant qu'une révolution avait eu lieu. Sa réaction naturelle, une fois la nouvelle messe imposée, fut de penser que le changement venait du Concile.

Les douze épisodes qui suivent, dont la chronologie s'étale sur six décennies, essaient pour la première fois de lier les évolutions du Vatican en une chaîne de changements, les uns clandestins, les autres proclamés ouvertement, qui ont forgé l'étrange Nouveau Catholique et l'étrange Nouvelle Eglise Catholique.

## II CHRONIQUE : 1903-1963

### FAIRE ALLIANCE

Si la révolution subie par l'Eglise catholique n'est pas née au cours des sessions de Vatican II, on ne peut pas tout à fait dire non plus qu'elle trouve son origine en 1943 avec *Mystici Corpori*, en dépit de ce qu'affirmait le RP Rotondi. De manière très réelle, l'Eglise avait été en état de siège depuis la Révolution française, mais c'est tout au début de ce siècle que l'on peut repérer les premières impulsions qui devaient pousser le Pape Pie XII à énoncer le grand changement de paradigme évoqué.<sup>1</sup>

Le monde semblait alors particulièrement fier de lui-même. Une paix relative et la prospérité avaient régné plus longtemps que la plupart des hommes pouvaient en avoir le souvenir. De très grands empires s'étaient étendus sur le monde et fonctionnaient de manière plus ou moins satisfaisante, pendant que les hommes de science accumulaient les plus généreuses promesses pour l'avenir. Certes il y avait eu quelques signaux inquiétants d'une tragédie à venir, avec les assassinats successifs d'un président américain, d'un empereur d'Autriche et d'un roi d'Italie, mais Vladimir Illitch Lénine flânait encore des après-midi entières à lire les journaux du soir dans une salle de café zurichois ; l'empereur solitaire et endeillé assistait chaque matin agenouillé à la messe quotidienne au Hofburg, et ses fidèles sujets viennois tourbillonnaient toujours au son des valses de Strauss.

Les toute premières années du siècle semblaient assez favorables pour l'Eglise catholique, malgré d'aigres marques d'anticléricalisme de la part des gouvernements italiens et français. Si l'apostolat des ordres missionnaires religieux français et belges venait tout juste de commencer en Afrique, pour le reste du monde l'appartenance à l'Eglise se répartissait pour l'essentiel comme aujourd'hui. Bien que le Pape Léon XIII, comme son prédécesseur Pie IX, affirmât qu'il était "un prisonnier dans le Vatican", en protestation contre la prise par l'Italie insurgée des Etats Pontificaux, le pontife avait atteint l'âge de quatre vingt dix ans après un règne remarquablement productif et peu frustré par son état de captif. Il avait accompli un vigoureux programme de réforme des séminaires, ouvert la Bibliothèque vaticane aux chercheurs, fondé un Institut d'études bibliques et publié cinquante encycliques, les plus notables étant *Humanum Genus*, une franche dénonciation de la Franc-Maçonnerie, et *Rerum Novarum* dans laquelle il donnait la position de l'Eglise sur le Travail et les rapports sociaux.

A l'aube du siècle naissant, étaient déjà de ce monde et bien vivants les cinq italiens qui au cours des décennies suivantes allaient entreprendre de transformer l'Eglise Catholique. Le plus âgé d'entre eux était Pietro Gasparri, quarante huit ans, napolitain qui deviendra le Secrétaire d'Etat successivement de Benoit XV et de Pie XI. Giacomo Della Chiesa, le génois qui régnera sous le nom de Benoit avait quarante six ans, Eugenio Pacelli en avait vingt quatre, était romain et venait d'être ordonné. A ces trois s'ajoutaient encore deux lombards : Angelo Roncalli, le futur Pape Jean XXIII, et Giovanni Baptista Montini, le futur Paul VI.

Déjà les vies de quatre de ces hommes et à travers eux de leur progéniture étaient liées l'une à l'autre. Au fil des années le déroulement de leurs carrières va s'entrelacer dans ce que l'on pourra considérer comme un travail d'équipe des plus efficace pour cette entreprise étrange qui fut la leur. Alors conspiration ? Le terme est trop facile, avec ses connotations dramatiques, et trop simpliste, manquant de considérer le fait que chacun de ces hommes, issu du milieu familial qui était le leur, avec la formation qu'ils reçurent et les influences qu'ils subirent, ne pouvaient guère agir autrement qu'ils ont agi, à moins d'un véritable miracle cinq fois répété.

Disons qu'ils avaient la même vision des choses et que cette vision était celle d'un nouveau type d'Eglise Catholique. Ils n'étaient pas cependant les seuls à avoir une telle conception parmi leurs contemporains, mais le pouvoir que chacun d'eux allait détenir les en rendraient les exécutants. L'un après l'autre, dans une succession rapide, ils allaient voir, lentement d'abord, puis plus vite, leur conception prendre forme, dont le développement accéléré les occuperait pendant un peu plus d'un demi-siècle jusqu'aux toutes dernières années de la vie du dernier d'entre eux, lorsque les statistiques commencèrent à montrer que leur rêve devenait un cauchemar et que le Pape Paul VI, mal armé pour porter un tel fardeau, fondit en larmes.

---

<sup>1</sup> NDT : Cette opinion n'est pas partagée par nombre d'auteurs qui font remonter la genèse de la crise au catholicisme libéral du XIX<sup>e</sup>, au Modernisme et au Sillonnisme, cf "L'Eglise occupée" de J.Ploncard d'Assac et "L'Eglise et le droit commun" de André Roul .

C'est sur Montini, le plus faible des cinq, et sur Pacelli le plus fort que la pression s'exerça la plus grande. Les éléments de leurs biographies montrent un étonnant parallélisme de leurs jeunes années. L'un comme l'autre avaient été destinés à la papauté et élevés pour devenir pape par leurs parents et par les amis que ceux-ci avaient à l'intérieur du Vatican, aussi sûrement qu'un héritier de famille régnante est élevé en vue du trône.

Les deux familles Pacelli et Montini avaient depuis longtemps été associées aux affaires vaticanes. Le grand père d'Eugenio Pacelli, Marcantonio, originaire de la province de Viterbe était venu à Rome vers 1840, lorsque son frère Ernesto, qui faisait partie de la Banque Rotschild<sup>1</sup>, se chargea de faciliter un important emprunt des Etats Pontificaux sous le pontificat de Grégoire XIV. Ernesto resta sur place pour installer à Rome les premières agences du Banco di Roma, cependant que Marcantonio devenait l'homme de confiance et conseiller juridique de Grégoire XIV et de son successeur, Pie IX, accompagnant ce dernier dans son exil à Gaëte, lorsque les troubles politiques à Rome devinrent par trop inquiétants.

Justifiés ou pas, les troubles révolutionnaires dans les Etats Pontificaux avaient été déclenchés à l'instigation des chefs de la Franc-Maçonnerie italienne. Tout comme les protestants du seizième siècle étaient d'ex-catholiques, prétendant avec assurance avoir découvert une meilleure expression de leur foi, les maçons au cours du dix-neuvième siècle étaient d'ex-catholiques persuadés d'avoir découvert une manière meilleure de vivre et de diriger la société. Dans les pays catholiques, en particulier l'Italie et la France, la démarcation n'était pas toujours claire entre catholiques et maçons. On sait qu'au moment de la Révolution Française des centaines de clercs français avaient ajouté un serment maçonnique à leurs engagements sacerdotaux, et que selon des sources maçonniques qui se prétendent fiables, le RP Mastai Ferretti qui deviendra la Pape Pie IX avait été admis à l'âge de quarante six ans à la loge La Chaine éternelle de Palerme en 1837<sup>2</sup>.

Réinstallé dans ses fonctions, Pie IX vécut pour convoquer le Concile du Vatican de 1870, aujourd'hui dénommé Concile Vatican "premier".

A son retour de Gaëte, Marcantonio Pacelli abandonna ses fonctions aux côtés du Pape pour rejoindre les fondateurs du journal du Vatican l'*Osservatore Romano*.

Comme ce sera le cas du petit Montini quelques années plus tard, Eugenio le petit fils de Marcantonio ne fut pas autorisé à fréquenter l'école. On le disait trop frêle (exactement ce que l'on dira du petit Montini) ; il eut donc un précepteur à la maison jusque dans les années terminales de ses études secondaires, avant d'être diplômé du Lycée Visconti, établissement d'Etat bien connu des Romains pour être le plus anticlérical et opposé à l'Eglise de tous les lycées de la ville. Eugenio Pacelli n'avait que deux ans lorsque son père le présenta à Pie IX presque mourant, qui, de son lit, lui aurait dit : "Eduquez bien votre jeune fils pour qu'un jour il serve le Saint Siège".

Le successeur de Pie IX, Léon XIII maintint la tradition faisant des Pacelli une "famille du Vatican" et prit Eugenio sitôt ses études secondaires terminées, le plaçant pour le former sous la tutelle du Secrétaire d'Etat, le cardinal Rampolla. "Faites en un bon diplomate" fut la recommandation du Pape. De nouveau le jeune homme ne devait pas suivre un cursus étudiant normal. Il fit ses études ecclésiastiques chez lui, et ne rejoignit le séminaire de la Capranica que pour les deux dernières années d'études et en tant qu'externe, sur les instances du cardinal secrétaire d'Etat auprès du Recteur de cet institut.

Si la choix par la famille Pacelli du Lycée Visconti avait été étrange, celui de la Capranica par le cardinal était plus déconcertant encore. Dans les années 1890, ce séminaire était de notoriété publique en Italie réputé être le quartier général de l'espèce de radicalisme théologique alors dénommé "Modernisme". Cet institut a maintenu jusqu'aujourd'hui sa réputation, recueillant "l'abbé rouge" Franzoni après son *suspens a divinis* de 1970 et Ivan Illich du CIDOC, pendant que les habitants du quartier continuaient de se plaindre de bruyantes célébrations nocturnes s'y déroulant des nuits entières, à l'intérieur et aux abords dans les rues sombres qui l'entourent, à chaque triomphe gauchiste, que ce fût pour l'adoption de l'avortement légal par le Parlement italien ou pour le succès de la gauche lors d'un référendum au Chili.

Tout y était beaucoup plus calme à la fin du siècle dernier, et l'enseignement bien que peu orthodoxe y était sans doute aussi plus sérieux. On ne saura sans doute jamais précisément la teneur de l'enseignement particulier que reçut le futur Pie XII, mais sa maigre scolarité dans l'isolement s'ajoutant au pli révolutionnaire des établissements qu'il fréquenta font une étrange préparation pour une carrière dans la hiérarchie Catholique.

Une fois Pape, Pie XII demeura fidèle à la Capranica, à laquelle il consacra l'une de ses rares excursions hors du Vatican en 1957, pour inspecter les travaux de restauration qu'il avait lui-même fait entreprendre sur les principaux bâtiments.

C'est à propos de celui que le Pape Léon XIII avait chargé de guider l'enfant Pacelli, le Cardinal Rampolla, qu'il devient difficile d'éviter le terme de conspiration, ne serait-ce que parce que le cardinal, issu de la noblesse sicilienne, est l'un des personnages les plus controversés de l'histoire de l'Eglise Catholique.

---

<sup>1</sup> NDT : Il convient de rester prudents sur les antécédants familiaux : n'a-t-on pas vu un descendant de Louis Veuillot... archevêque moderniste de Paris, imposant à son clergé la synaxe et toutes les réformes !

<sup>2</sup> NDT : Pie IX avant son élection et jusqu'au début de son pontificat avait la réputation d'un libéral. Mais il démentit formellement comme une vile calomnie l'assertion publiée à grands fracas par la Maçonnerie contre lui. La Maçonnerie avait en effet lancé l'information que le Pape avait été Maçon dans sa jeunesse, s'étant affilié lors d'un voyage en Amérique à une loge de Philadelphie, information qu'ils prétendaient tenir d'une loge de Messine qui correspondait avec la loge américaine. Ils affirmèrent avoir de nombreuses preuves de cette affiliation et que le jeune prêtre Mastai Ferretti avait même été compagnon et maître ! Sommée par la presse catholique de fournir ses preuves, la Maçonnerie n'en put fournir aucune et finit par publier un démenti de la loge de Philadelphie (USA) qu'il y avait eu erreur de nom et confusion. Quant à l'arrêt donné aux travaux de Créteineau Joly, il tenait au désir de ne pas faire éclater de scandale risquant de déstabiliser les trônes en laissant l'auteur français publier des faits, accablants pour les empereurs et les rois, de leur collusion et de leur laxisme vis à vis des sociétés secrètes. (D'après l'Histoire de Pie IX de M de St Albin, qui fournit les pièces justificatives). Les affirmations de l'auteur semblent donc étranges d'autant plus qu'insistantes (voir plus loin les mêmes calomnies réaffirmées, chap. Jean XXIII).

Titulaire du poste en second le plus important du Vatican pendant seize des vingt six ans du pontificat de Léon XIII, il était généralement admis que le cardinal Rampolla serait le prochain pape. Le Pape Léon XIII étant mort en 1903, un conclave fut convoqué au cours duquel les premiers scrutins virent monter les chances de Rampolla, lorsqu'à la stupéfaction des électeurs, le cardinal métropolitain de Cracovie se leva soudain pour demander l'arrêt de la procédure, par une déclaration qui allait être retransmise par tous les télégraphes du monde. Parlant au nom de Sa Majesté impériale François-Joseph d'Autriche-Hongrie, le Primat de Pologne mettait un veto à l'élection de Rampolla. Aussi ennuyés que stupéfaits, les Pères du Conclave découvrirent que par suite d'une clause oubliée d'un traité entre Vienne et le Vatican, cette intervention les liait juridiquement.

Il n'était pas donné de raison au veto, encore qu'une fût suggérée de nature politique. On supposait que l'Autriche avait été indisposée par certaines attitudes pro-françaises de Rampolla. Des années plus tard cependant, il fut révélé qu'un certain Mgr Jouin, prêtre français qui se consacrait à rechercher les Franc-Maçons avec le zèle d'un Simon Wiesenthal de nos jours recherchant les nazis, avait apporté ce qu'il disait être l'irréfutable évidence que le cardinal n'était pas seulement un membre de la Loge mais bien le Grand Maître d'une secte particulièrement secrète, connue comme l'*Ordo Templi Orientalis*, dans laquelle il avait été initié en Suisse quelques années plus tôt.

Les efforts de Jouin pour faire parvenir cette information à l'attention du Pape Léon XIII avaient bien évidemment été jusque là annihilés par Rampolla, ses assistants et ses amis à la Secrétairerie d'Etat. Anxieux de faire connaître le fait avant l'ouverture attendue du conclave, Jouin avait contacté la Cour d'Autriche et y avait été écouté.

Dans une étude récente, l'historien italien Giovanni Vanoni s'étend quelque peu sur le sujet de l'*Ordo Templi Orientalis*, autrement connu comme l'OTO. Il l'appelle l'une des sociétés secrètes parmi les plus surprenantes de celles qui existent actuellement. Cette secte avait été fondée quelques années avant le conclave en question par un riche viennois, que ses fréquents voyages en Extrême-Orient avait rendu adepte des "techniques de magie sexuelle" enseignées par certains yoguis en Inde. Etaient cofondateurs de l'OTO deux allemands : Théodore Reuss, également membre du rite maçonnique de Memphis, rite très secret d'origine anglaise, et Franz Hartman, un médecin qui avait passé plusieurs années aux Etats-Unis attaché au siège de la Société Théosophique, fondée par Mme Blavatski. Plus tard l'OTO compta parmi ses fidèles Rudolph Steiner, dont les enseignements joueront un rôle important dans la vie d'Angelo Roncalli, causant son renvoi de la Faculté théologique du Latran. Le membre le plus célèbre de l'OTO fut probablement Alistair Crowley, immortalisé dans le premier roman à succès de Somerset Maugham : "Le Magicien". Elu Grand Maître en 1912, Crowley se prétendit "être guidé par une intelligence supérieure", qui lui conseillait "d'ouvrir une Nouvelle Ere, destinée à succéder et à remplacer l'Ere Chétienne, cette dernière étant à l'agonie".

Quels qu'aient été les liens réels de Mariano Rampolla del Tindaro avec ces groupes, il faut noter que la dernière condamnation claire de la Franc-Maçonnerie par le Vatican remonte à l'encyclique *Humanum Genus* écrite en 1884, soit trois ans avant que le Pape Léon XIII ait nommé Rampolla son Secrétaire d'Etat.

Il est d'un plus grand intérêt encore de retracer les relations de Rampolla avec les cinq hommes qui devaient amener l'Eglise Catholique à cette "nouvelle ère". Giacomo Della Chiesa, le futur Benoit XV, était un diplômé de la Capranica qui fut choisi par Rampolla pour être son secrétaire privé à la Nonciature de Madrid, ce qui allait fonder vingt ans de relations. Une fois Secrétaire d'Etat, Rampolla fit venir Pietro Gasparri de l'Institut catholique de Paris, dont il fit son premier adjoint à Rome. Gasparri deviendra le détenteur du pouvoir derrière le trône de Pie XI. Pendant ce temps, le jeune abbé Pacelli, demeuré longtemps sous la tutelle directe de Rampolla, devint son secrétaire particulier et l'accompagna dans ses fréquents voyages pour d'importantes missions diplomatiques. Ils assistèrent ainsi ensemble aux funérailles de la reine Victoria. Chargé des minutes à la Secrétairerie, l'abbé Pacelli avait accès, à l'âge d'environ vingt cinq ans, aux réunions de haut niveau au Vatican .

A cette époque, on pouvait rencontrer dans les bureaux de la Secrétairerie d'Etat, y ayant ses libres entrées, le père du futur Paul VI, le journaliste politicien Giorgio Montini, dont l'idée d'un parti politique patronné par l'Eglise avait séduit Rampolla. Le Pape Léon XIII en revanche n'avait pas été convaincu. Giorgio Montini était lié au cardinal Rampolla par l'intermédiaire d'un ami commun, intime et confident de ce dernier Mgr Radini-Tedeschi, qui sera longtemps collègue de Della Chiesa à la Secrétairerie d'Etat. Angelo Roncalli, originaire d'une famille de paysans pauvres, dut sa formation et son élévation à l'épiscopat entièrement à Radini-Tedeschi, devenant le secrétaire privé de cet évêque dont il écrivit la biographie à sa mort.

Compte tenu du puissant charisme personnel du cardinal sicilien et de l'orientation attribuée à ses engagements, les Catholiques traditionnels ont vite fait de dénoncer "une clique Rampolla" et même "une Maffia Rampolla"<sup>1</sup>. Qu'il y ait eu alliance entre ces hommes, ce fut certainement le cas. Le quotidien du Vatican "l'Osservatore Romano" admit dans un éditorial célébrant l'élection du Cardinal Roncalli à la papauté en 1958 que c'est Benoit XV (Giacomo della Chiesa) qui, de même qu'il l'avait fait pour Achille Ratti (Pie XI) et Eugenio Pacelli, avait mis le pied de celui qui était maintenant Jean XXIII sur le premier barreau de l'échelle montant au Siège de Pierre .

## UN SÉRIEUX CONTRE-TEMPS

---

<sup>1</sup> NDT : Tout laisse à penser qu'il y eut bien complot dont un Rampolla fut un rouage essentiel. Mais les personnages mis en avant ici en furent-ils tous des agents activement conscients ? C'est, semble-t-il, tirer les faits dans un sens trop univoque et simplifier un peu trop la question, s'agissant de personnalités d'âges si différents et soumises chacune à une diversité d'autres influences non évoquées. Il y eut plutôt là une école d'esprits formés dans la diplomatie, dont le principe et le rôle est de trouver des terrains d'accord et de compromis à une époque où tous les interlocuteurs politiques de l'Eglise relèvent plus ou moins de la Franc-Maçonnerie, ce qui est évidemment de nature opposée à l'enracinement obstiné dans la Vérité et au Témoignage de Foi à la manière des martyrs...! Mais l'éventuelle complicité de certains avec des cercles anticatholiques n'est pas exclue, comme ce fut dit de Rampolla et de Roncalli (cf. le livre "Prélats et Franc-maçons" de G. Virebeau).

Giorgio et Giudita Montini, les parents du futur Paul VI durent être troublés, comme tout le monde, par la substitution soudaine de Giuseppe Sarto, patriarche de Venise, comme candidat au Siège de Pierre au Secrétaire d'Etat Rampolla, après l'interruption à sensation du conclave de 1903.

Dans ses fréquents passages au Vatican, il se peut que Montini ait exprimé les préférences de sa famille pour Sarto, préférence que Rampolla avait exprimée aux grands électeurs désorientés. Le groupe de Brescia, avec à sa tête les Montini préparant la création d'un parti politique Catholique, avait eu des contacts avec le Patriarche lorsque celui-ci organisait des clubs du soir pour les ouvriers de Venise.

"C'est un homme qui a notre manière de voir" aurait dit Montini. Sa sincère humilité et sa simplicité avaient pu aussi le recommander comme substitut de Rampolla. De fait à la reprise du Conclave et comme son élection semblait imminente, on l'entendit protester en ces termes auprès du cardinal Gibbons<sup>1</sup> : "Mais je ne connais rien des affaires du monde !", ce à quoi le cardinal américain répliqua "C'est d'autant mieux" .

Ce sur quoi les grands électeurs du pape ni l'intelligentsia du Vatican n'avaient compté, c'était sur Mgr Raphaël Merry del Val, qui, lui, connaissait très bien les affaires du monde. Surgi, sinon du néant, du moins d'un monde très différent des italianismes du Vatican de Rampolla, ce prélat de trente neuf ans, né à Londres, mi-irlandais mi-espagnol, formé en Angleterre et en Belgique, sauta du poste d'employé des services diplomatiques, où il avait servi de courrier, à celui de Secrétaire d'Etat dans les premiers mois du nouveau pontificat. Ensemble avec Giuseppe Sarto, le Pape Pie X, le jeune Merry del Val allait entreprendre une grande bataille.

En cette année du conclave, 1903, un nombre surprenant des thèses, qui étaient destinées à transformer l'Eglise pendant les soixante années suivantes, circulaient déjà, avec des déviations de l'orthodoxie doctrinale vieilles comme le christianisme et qui dureraient jusqu'au pape Jean Paul II.

En France principalement, mais aussi en Angleterre, en Italie et en Belgique, une nouvelle attitude vis à vis de la religion commençait de poindre dans les séminaires, dans les thèmes de cours, les livres et les revues religieuses. Ce que l'on allait dénommer le Modernisme arrivait.

Ce mouvement n'avait ni fondateur ni programme. Il se targuait seulement d'une série d'attitudes partagées par ses partisans, par exemple le rejet de l'enseignement de saint Thomas d'Aquin considéré comme "médiéval", et il répandait l'idée que la religion avait son origine dans l'expérience personnelle, d'où il tirait que "les dogmes peuvent être une expression mais non une étouffante garantie".

Parmi les fréquentes réunions de ces modernistes, fervents "d'être catholiques d'une manière différente", celle de Subiaco en Italie rassembla des délégués de France, de Suisse et d'Italie, et l'on y invita instamment à "arracher les liens qui oppressent et étouffent l'Eglise". Dans un moment d'exaltation, on y déclara que chacun des présents ressentait que "le Christ prépare une immense transformation religieuse, au moyen des Prophètes et des Saints".

Contrairement aux dissidents du XVIème siècle, les novateurs ne désiraient pas quitter l'Eglise. Ils espéraient plutôt la refaire de l'intérieur. L'euphorie d'un nouveau siècle naissant, aussi bien que l'excitation devant des initiatives inhabituelles dans les domaines scientifique et historique, semblaient devoir rendre de plus en plus urgente l'invention d'une nouvelle manière de croire.

Le Pape Léon XIII, âgé de quatre vingt dix ans et flanqué du cardinal Rampolla, n'était pas l'homme à endiguer la marée de la spéculation théologique. Il ne fit cependant rien non plus pour l'encourager.

Or si dans les premières années du siècle les nouveautés théologiques avaient reçu du Vatican l'appui que devaient obtenir celles de 1950, on peut penser que la grande transformation de l'Eglise serait survenue avant la deuxième guerre mondiale.

Qu'un tel soutien ait été espéré de la candidature de Mariano Rampolla, on peut le penser. Mais lorsque les mêmes espoirs se reportèrent sur Giuseppe Sarto, ils furent rapidement anéantis. Au lieu de d'ouvrir l'Eglise à la nouveauté, il réaffirma l'antiquité ou, comme le dit l'ami du pape Paul VI, le cardinal Pignedoli, "il plongea l'Eglise dans un demi-siècle d'obscurantisme" .

A Rome aujourd'hui, aussi incroyable que cela paraisse, il s'opère diverses manœuvres pour trouver un biais légal à la décanonisation de ce remarquable Pontife qui fut élevé aux autels<sup>2</sup> comme saint plusieurs décennies après sa mort.

Les catholiques conservateurs considèrent Pie X comme le grand défenseur de l'orthodoxie, et c'est pourquoi Mgr Lefebvre et son entourage choisirent le nom de ce Pape pour la Société sacerdotale traditionaliste qu'ils fondèrent. Il est probable cependant que l'élément le plus actif pendant les onze ans du règne du Pape Sarto fut le cardinal Secrétaire d'Etat Merry del Val.

Lorsqu'au début de son règne, le Pape avait autorisé les Montini à tirer les imprimés du nouveau Parti Populaire dans l'imprimerie du Vatican, ce fut le Cardinal qui sut démontrer au Pape que le Groupe de Montini, avec son projet d'ouverture à la Gauche, avait des liens avec l'Internationale Socialiste. Pie X scandalisé aurait alors décidé d'interdire le Parti Populaire aux Catholiques, si une ardente supplique de Mgr Radini-Tedeschi ne l'en avait dissuadé.

Qu'il soit exact ou pas que Mgr Merry del Val ait pesé sur le Pape pour que soient exclus de la Secrétairerie les deux anciens associés de Rampolla, ce ne fut qu'en 1907, avec la nomination et le sacre de Radini-Tedeschi comme évêque de Bergame et de Della Chiesa comme évêque de Bologne, que Pie X commença d'agir contre le chaos croissant des cercles intellectuels catholiques. C'est alors qu'ayant relevé dans les périodiques religieux courants et cité au total soixante cinq aberrations différentes par rapport à la doctrine traditionnelle il appela le tout "Modernisme" et en fit deux dénonciations formelles : dans une lettre pastorale commençant par le mot "*Lamentabil*" et dans une encyclique commençant par "*Pascend*".

A la suite des deux documents, il rédigea la formule d'un long serment antimoderniste que devaient dorénavant prononcer tous les supérieurs d'ordres religieux, les responsables de séminaires et de facultés théologiques et, à leur suite, tous les prêtres à leur ordination.

---

<sup>1</sup> NDT : Le cardinal Gibbons est celui qui avait voulu que son Eglise participât à un "Congrès mondial des religions", ce qui lui avait valu une ferme remontrance de Léon XIII condamnant l'Américanisme dans une lettre restée célèbre. Que ce Cardinal Gibbons ait partagé par libéralisme, naïveté ou pire, par conviction, certaines des conceptions maçonnico-humanistes de Rampolla paraît plausible.

<sup>2</sup> NDT : Canonisation qui eut lieu sous Pie XII, ce que l'auteur oublie de mentionner, de crainte peut être que ce détail ne cadre pas très bien avec sa thèse de présenter Pie XII comme principal agent moderniste !

Ce serment agit comme un puissant tonique sur le clergé vacillant et inquiet. En quelques cinq cents mots, il définit ce que les Catholiques doivent croire. Commencant par Dieu Lui-même "connaissable avec certitude par les lumières naturelles de la raison" et par "les objets de la création", il continue par une définition de l'Eglise, comme instituée par "le Christ historique lors de Son séjour sur terre". S'attaquant à l'existentialisme si répandu parmi les rêveurs d'une nouvelle religion, le serment proclame : "Je professe que la Foi n'est pas un sentiment religieux aveugle émergeant du tréfond du subconscient... mais l'adhésion vraie de l'intelligence à la vérité reçue ..." et encore : "je rejette l'invention hérétique de l'évolution du dogme passant d'un sens à un autre". Ce serment continua d'être requis jusqu'au milieu des années soixante, lorsque la spéculation théologique ayant tellement évolué, il fut supprimé, car son maintien aurait alors défié le deuxième concile du Vatican lui-même.

En 1907 cependant, l'action décisive de Pie X eut un effet immédiat. Le Modernisme en tant que mouvement se désagrégea. Son déclin précipité se comprend avec le recul du temps par le fait que les théories qu'il promouvait étaient privées de toute diffusion de la part du Vatican à l'adresse des fidèles. Aussi ce mouvement restait-il exclusivement académique. Le laïc moyen n'avait pratiquement aucune idée de ces erreurs doctrinales et moins encore de leur nombre, et de ce qu'il y en avait quelque soixante cinq en circulation. Si le Pape était resté inactif à leur propos, les jeunes prêtres sortis des séminaires auraient certes donné une certaine audience publique aux nouveaux concepts, mais de là à les voir enseigner aux fidèles, il aurait fallu l'entremise des évêques ce qui aurait demandé l'accord du Vatican.

Avec Léon XIII et Pie X une telle implication du Vatican était hors de question. Si le groupe des amis de Rampolla au Vatican même, à la Capranica, à Bergame et à Bologne durent se sentir encouragés tant que fleurit le Modernisme et malheureux lorsqu'il fut réprimé, ils se montrèrent d'une habileté consommée en refusant de lui manifester le plus modeste soutien. Conscients du fait que les nouvelles doctrines ne pouvaient être absorbées par l'Eglise qu'une fois acceptées par la papauté et mises en œuvre par elle, ils prirent leur temps. Après la publication de *Lamentabili* et de *Pascendi* et l'imposition du Serment antimoderniste, ils n'avaient plus que sept ans à attendre.

## UN NOUVEAU DÉPART

Dix jours après la déclaration de la première guerre mondiale survint la mort du Pape Pie X. Les onze ans de son pontificat, singulièrement intense et droit, avaient redonné à l'Eglise catholique le sens renouvelé de son identité et réaffirmé de manière décisive les antiques certitudes, ce qui avait réveillé la ferveur et la dévotion.

En même temps le pontificat du Pape Sarto avaient représenté un sérieux contre-temps pour les rêveurs de la "nouvelle manière d'être Catholique"

Pour simplement retrouver les promesses que leur avaient offertes les débuts du siècle, cela demanderait des années, des décennies peut-être. Même si la résurgence de ces projets était assurée, si l'élection espérée de Giacomo Della Chiesa, longtemps secrétaire du cardinal Rampolla, réussissait, cette résurgence prendrait forcément du temps. Compte tenu que les fidèles étaient dorénavant alertés sur les déviations aux antiques enseignements, tout mouvement en direction de "l'Eglise de l'Avenir" devrait s'opérer avec précaution et s'envelopper de la terminologie la plus pieuse.

L'archevêque Della Chiesa de Bologne devint effectivement Pape sous le nom de Benoit XV, en même temps que l'autre protégé de Rampolla, Gasparri, vint remplacer Merry del Val au poste de Secrétaire d'Etat. On peut se demander si le vieil empereur d'Autriche-Hongrie, accablé par tant de tragédies récentes, se rendit compte alors, deux ans avant sa mort, que le cardinal sicilien dont il avait empêché l'élection par son veto quelques années auparavant venait de monter finalement sur le trône papal en la personne de ses deux plus fidèles adjoints.

Au risque de nous laisser aller à émettre des généralités, un long regard sur l'Eglise semble autoriser quelques qualifications rapides. Historiquement parlant, peut-on trouver plus ardents missionnaires que les Espagnols, plus de martyrs que chez les anglais, et des penseurs mieux doués que les Français sur les choses saintes, pour le meilleur comme pour le pire ? Si le nouveau Pape espérait réveiller le libéralisme, c'est par les Français qu'il lui faudrait commencer.

La première cible de Benoit XV fut logiquement le groupe qui se faisait appeler **Sodalitium Plenum**, association de laïcs et de quelques prêtres qui s'étaient voués à exercer leur vigilance sur les manifestations de l'hérésie telles qu'exprimées dans l'enseignement, les prêches et les publications, en référence aux normes précédemment fixées par Pie X. Bien que ce projet eût été conçu par le cardinal Merry del Val et par un Mgr Benigni, prêtre journaliste de la Secrétairerie, c'est en France que le projet avait fleuri, et la mort de Pie X ne l'avait en rien affaibli. Faisant directement rapport à Rome des aberrations doctrinales, le Sodalitium déplaisait souverainement au Pape Benoit XV et à son Secrétaire d'Etat. Des années plus tard lorsque vint le procès en béatification du Pape Sarto, le cardinal Gasparri se fit aigrement entendre pour accuser Pie X "d'avoir approuvé, béni et encouragé une société secrète indépendante et prééminente sur la hiérarchie, qui s'était vouée à l'espionnage, y compris à l'encontre des plus éminents cardinaux. En bref, affirma-t-il, le Pape avait béni une sorte de Maçonnerie à l'intérieur de l'Eglise".

Le Pape Benoit XV frappa le Sodalitium par sa première encyclique, mais il le fit en sourdine, à la manière dont le Pape Pacelli frapperait plus tard les théories évolutionnistes de Pierre Teilhard de Chardin. Aucun nom n'était nommé. *Ad Beatissimi* était ostensiblement un plaidoyer pour la paix du monde au moment où la guerre s'étendait rapidement. Elle demandait de "mettre fin à la contention et à la discorde, en faveur d'un nouveau sens de la fraternité". Si, mis à part les chefs du Sodalitium, rares étaient les laïcs qui allaient prendre connaissance de l'encyclique, elle fit en revanche comprendre aux enseignants et aux prédicateurs dans le monde entier que la guerre entre le Vatican et les modernistes était finie. Marc Sangnier, le chef du mouvement du Sillon, mouvement qui avait été l'objectif principal de *Lamentabili*, et s'était dissous depuis cette époque, avait reçu aussitôt l'heureuse nouvelle par une lettre personnelle du nouveau Pape dans laquelle celui-ci lui exprimait "sa haute estime". Lorsqu'on relit aujourd'hui l'écrit ci-après du dissident français, on se demande s'il ne s'agit pas d'un texte de la junte des prêtres révolutionnaires du Nicaragua de Daniel Ortéga : "Les idées de la révolution sont vieilles de dix neuf siècles et viennent tout droit de l'Evangile. L'Eglise doit donc s'ouvrir aux nouvelles tendances et entrer dans le mouvement qui construit le monde moderne".

Comme le cardinal Gasparri l'indiqua plus tard, les investigations du groupe de laïcs français se rapprochaient d' "éminents cardinaux" et devenaient particulièrement gênantes. Les membres du Sodalitium étaient aussi poursuivis par la vindicte du

gouvernement anti-clérical français ; aussi la dernière année du règne de Benoît XV, la pression du Quai d'Orsay combinée avec celle des plaintes constantes de Gasparri amenèrent Benoît XV à dissoudre le Sodalitium.

Si l'on pose l'hypothèse que les hommes formés par le Cardinal Rampolla étaient déjà si bien retranchés dans les structures du pouvoir du Vatican qu'ils étaient à même de contrôler la direction du conclave électoral, on peut supposer que la mort du Pape Della Chiesa à soixante huit ans leur posait un dilemme. S'il avait eu la longue vie normale d'un religieux, son décès une décennie plus tard aurait trouvé un Eugenio Pacelli à l'âge de monter sur le trône de Pierre. Mais celui-ci âgé alors de quarante huit ans, aurait été trouvé trop jeune par les fidèles. Il y avait certes Gasparri, mais il semblait préférable que ce dernier demeurât à son poste de Secrétaire d'Etat.

En tout cas Gasparri appuya l'élection de l'Archevêque de Milan, Achille Ratti, un candidat hautement improbable. Bibliothécaire jusqu'à soixante deux ans, évêque depuis trois ans seulement, mais ayant passé deux de ces trois années comme diplomate dans une Pologne dévastée par la guerre et éloignée des médias, Ratti n'était cardinal archevêque que depuis sept mois. Les conclavistes électeurs venant de l'extérieur de l'Italie n'en avaient pratiquement jamais entendu parler, et ceux en poste en Italie même, guère davantage. Aussi, rassembler sur le nom de ce quasi inconnu les suffrages de tant de vénérables cardinaux, dont beaucoup avaient plusieurs dizaines d'années d'expérience épiscopale, dut exiger de considérables manœuvres de la part de ses promoteurs, parmi lesquels figurait sans doute le groupe Rampolla autour de Gasparri. Quoi qu'il en ait été, leurs efforts furent couronnés de succès, mais au cours des dix sept années qui suivirent ses partisans eurent des raisons de regretter qu'ils n'aient pas échoué.

Achille Ratti qui prit le nom de Pie XI, fut le plus instruit des pontifes modernes. Contrastant avec la formation sommaire sinon étrange qu'avait reçue Eugenio Pacelli, celle de Pie XI avait suivi le cours normal de celle d'un jeune clerc issu de la haute bourgeoisie du siècle dernier. Au sortir du séminaire de Milan, il avait achevé un triple doctorat à l'université Grégorienne de Rome, et quelques années après son ordination, il avait été nommé directeur de la grande bibliothèque Ambrosienne à Milan.

S'il ne faisait pas vraiment partie du cercle intérieur du Vatican, il n'en était cependant pas complètement étranger. Il avait étudié sous la direction de Mgr Radini-Tedeschi et, comme le Pape della Chiesa, il avait facilité la carrière du jeune secrétaire de Radini-Tedeschi, Angelo Roncalli. Comme milanais, il avait eu également des rapports amicaux avec les Montini de la Brescia voisine.

Cependant, il avait choisi le nom de Pie, déclara-t-il, en révérence au Pape Sarto, qui l'avait promu de la direction de la Bibliothèque Ambrosienne à celle du Vatican, et avec qui, de temps à autre, il avait eu le plaisir de s'entretenir et de prendre le thé au palais épiscopal de Venise. Qu'il fut proche d'allures de Pie X apparaît dans plusieurs de ses encycliques, alors que par ailleurs un nombre équivalent de ses actes officiels s'avèrent être des avancées majeures vers la création d'un nouveau type d'Eglise. Ce paradoxe pose à l'analyste une question à laquelle on ne peut répondre que par l'un des membres de l'alternative suivante : ou bien Pie XI souffrait de schizophrénie intermittente, ou bien ses dix sept ans de pontificat furent une continuelle bataille avec ses secrétaires d'Etat successifs Gasparri et Pacelli.<sup>1</sup>

1922, l'année de son élection fut de bien mauvais augure pour le monde. Elle vit la naissance des Républiques Socialistes Soviétiques, la quasi-famine pour des millions d'Allemands, la Marche sur Rome des Chemises noires de Mussolini, la continuation sans essoufflement de vingt guerres mineures, et l'octroi du Prix Nobel de Sciences à un physicien suédois pour un progrès important dans la fission de l'atome.

C'est avec les yeux d'un traditionaliste que le nouveau Pape regarda les ruines de cet antique soutien du Catholicisme qu'avait été l'Empire austro-hongrois et son remplacement par la soudaine éclosion de nouvelles républiques, instaurées par le Traité de Saint Germain. Dans sa première encyclique *Orbi Arcani*, il stigmatisa le nouvel égalitarisme, "avec Dieu exclus de la vie politique, avec l'autorité dérivée, non pas de Dieu, mais de l'homme, affirmant que si l'on avait enlevé le fondement de toute autorité, c'était justement parce que l'on avait voulu supprimer ce qui faisait la distinction entre gouvernants et gouvernés".

Deux ans plus tard il définit dans son encyclique "*Quas Primas*" les principes concernant les relations entre l'Eglise et l'Etat comme étant "la Royauté du Christ". L'une comme l'autre de ces encycliques auraient pu être écrites par Pie X.

Mais par ailleurs, comme s'il visait dans la direction opposée, à la fin de sa première année de pontificat, Pie XI convoqua à Rome un Congrès eucharistique. Parmi les détails d'organisation du Congrès élaborés par le Cardinal Gasparri figurait une Messe de minuit pour la veille de Noël, au grand autel de Saint Pierre de Rome, avec le Pape chantant la liturgie dans un rituel sans précédent. Le Congrès chanta les répons. Gasparri expliqua à la foule que "le Pape désirait ardemment que les fidèles prennent part à la liturgie".

Pie XI fut le premier Pape à mettre en œuvre ce que l'on a appelé de nos jours l'œcuménisme. Comme le terme "écclésiologie", le mot œcuménisme a pris un sens inconnu antérieurement. Partant de sa signification originelle de "général, d'appartenant au monde entier" d'où le concile œcuménique, le terme s'est mis à prendre le sens de rassemblement des religions du monde. Mais dans les années vingt, Rome n'avait pas encore commencé d'encourager ce qui semble avec Jean Paul II être devenu une passion ravageuse, une religion globale. On ne parlait pas d'"œcuménisme" lorsque l'on en fit les premiers pas au début des années vingt, ni même de "dialogue", mais l'on désigna suavement la chose sous le terme de Conversations.

Les Conversations de Malines, projet du célèbre Cardinal Mercier de Malines-Buxelles et de son théologien d'avant-garde Dom Lambert Bauduin, amenèrent de Grande Bretagne en Belgique Lord Halifax pour discuter avec un certain nombre de membres de l'université de Louvain des possibilités de rapprochement entre Anglicans et Catholiques.

Les conversations qui s'en suivirent de façon intermittente en 1924 et 1925 entrainèrent de vives protestations de la hiérarchie catholique d'Angleterre, qui rappela le décret de Léon XIII déclarant "les ordres anglicans absolument invalides et sans effet".

Bien que ces entretiens n'aient apparemment abouti à aucun résultat matériel, ils ne devaient pas tomber dans l'oubli : cinquante ans plus tard, dans une lettre ouverte au successeur et protégé du cardinal Mercier, le cardinal Leo Suenens, Paul VI devait rappeler ces Conversations de Malines, les décrivant comme "le fruit d'un amour redécouvert".

---

<sup>1</sup> NDR : Ne pourrait-on envisager plus prosaïquement que face à une hiérarchie religieuse déjà profondément imprégnée des idées modernes et invoquant un souci "pastoral"(!), Pie XI ait eu le souci de concilier deux tendances opposées, pour maintenir dans l'Eglise un consensus qu'il sentait déjà fragile ; ou bien encore qu'il ait été, comme tout un chacun, la proie d'antécédents familiaux divergents, les uns libéraux, les autres non.

Le Cardinal Mercier et Dom Bauduin consacrèrent alors leurs talents à transformer l'université de Louvain en un centre de recherches théologiques avancées, pendant que de son côté, le paradoxal Pape Pie XI, comme s'il se repentait d'avoir donné son consentement aux Conversations de Malines<sup>1</sup>, se mit à rédiger ce qui sera la dernière affirmation solennelle de la part du Vatican sur la question de l'exclusivité du catholicisme comme seule et vraie Foi.

*Mortalium Animos* fut une condamnation claire des thèses que les Conversations avaient promues. Citons ce passage : "Que ces fils séparés reviennent au Siège Apostolique, établi en cette ville par les princes des Apôtres Pierre et Paul, qui consacrèrent de leur sang cette racine et matrice de l'Eglise Catholique ; non pas certes dans l'idée que l'Eglise abandonnera un jour l'intégrité de la Foi et soutiendra leurs erreurs, mais pour se soumettre eux-mêmes à son autorité enseignante et à sa règle... Jamais le Siège Apostolique n'a permis à ses sujets de participer à des assemblées de non-Catholiques. Il n'y a qu'une seule voie par laquelle l'unité des Eglises peut être entreprise, c'est en favorisant le retour à la véritable Eglise du Christ de ceux qui s'en sont séparés".

## LES FRANÇAIS DOMPTÉS

Presqu'aussitôt connue la condamnation du Sodalitium par Benoit XV, on vit les anti-modernistes français rejoindre diverses organisations, dont la florissante *Action Française*. Fondée par deux écrivains en vue, le parlementaire et essayiste Léon Daudet et le journaliste Charles Maurras<sup>2</sup>, l'Action Française rejetait le dogme libéral de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et se faisait l'avocate d'un Etat catholique, de préférence monarchique, avec une structure économique corporative. Mais tout comme le Sodalitium, l'Action Française devait tomber sous la hache papale.

L'histoire de la condamnation est des plus étrange. On peut se demander comment un Pie XI, qui venait de publier l'encyclique *Quas Primas* pour défendre les valeurs traditionnelles que l'Action Française défendait, a bien pu frapper un mouvement en accord avec sa propre pensée ? Comment a-t-il pu mettre à l'Index et interdire aux Catholiques la lecture des œuvres de Charles Maurras qu'il avait loué publiquement en tant que "merveilleux défenseur de la Foi" ?

Plusieurs livres de souvenirs récemment parus<sup>3</sup> mettent en évidence une sordide intrigue. Maurras lui-même dans une lettre de la prison de 1950 avait écrit : "Nous avons dorénavant la preuve que nombre d'exemplaires de mon journal étaient préalablement falsifiés avant d'être communiqués au Pape pour lecture. Comment expliquer autrement qu'il y ait eu, pendant des mois, de virtuelles énormités que l'on put dès lors nous imputer, alors que nos lecteurs les plus objectifs ne les trouvèrent jamais ?" Maurras mourut à quatre vingt quatre ans, ayant passé les neuf dernières années de sa vie dans l'isolement d'une prison, victime du général De Gaulle et de la purge de l'après guerre, et c'est après sa mort qu'on eut le fin mot de l'affaire et la lumière sur ce mystère .

Parut en effet en 1974 une biographie de l'inspecteur Bonny (ce policier des années vingt qui servit de vivant modèle à l'auteur de "l'Inspecteur Maigret"), biographie publiée par le fils de ce policier, à propos de laquelle on put lire dans le quotidien de Rome // *Tempo*, sous la signature de Aldo De Quarto rendant compte de ce livre : "A Rome en 1925, les héritiers du cardinal Rampolla et du Sillon, sous la conduite du Secrétaire d'Etat Pietro Gasparri, avaient depuis longtemps fait pression sur le Pape Pie XI pour obtenir la condamnation de Charles Maurras, dont les publications ne donnaient aucune trêve à la Franc-Maçonnerie. La pression exercée depuis le Vatican même était secondée par celle exercée par le gouvernement français."

C'est vers cette même époque que le Cardinal Mercier et ses Conversations de Malines vont entrer en ligne de jeu. Les professeurs de philosophie rassemblés à Louvain furent alarmés. Compte tenu de cette attirance de la jeunesse, le penseur super-catholique et super-patriote n'allait-il pas conduire au succès une révolution nationaliste, comme celle qui s'était imposée en Italie ? Les ennemis de Maurras dans l'Etat et dans l'Eglise s'unirent. Dans un effort pour circonscrire cette affaire au seul terrain de la France, le Secrétaire Gasparri ordonna au Nonce à Paris de trouver un évêque français qui veuille agir et prendre l'initiative d'une opération de répression. Approché, le cardinal Charost de Rennes s'indigna. Quant au cardinal Dubois de Paris, il s'écria : "Frapper Maurras, le plus grand anti-bolcheviste de notre Pays ? Ne comptez pas sur moi, je suis l'un des directeurs de l'*Action Française*".

Perdant patience et cessant de compter avec les efforts du Vatican, le président français Poincaré décida d'agir lui-même. Il trouva son homme en la personne du cardinal Andrieu, archevêque de Bordeaux, que l'inspecteur Bonny venait d'impliquer dans une importante fraude douanière à l'importation de diamants.<sup>4</sup> L'affaire avait été étouffée moyennant paiement d'une très grosse amende, aussi lorsqu'Andrieu fut incité par les hommes du gouvernement à attaquer Maurras, il obéit promptement. Le 25 avril 1926, justement la date anniversaire de la condamnation du Sillon par Pie X, le cardinal Andrieu publia une lettre ouverte d'accusation contre Charles Maurras et l'*Action Française* qui fut largement diffusée, dans laquelle, cite De Quarto dans son compte rendu, "les

---

<sup>1</sup> NDT : (... ?) S'agissait-il éventuellement d'un malentendu quant à la nature des entretiens, ou bien d'un alibi invoqué par le Cardinal de Malines ?

<sup>2</sup> NDT : La Ligue d'Action Française avait été fondée le 8 avril 1898 par un professeur de philosophie, Henri Vaugois, et un journaliste, Maurice Pujo. Charles Maurras les rejoindra début 99 ; Léon Daudet, en 1904. Ils auront l'honneur d'être les défenseurs publics du Syllabus de Pie IX et les adversaires des Sillonnistes. Le quotidien L'Action Française, succédant à la Revue du même nom, sera fondé en mars 1908 par douze personnalités, dont les précédents, Louis Dimier, Léon de Montesquiou, etc.

<sup>3</sup> NDT : Sans omettre des lettres du cardinal Billot apportant sur ce point d'histoire son témoignage capital. Au début de 1926, dans le cadre du programme de rénovation de l'université de Louvain, le cardinal avait invité des sociologues libéraux de l'Europe entière à venir à Bruxelles y formuler ce qu'il appella *le Code social de Maline*, sorte de constitution pour le nouvel Institut de Philosophie dont il venait de doter l'université, et qui allait devenir le centre mondial de la pensée catholique de gauche. Profitant de la présence de ces universitaires, le cardinal Mercier fit circuler un questionnaire au sein de l'Association de la Jeunesse francophone qu'il avait fondée l'année précédente. Dans ce questionnaire, la question clé était : "Qui considérez-vous comme le plus grand maître à penser catholique vivant ?" La réponse générale fut "Charles Maurras".

<sup>4</sup> NDT : Le détail rapporté ici est plus que contestable, il est faux et diffamatoire ! Il y avait eu exportation illégale de capitaux pour protéger la caisse de l'évêché de la chute du franc, d'où un chantage d'Etat contre Mgr Andrieux.

membres du mouvement étaient accusés d'être des catholiques exclusivement politiques et non spirituels, de ridiculiser la vertu et de se faire les propagandistes de l'esclavage, du paganisme et de l'athéisme".

Toute la France fut stupéfaite. Alors que les véritables athées, les païens et les marxistes pouffaient de rire en lisant cette lettre dans leur quotidien, atablés aux cafés des boulevards, des auteurs sincèrement religieux, même marqués de progressisme comme les éditeurs Dominicains de *Temps présent* s'élevèrent avec force contre ce qu'ils appelèrent "une lettre de calomnie contenant les plus graves erreurs".

Ne pouvant accepter sans preuve les accusations du cardinal Andrieu, le Pape Pie XI ordonna à Gasparri de lui communiquer le journal de Maurras chaque jour pour lecture. Bien entendu le Pape ne lut pas lui-même ce journal, mais la lecture lui fut faite. Quand De Quarto écrivait son article en 1976, cette information ne lui était pas connue. Mais l'on sait aujourd'hui que le Pape en toute confiance permettait à son secrétaire particulier, l'abbé (devenu plus tard cardinal) Confalonieri, de lui lire la presse du matin, comme le cardinal le rapporta quelques années après dans une interview à la presse italienne.

Après avoir écouté pendant trois mois la lecture de la version des articles de Maurras que lui fit l'abbé Confalonieri, Pie XI avait pris sa décision. Le 20 décembre, il publia un décret solennel ordonnant aux catholiques de se séparer du mouvement *l'Action Française*, sous peine d'excommunication.

Quatre jours plus tard, la veille de Noël, le journal condamné parut avec ce titre barrant la première page "NON POSSUMUS". *L'Action Française* ne pouvait pas plus abandonner la Foi qu'abandonner la France. Et Maurras écrivit : "Dans la situation où se trouve la France aujourd'hui, la destruction de *l'Action Française* est un acte politique, non pas un acte religieux. Si nous nous soumettions, notre patrie se trouverait sans défense. Aussi difficile que cela soit, si nous ne voulons pas trahir notre pays, notre seule réponse ne peut qu'être NON POSSUMUS"

Dans l'atmosphère politique précaire des années trente, on pouvait voir les jeunes maurrassiens faire le coup de poing dans les rues contre les jeunesses communistes, et de temps à autre les mêmes laïques, supposés excommuniés, suivre le corbillard de l'un de leurs amis défunt, et le cortège funèbre crucifix en tête et priant se diriger vers une Eglise dont le portail restait obstinément fermé.

Aldo De Quarto, le correspondant du quotidien *Il Tempo* envoyait en 1976 sa rencension de la biographie de l'inspecteur Bonny, alors que la fureur de la presse internationale se déchainait contre "la rébellion" de l'archevêque Marcel Lefebvre, aussi concluait-il en ces termes son article, non sans concéder un vif sentiment de malaise :

"Hier comme aujourd'hui, qui donc, de l'autre côté du Tibre à Rome, dirige les manœuvres contre tout ce qui a le parfum ou le goût de la tradition, contre tout ce que l'on appelle aujourd'hui "de droite" ? Hier c'était contre Maurras, aujourd'hui, c'est contre Mgr Lefebvre. Quels sont donc les mystères de ce Vatican ?"

## L'ÉTOUFFEMENT DES MEXICAINS

Alors que se poursuit le drame de la transformation du catholicisme, la perplexité ne peut que s'accroître devant les mystères du Vatican, pour ceux qui examinent les principaux événements de l'histoire de l'Eglise au XXème siècle pris isolément. Mais vus comme un effort persévérant pour amener à une nouvelle sorte de religion, ces événements apparaissent se suivre de façon cohérente.

Ainsi interprété, l'écrasement de *l'Action Française* était un geste logique. Si la Société parfaite (l'Eglise) devait laisser place à une nouvelle sorte de christianisme, alors il était nécessaire de dissiper toute ardeur pour les anciennes vérités. Ce qui préoccupait au plus haut point les progressistes, c'était que *l'Action Française* défendait la notion d'un Etat Catholique<sup>1</sup>, et ils se souvenaient avec détestation l'admonition de St Pie X.

"C'est une thèse absolument fautive et une erreur extrêmement dangereuse de penser que l'Eglise et l'Etat devraient être séparés. Une telle thèse est une évidente négation de l'ordre surnaturel. Cela limite l'action de l'Etat au seul objectif de la prospérité en cette vie, sans aucun souci du bien le plus important qu'est le bonheur éternel préparé aux hommes après cette si courte vie".

Avant même que les troubles en France se soient calmés, le Vatican se trouva confronté avec un autre bouillonnement de la vieille Foi, celle-ci à neuf mille kilomètres de Rome. Au Mexique, la proclamation inattendue et la mise en vigueur de violentes lois anti-religieuses, que les autorités alléguèrent contenues dans la Constitution mexicaine de 1917, déclencha une véritable guerre civile. Pendant les trois années qui suivirent, des milliers de paysans, d'ouvriers, d'étudiants et d'habitants des villes s'opposèrent aux troupes fédérales, combattirent et moururent au cri de "Viva el Cristo Rey : Vive le Christ Roi".

Au plus intense du conflit, les rebelles, baptisés avec mépris par le gouvernement du nom de Cristeros, comptèrent jusqu'à quarante mille hommes, avec un corps d'officiers à l'avenant. Ils n'avaient ni uniformes, ni paie, bien souvent pas même de nourriture, et, par le fait du strict embargo sur les ventes d'armes appliqué par les Etats-Unis, bien peu d'armes avec quoi combattre.

Ce fut une guerre religieuse par des laïcs du rang. On ne compta pas plus de sept prêtres, qui y prirent une part active. Les laïcs se battirent pour défendre leurs évêques, en dépit du fait que les évêques avaient fermé leurs églises et, que tous, sauf un, avaient fui leur pays.

Persuadée que la mise en application des Lois Calles, comme elles s'appelaient, signifierait l'asphyxie du catholicisme, la hiérarchie en avait appelé au cardinal Gasparri à Rome, lui demandant la permission de fermer les églises. La permission arriva, et soudain il n'y eut plus dès lors ni messes ni sacrements dans tout le Mexique.

La population réagit immédiatement. Les fermiers quittèrent leurs champs pour s'engager. Les humbles servantes se groupèrent et allèrent défier les canons à eau de la police urbaine de Mexico City pour faire valoir le droit de se rassembler pour prier, et les femmes de toutes conditions formèrent une ligue secrète sous l'invocation de Jeanne d'Arc s'obligeant à un vœu de secret, et prenant pour objectif la levée de subsides, les collectes et l'approvisionnement en nourriture des combattants et le renseignement à leur profit, pendant que des étudiants en droit, certains encore jeunes adolescents, tombaient sous le feu des pelotons des forces gouvernementales. Ce fut une union nationale inconnue auparavant et jamais répétée depuis dans toute l'Amérique latine.

---

<sup>1</sup> NDT : En réalité l'AF défendait le principe de la monarchie française donc catholique, mais la monarchie d'abord !

Depuis le début des troubles, parvenaient du Vatican deux signaux opposés. D'une part la réaction de sympathie émue de Pie XI, qui, lors d'une audience privée, ayant entendu le récit tragique des évêques de Durano, Leon et Tamaulipas, écrivit l'encyclique *Iniquis Afflictisqueæ*.

Sous le coup de la nouvelle de la mort des jeunes fusillés, il écrivit : "Rosaires en mains, et avec le cri de "Vive le Christ-Roi", ces jeunes étudiants vont à la mort volontairement. Quel spectacle de sainteté pour tout l'univers !"

Du côté de la Secrétairerie d'Etat en revanche, le ton était beaucoup plus froid. Là, après que Mgr Gonzales Valencia de Durango, l'un des rares évêques mexicains à se dresser publiquement en faveur des Cristeros, eut longuement exposé les événements survenus à Mexico, celui-ci eut la stupéfaction d'entendre le cardinal Gasparri exprimer son scepticisme sur le sérieux de la révolte.

L'évêque mexicain put seulement répondre : "Eminence, certains refusent de nous aider parce qu'ils doutent du sérieux de ce mouvement et d'autres disent que notre mouvement n'est pas sérieux parce que nous ne recevons pas d'aide. C'est un cercle vicieux dont il nous faut sortir !" Mais il plaida en vain.

Le Chargé d'Affaires français à Mexico City écrivit confidentiellement au ministre des affaires étrangères Aristide Briant, alors chef du Quai d'Orsay : "Gasparri est fatigué du flot des prélats mexicains avec leur bruyante orthodoxie et leurs anathèmes. Il ne cesse de les pousser à quelque accommodement avec leur gouvernement et à parvenir à un compromis avec le président Calles". En fait, usant de sa subtilité italienne contre l'intransigeance hispanique, le cardinal Gasparri fit tous ses efforts pour noyer l'incendie des Cristeros. Il avisa les membres de la hiérarchie mexicaine de refuser tout encouragement aux combattants. Il alerta les évêques des Etats-Unis pour leur demander de refuser toute demande d'aide économique .

Le leader des étudiants, René Capistran Garza a laissé un récit pathétique de ses tentatives pour obtenir le soutien financier des Catholiques des Etats-Unis. Voyageant en plein hiver dans une vieille Studebaker d'occasion, lui et son compagnon interprète allèrent jusqu'au Texas munis de lettres de recommandation pour y rencontrer les évêques et les responsables régionaux des Chevaliers de l'Ordre de Colomb. A leur premier arrêt à Corpus Christi, après avoir remis leurs lettres de créance et fait antichambre, ils purent enfin exposer leur histoire à l'évêque local. Mais la réponse qu'ils reçurent se conclua sur ces mots qui leur parurent incroyables : "Désolé, nous ne pouvons rien faire pour vous !". A Galveston, l'évêque prit un billet de dix dollars dans sa poche et le leur tendit. A Houston, Dallas et Little Rock, ils reçurent à peine de quoi payer leur essence, au prix de 1926. Parvenus dans le riche évêché de Saint Louis, l'évêque leur donna cent dollars, "à titre personnel". C'est alors que leur Studebaker rendit l'âme et que, pour la faire réparer, ils durent gager au mont de piété une montre en or, héritage de famille, et un pistolet qu'ils venaient d'acheter. Rejetés de partout, ils allèrent par des routes enneigées jusqu'à Indianapolis, Dayton et finalement jusqu'au grand diocèse de Boston, connu pour ses familles d'irlandais catholiques millionnaires.

Le cardinal O'Connell les reçut, lut leurs lettres de créance et écouta leur histoire. Puis il leur offrit sa contribution sous forme de conseil : "Je vous exhorte, leur dit-il, à supporter avec patience les épreuves que Dieu vous a envoyées", ajoutant alors que, si certains d'entre eux voulaient abandonner leur projet de lutte pour venir s'établir à Boston et y chercher du travail, il se ferait un plaisir de leur fournir des lettres de recommandation.

Lorsque deux mois plus tard René Capistran et son compagnon José furent de retour à Mexico, ils eurent un dernier espoir : le pétrolier texan William F. Buckley leur faisait savoir qu'il avait réussi à persuader son ami Nicolas Brady, Chevalier de Saint Grégoire et duc de la cour pontificale, de faire un don d'un million de dollars à leur cause. René repartit pour New York, mais il y arriva, après un long voyage en train, pour apprendre que le "*non place!*" du Vatican l'avait précédé auprès de Brady. On ne peut qu'ajouter que, pour avoir retourné des hommes tels que O'Connell et Brady, les dissuadant d'aider une cause aussi Catholique que celle des Cristeros, le message du Vatican dut être autant péremptoire que venimeux.

Néanmoins, malgré des conditions inimaginables de pauvreté, par des sacrifices et des souffrances, peu à peu, bataille après bataille, les Cristeros forcèrent la chance, et la faveur populaire à leur adresse grandissait tellement qu'au printemps 1929, leur victoire était enfin en vue. Les historiens s'accordent sur le fait que le gouvernement d'Elias Plutarco Calles, devant le raz de marée de l'adhésion populaire à la cause des rebelles, se serait vu forcé de négocier avec les Cristeros. Revenant de leur exil volontaire, les évêques mexicains auraient alors pu imposer le respect des droits pour lesquels tant de leurs fidèles étaient morts.

Cependant, ce fut le cardinal Gasparri qui prit l'initiative, et non pas les évêques du Mexique. Alerté par la menace d'une victoire des Cristeros, le Secrétaire d'Etat du Vatican commença à tirer les ficelles qu'il avait depuis longtemps prises en mains. Ayant trouvé deux évêques ayant accepté de se compromettre, Mgr Ruiz Flores de Morelia et Mgr Diaz Barreto de Tabasco, il les mit en rapport avec le délégué apostolique de la National Welfare Catholic Conference à Washington. Il en sortit rapidement un arrangement, suivant lequel Dwith Morrow, l'ambassadeur protestant des Etats Unis à Mexico, patronnerait le plan de paix du Vatican qui serait présenté à l'Etat Mexicain. Invitant les deux évêques à retourner avec lui par le train à Mexico, dans son wagon particulier, Dwith Morrow s'arrangea pour les faire descendre un peu avant l'arrivée à Mexico City, à l'occasion d'un arrêt imprévu du convoi, car il importait que les négociations n'apparaissent pas comme une entreprise américaine. Amenés en ville, les deux évêques Ruiz Flores et Diaz Barreto furent déposés dans la maison du banquier Agustin Legoretta, où ils séjournèrent douze jours, virtuellement au secret.

Pendant ce temps, plusieurs autres évêques rentrés à Mexico cherchaient désespérément à savoir ce qui se tramait et à entrer en communication avec leurs deux confrères qui se trouvaient dans la demeure de Legoretta, mais ce fut en vain.

Finalement le 11 octobre 1929 furent signés des documents qui ne représentaient rien d'autre que la capitulation inconditionnelle d'une rébellion armée victorieuse. Un mois plus tard, l'évêque de Huehuetla déclarait devant un auditoire de l'Université de Louvain : "Le peuple mexicain, préservant la foi pure et intégrale de leurs ancêtres, voit dans le Pape le Vicaire du Christ sur terre. Le sachant, les ennemis du Christ ont eu la très grande habileté de recourir eux-mêmes à Rome pour briser le mur inébranlable de la résistance armée. Très vite ils eurent la satisfaction de voir le peuple abandonner les armes au premier signal venu du Pape. Ceux du gouvernement qui consentirent à un accord firent toutes sortes de promesses verbales, mais ensuite ils ne changèrent pas une seule virgule aux lois monstrueuses qui avaient blessé la Sainte Eglise au Mexique, et ils étranglèrent les droits les plus sacrés des hommes et de la société".

Les églises, il est vrai, furent réouvertes dans un vacarme de cloches carillonnantes et dans la réjouissance générale. Cependant ce n'était pas le gouvernement qui les avait fait fermer initialement. Il s'avérait clairement que rien n'avait changé. L'éducation religieuse continuait d'être interdite dans les écoles, et les monastères, couvents et séminaires devaient demeurer fermés. Les prêtres

étrangers étaient toujours interdits de ministère dans le pays, de même qu'il était interdit à tous les prêtres, quels qu'ils soient, de sortir en soutane ou dans l'habit de leur ordre et même de jouir des droits civils ordinaires, y compris le droit de vote. Les deux ou trois évêques qui avaient soutenu publiquement les Cristeros étaient bannis à vie, et quant à l'amnistie générale promise aux combattants de la rébellion, elle aboutit en fait à une liquidation systématique des leaders du mouvement, qui, au cours des années qui suivirent, tombèrent les uns après les autres sous les balles d' "assassins" inconnus.

Parallèlement aux sanctions canoniques qu'il avait prises contre les membres de l'Action Française, le Vatican de Gasparri menaça par ailleurs de *suspens*, tout prêtre qui administrerait les sacrements à tout catholique mexicain demeurant résolu à résister.

"La conséquence, devait déclarer Mgr Gonzales Valencia s'adressant plus tard au nouveau titulaire de la Secrétairie, Mgr E. Pacelli, a été que l'estime traditionnelle des Mexicains pour leurs évêques fut complètement ruinée, lorsque les fidèles virent l'inexplicable indulgence manifestée par les évêques aux persécuteurs et, en même temps, leur non moins inexplicable sévérité ou même cruauté envers les défenseurs sincères de la Foi. Et je vous avertis, Eminence, cette imputation contre les évêques commence maintenant jusqu'à atteindre même le Saint Siège ! "

Le rôle du Pape Achile Ratti, Pie XI, dans la tragédie mexicaine fut apparemment en tous points semblable à ce qu'il avait été dans l'affaire française. Mgr Manriquez, le nouvel évêque de Durango, s'efforça de l'expliquer : "Ce que nous Mexicains devons garder en mémoire à propos de Sa Sainteté est que la raison de son action erronée fut qu'il subit une énorme pression de la part de certains individus déterminés à faire prévaloir leur politique. Finalement ces intrigants réussirent à le persuader que les "arrangements", dont nous savons qu'ils n'ont absolument rien arrangé, seraient la seule voie pour que l'Eglise du Mexique obtienne la liberté".

A ce jour le traité entre l'Eglise et l'Etat Mexicain n'a jamais reçu de dénomination plus digne que celle de "los arreglos", les "arrangements". Le cardinal Baggiani a rapporté le fait, qu'après avoir finalement appris à quoi avaient en réalité abouti les arrangements en question, le Pape Pie XI pleura.

## VERS LA GUERRE MONDIALE

En l'année 1930, les cinq principaux agents de la transformation de l'Eglise Catholique étaient réduits à trois, Giacomo Della Chiesa étant mort huit ans plus tôt et Pietro Gasparri s'étant retiré après seize ans passés comme Secrétaire d'Etat du Vatican.

Arrivait à l'avant-scène, venant de la nonciature en Allemagne, Eugenio Pacelli agé de cinquante trois ans, bientôt rejoint par Jean-Baptiste Montini, trente trois ans. Quant à Angelo Roncalli, alors âgé de quarante neuf ans, il adressait à Rome ses rapports diplomatiques de routine depuis sa nonciature d' Istanbul, où, dit-on, il avait été relégué par le Pape Pie XI pour avoir introduit dans ses enseignements théologiques à l'université du Latran des théories de l'anthroposophe Rudolf Steiner.<sup>1</sup>

Revenant à Rome en janvier 1930 pour y recevoir le chapeau de Cardinal et prendre ses fonctions de Secrétaire d'Etat, Mgr Pacelli allait retrouver le Vatican jouissant d'un nouveau statut. Si rien n'avait changé à l'intérieur des palais, en revanche ceux-ci, les églises, jardins et chapelles s'élevaient sur ce qui était devenu un domaine souverain, un Etat séparé.

Une correspondance du début des années vingt, maintenant publiée, montre que Charles Maurras, s'adressant à Benito Mussolini premier Ministre d'Italie, lui avait demandé instamment "d'établir la paix religieuse par un geste historique". Maurras faisait référence à la guerre froide existant entre les héritiers de la Révolution Italienne depuis le siècle dernier et le "prisonnier du Vatican", Pie XI.

S'en suivirent quelques approches précautionneuses de part et d'autre, et c'est alors que survint un évènement sans précédent depuis que les troupes de Garibaldi avaient forcé la Porta Pia, pendant que le grand concile du Vatican retenait toute l'attention de la Rome papale : le cardinal Merry del Val, alors dans le début de sa soixantaine, mais assez éloigné du centre du pouvoir du Vatican, fut invité à participer aux cérémonies officielles organisées par le gouvernement fasciste en commémoration du sixième centenaire de la mort de St François d'Assise. L'enthousiasme du cardinal pour la réconciliation des deux pouvoirs engagea-t-il le Pape Pie XI à entreprendre des négociations... Quoi qu'il en soit, le cardinal Gasparri et Benito Mussolini signèrent finalement le traité du Latran, le 11 février 1929, et un concordat entre le nouvel Etat du Vatican et le Royaume d'Italie.

Cet accord donnait à l'Eglise pleine souveraineté sur 44 hectares au cœur de Rome, créant ainsi la Cité-Etat. Le catholicisme redevint religion d'Etat en Italie. Les crucifix réapparurent aux murs de tous les bâtiments publics, des salles de classe aux postes de police sur tout le territoire, et l'instruction religieuse redevint matière obligatoire dans toutes les écoles publiques. Le clergé et la hiérarchie bénéficièrent de certains privilèges dans le domaine juridique.

A Rome, les abords de la basilique Saint Pierre furent débarrassés d'un environnement de taudis afin d'en faciliter l'approche, et un règlement financier généreux fut accordé par l'Etat Italien au Saint Siège en réparation des pertes matérielles survenues en 1870.

Le geste historique et pacifiant de Mussolini, bien que généralement loué à l'époque, ne lui valut pas cependant une reconnaissance bien durable. "Quant on pense à ce que mon époux fit pour l'Eglise" soupira sa veuve Rachele Mussolini devant un reporter français longtemps après..., et le cardinal Krol de Philadelphie, appelé à Rome en 1981 pour aider à résoudre la situation financière alarmante du Saint Siège, déclara: "La seule chose qui empêche le bateau (des finances du Vatican) de sombrer est le Patrimoine du Saint Siège, ce remboursement effectué par l'Italie à la signature du traité du Vatican. Mais ce n'est pas une ressource inépuisable."

L'encre du Concordat était à peine sèche, lorsque le jeune abbé Jean Baptiste Montini, aumonier de l'Association des Etudiants Catholiques, la F.U.C.I., réussit à déstabiliser cette organisation. Depuis son enfance, il avait vécu au milieu des agitations de la politique, sa mère autant que son père en étant des activistes.

Il avait vu naître le Parti Populaire (qui changera de nom plus tard en Parti démocrate Chrétien) quasiment dans la salle à manger familiale ; il avait suivi chaque élection de son père à la fonction de député de Brescia jusqu'au moment où, en 1924, l'Italie était entrée dans le régime de parti unique. Alors, comme l'avaient fait les ancêtres d' Eugenio Pacelli, les Montini avaient quitté l'action publique et la politique pour la banque. Mais à cette époque, où très rares étaient les Italiens opposés au Fascisme, les Montini faisaient une notable exception, et la signature du Concordat avait marqué déjà pour eux cinq ans de frustration politique. Aussi

---

<sup>1</sup> NDT : L'auteur ici fait confusion avec Wojtyla ! Roncalli fut évincé de sa chaire soupçonné de modernisme.

n'était-il pas surprenant que l'abbé Montini ait considéré sa nomination à la FUCI comme une opportunité d'en faire une tribune. Il commença par refuser d'obéir à un ordre du gouvernement de laisser ses étudiants être incorporés dans l'Organisation nationale de la jeunesse. Alors que les autorités, en stricte conformité avec le Concordat, fournissaient des aumôniers à toutes les sections des formations de Balilla, elles regardèrent le refus opposé par l'organisation romaine de Montini, comme un complot. Montini, ayant reçu l'ordre de rejoindre l'organisation nationale ou sinon de dissoudre son mouvement, cria à la persécution, appel dont la presse étrangère, selon son habitude, se fit l'écho. Le tumulte arrivé à son comble, le Vatican publia une encyclique violemment anti-gouvernementale, qui, pour être plus aisément exploitable par la presse, fut distribuée non plus seulement en latin mais aussi en italien.

D'après l'homme d'Etat Julio Andreotti, ancien de la FUCI, l'encyclique *Non abbiamo bisogno*, avait été rédigée, non par le Pape Pie XI, mais par son nouveau secrétaire d'Etat, Eugenio Pacelli. La paix religieuse, si longtemps attendue, était de nouveau brisée. Face aux accusations de l'opinion mondiale et pour sauver ce qu'il était possible de sauver des espoirs de 1929, le gouvernement de Mussolini consentit au maintien de la FUCI, à la condition qu'elle se cantonnât aux seules activités religieuses.

Juste six semaines avant la publication de l'encyclique *Non abbiamo bisogno*, le Pape lui-même en avait publié une autre, depuis lors considérée comme une encyclique pro-fasciste<sup>1</sup>, *Quadragesimo anno*. Conçue comme un hommage au Pape Léon XIII pour le quarantième anniversaire de sa célèbre encyclique *Rerum Novarum* sur les relations du travail, le nouveau document démontrait que la doctrine sociale catholique était plus en harmonie avec le système industriel corporatif développé alors en Italie qu'avec la classique lutte des classes engendrée par le système capitaliste.

Aux yeux du Secrétaire d'Etat Pacelli, la victoire de l'abbé Montini contre le gouvernement lui avait mérité des galons. Aussi très peu de temps après la tempête créée par cette affaire dans la presse mondiale, Pacelli prit Montini avec lui à la Secrétairerie, et c'est ainsi que débuta une étroite collaboration de travail qui devait durer vingt-trois ans.

Des cinq hommes qui dirigèrent la mutation de l'Eglise catholique, les deux qui s'avérèrent les plus efficaces venaient de faire équipe. A une génération près, ils avaient tout en commun : tous deux étaient issus de familles qui avaient l'ambition de placer l'un des leurs au Vatican. Tous deux avaient passé leur enfance dans un isolement forcé, qui leur avait donné fort peu d'occasions, tant de se grouper avec leurs pairs que de suivre une scolarité normale. Leurs carrières s'étaient déroulées ostensiblement sous l'impulsion du Vatican. C'est le Pape Léon XIII en personne qui avait confié le jeune Pacelli au cardinal Rampolla, et c'est un autre Pape, Benoit XV, qui lui avait conféré l'épiscopat et l'avait sacré au cours d'une cérémonie privée dans la Chapelle Sixtine. Et de même pour Montini, c'est Pie XI qui l'avait lui-même ordonné prêtre et qui l'avait nommé à la nonciature de Varsovie en ajoutant ces mots : "Vous êtes le plus brillant des jeunes clercs de Rome", cela en dépit du fait qu'il faudra attendre encore dix-sept ans pour que le même Montini obtienne son diplôme supérieur de droit canon. De fait, il n'était pas encore diplômé ni n'avait reçu l'épiscopat lorsque Pie XII en fit son Pro-Secrétaire d'Etat en 1954.

Au fur et à mesure que montait la tension politique internationale avec les années trente, l'on vit le Secrétaire Pacelli et l'abbé Montini s'engager de manière croissante toujours d'un seul et même côté : d'après Andreotti, ce ne fut pas seulement "*Non abbiamo bisogno*" qui fut l'œuvre de Pacelli mais l'autre encyclique vernaculaire "*Mit Brennender Sorge*", celle-ci dirigée contre le gouvernement de l'Allemagne<sup>2</sup>. Le défunt cardinal Siri de Gênes avait noté que les différents projets de ce document comportent de nombreuses corrections de la main de Pacelli. Le fait que l'encyclique anti-marxiste du pape Pie XI *Divini Redemptoris* ait paru juste cinq jours après l'encyclique anti-allemande *Mit Brennender Sorge* donne une fois de plus l'impression que le Pape et son Secrétaire d'Etat menaient chacun leur propre bataille de façon désaccordée.

*Divini Redemptoris* avec sa phrase souvent citée que "Le communisme est intrinsèquement pervers" devait un jour poser au Pape Pacelli de sérieux problèmes dans ses relations avec les Catholiques américains, lorsque la Russie soviétique rejoignit l'Amérique dans la guerre.

Le Pape Achille Ratti devenu octogénaire, on sait que le Cardinal Pacelli prit virtuellement en charge le Vatican. Ayant su que Pie XI voulait recevoir Adolphe Hitler en audience, à l'occasion de sa visite d'Etat prévue en Italie, il escamota le vieux Pape à Castel Gandolfo. Puis informé que le Chancelier d'Allemagne avait exprimé le souhait tout spécial de venir voir les fresques de Michel Ange, il fit fermer la Chapelle Sixtine. Ceci causa un très grand embarras aux autorités italiennes, lorsque, faute d'avoir été prévenues, le cortège officiel trouva porte close à l'entrée de la Chapelle avec la mention "Fermé pour réparations".

En mars 1938, lorsque les troupes allemandes entrèrent en Autriche, le cardinal Innitzer de Vienne se trouva rejoint et englobé dans la grande manifestation nocturne de la Ringstrasse et finit par donner sa bénédiction à la foule en délire. Sitôt la nouvelle parvenue au Vatican, le cardinal Pacelli, à ce qu'on rapporta, en exprima "une réelle amertume". Il convoqua promptement Innitzer à Rome et lui ordonna de se rétracter publiquement, et bien que cet ordre fût venu du Secrétaire d'Etat et non du Pape, le cardinal autrichien s'exécuta. En cette année 1938, sans que cela soit généralement remarqué, sinon d'une élite intellectuelle, la *Civiltà cattolica*, revue des Jésuites considérée comme la voix semi-officielle du Vatican, stoppa soudain ses avertissements sur le danger de la Maçonnerie pour l'Eglise, en particulier à propos de son programme déclaré visant à créer ce qu'elle appelait "un nouvel ordre mondial".

Toujours d'après Julio Andreotti, les deux grands voyages internationaux que fit alors le Cardinal Pacelli furent effectués à son entière initiative et non à la demande du Pape Pie XI. En tant que Secrétaire d'Etat il assista au Congrès Eucharistique International de 1936 à Buenos Ayres, et la même année, il alla aux Etats-Unis, parcourant treize provinces ecclésiastiques, ayant des entretiens avec soixante-dix-neuf évêques, visitant des dizaines d'institutions religieuses, séminaires et hopitaux, et terminant son séjour comme hôte du président Roosevelt. Les deux personnalités, dit-on à l'époque, "s'entendirent à merveille", Roosevelt allant dans sa correspondance ultérieure jusqu'à s'adresser au Pape Pacelli dans les termes de "Mon cher et viel ami". A New York, le futur Pie XII fut l'hôte de Myron C. Taylor, dans la demeure de ce dernier, qui, bien que connu comme 33ème degré dans la Franc-Maçonnerie, sera aimablement accepté au Vatican comme envoyé spécial de Washington pendant les années de guerre. Ce voyage

<sup>1</sup> *Quadragesimo anno* considéré une "encyclique fasciste" ? Quand ? Où ? et par qui ?

<sup>2</sup> NDT : On notera la thèse de l'auteur, singulièrement convergente avec un Léon Poliakov, insinuant que l'Eglise doit être pro-nazie pour demeurer fidèle à sa tradition et à son anti-communisme ! et attribuant à la "mauvaise influence de Mgr Pacelli" son "anti nazisme" ! C'est oublier grossièrement que le nietschéisme (nazi ou autre) est un danger aussi grave que le marxisme pour le catholicisme.

spectaculaire de Pacelli aux Etats-Unis en 1936 avait été organisé et orchestré par l'archevêque Spellman de Boston et devait faire du Secrétaire d'Etat un personnage beaucoup plus important aux yeux du public que le studieux et flegmatique Pape régnant.

En matière religieuse, dans le cours de ces années trente, le partenariat Pacelli-Montini pouvait considérer avec certaines appréhensions les deux grands coups et interdits de la décennie précédente frappés en France et au Mexique. Si la "brave nouvelle Eglise" ne devait se targuer que de nouveaux interdits, elle allait paraître aussi rigide et intolérante que l'ancienne. Mais la destruction doit s'accompagner aussi de construction. Il fallait donc dorénavant une excitation spirituelle neuve.

Le plus grand sujet d'ébullition intellectuelle dans les cercles universitaires était alors un essai imprimé à compte d'auteur intitulé "*Le Sens Humain*", du jésuite paléontologiste français Pierre Teilhard de Chardin. Esquissant ce qui sera "*Le Phénomène humain*", l'essai en question présentait une plongée sauvage dans une eschatologie à base évolutionniste, que les créateurs d'un nouveau type de christianisme pouvaient être tentés d'adopter et d'adapter. De bien des façons cette pensée cotoyait les plus brillantes déviations du Modernisme d'avant Pie X. Mais les réformateurs au Vatican n'adoptèrent pas le teilhardisme, sans doute parce qu'à l'étude il apparaissait finalement trop utopique pour servir de nourriture spirituelle à des laïcs, inclinés à exiger qu'un minimum de bon sens accompagne la piété.

Tout rejetées qu'elles fussent, les spéculations de Teilhard ne furent néanmoins jamais condamnées par le Vatican. On supposa plus tard que certains passages de l'encyclique de Pie XII *Humani generis* devaient être interprétés comme réprouvant l'évolutionnisme du Jésuite, mais le document papal ne mentionnait aucun nom. Plus tard en 1970, le cardinal Casaroli à l'occasion du centenaire de la naissance de Teilhard, loua en revanche "l'impact étonnant de ses recherches, sa personnalité brillante, la richesse de sa pensée, sa puissante pénétration poétique, sa perception aiguë de la dynamique de la Création, sa vaste vision de l'évolution du monde".

Dans les années 30, ce n'est pas le Vatican, mais c'est la Compagnie de Jésus qui interdit Teilhard de publication dans le domaine religieux et même de donner des conférences. Cependant, peu après son éléction, le Pape Eugenio Pacelli persuada les Jésuites de lever leur interdit, permettant ainsi à Teilhard de donner une série de conférences dans le Paris occupé des années de guerre.

Pendant que les théories de Teilhard de Chardin bénéficiaient d'une certaine vogue dans le petit monde des intellectuels et des enseignants, c'est la pensée d'un autre Français, un laïc, qui, adoptée par le Vatican, devait devenir l'aliment spirituel dont les transformateurs de l'Eglise avaient besoin pour leur œuvre. Jacques Maritain, c'est de lui qu'il s'agit, professeur de philosophie à l'Institut Catholique, était né dans une famille protestante. C'est au cours de ses études universitaires en Sorbonne qu'il s'était converti au Catholicisme en même temps qu'il était devenu membre de l'Action Française. En 1926, stupéfait de la soudaine mise à l'index du mouvement, il alla à Rome où, grâce à son prestige de professeur thomiste, il put obtenir de s'entretenir en privé respectivement avec le Pape et avec le Secrétaire d'Etat. Bien que son voyage ait eu pour objectif de s'enquérir des raisons de la condamnation de Maurras, il est probable qu'il lui donna aussi l'occasion d'exposer en fin d'entretien quelques idées théologiques qu'il avait en tête depuis un certain temps. Quoi qu'il en soit, il revint de Rome avec la mission, recue du pape ou plus probablement du Secrétaire Gasparri, de rassembler ses conceptions en un ouvrage qui sera intitulé "*L'humanisme intégral*".

Dix ans plus tard, l'ouvrage de Maritain parut ; il allait bouleverser l'Eglise. Presque simultanément à la première édition française, était publiée la traduction italienne, avec une flamboyante introduction de son traducteur, Jean-Baptiste Montini.

La thèse de Maritain réclamait un changement majeur de l'écclésiologie, c'est à dire de la manière dont l'Eglise se considérait en elle-même dans sa fonction et son identité. Ce livre préparait le grand changement de paradigme, que l'on découvrira plus tard dans l'encyclique *Mystici Corporis* de Pie XII. Mais du fait que c'est au Pape, non aux théologiens, que revient d'imposer toute nouvelle manière de croire, le message de Maritain, tout en circulant librement dans les universités, devait encore, avant de toucher la vie de foi des fidèles, attendre une encyclique papale. En 1936, le Pape demeurait Achille Ratti.

L'Humanisme intégral, semblable en cela aux théories de Teilhard, voit les religions les plus diverses converger vers un idéal humain unique, dans une civilisation mondiale, dans laquelle tous les hommes seront réconciliés dans la justice, l'amour et la paix. L'amitié entre les hommes guidera toute vie, vers un mystérieux accomplissement de l'Evangile.

Comme l'explique le théologien Maurice Caron, "l'Humanisme intégral est une fraternité universelle entre les hommes de bonne volonté, appartenant aux différentes religions ou sans religion aucune, y compris ceux qui rejettent l'idée d'un Créateur. C'est le cadre dans lequel l'Eglise doit exercer son rôle de levain, sans s'imposer ni exiger d'être reconnue comme la seule, l'unique vraie Eglise. Le ciment de cette fraternité universelle est double : c'est à la fois de faire le bien et c'est une compréhension mutuelle reposant sur la notion de dignité humaine".

"Cette idée de **fraternité universelle**, continue Caron, n'est ni nouvelle ni originale. Elle a déjà été avancée par les philosophes du XVIIIème siècle et les révolutionnaires de 1789. C'est tout autant la fraternité aimée des Franc-maçons et des marxistes. Ce qui distingue l'humanisme de Maritain est le **rôle dévolu à l'Eglise. Dans cette fraternité universelle, l'Eglise doit être l'inspiratrice et la sœur aînée, et il va de soi que si elle veut gagner la sympathie de ses jeunes frères, elle ne doit montrer ni intransigeance ni autoritarisme. Elle doit apprendre à rendre la religion acceptable. Elle doit être pratique plutôt que dogmatique.**"

L'enthousiasme de l'abbé Montini pour Jacques Maritain lui resta toute sa vie, c'est ce dont témoigna son biographe, l'ex-jésuite Malachi Martin, qui écrit : "L'humanisme intégral de Maritain imprégna toute la politique de son pontificat. Tout ce que la philosophie peut dire, c'est que tous les hommes sont naturellement bons<sup>1</sup>, qu'ils sont attirés au bien et rejettent le mal si on leur montre la différence. La fonction de l'Eglise est simplement de témoigner en servant les hommes, dans le monde d'aujourd'hui où une nouvelle société prend naissance".

On reconnaît et l'on suit facilement la mise en œuvre de la doctrine de Maritain émergeant document après document du concile Vatican II et de la plupart des exhortations officielles et des encycliques qui suivirent, même si les deux événements sont distants d'un quart de siècle l'un de l'autre. Cette thèse est une sorte d'accompagnement de fond qui résonne jusqu'à ce jour. Cela fut

---

<sup>1</sup> NDT : L'enthousiasme de Montini pour Maritain avait été aussi partagé par le fameux cardinal Mercier des Conversations de Malines qui disait : "Maritain est un saint de l'intelligence" (!) (Rapporté par le comte Renaud de Briey dans son livre "La conception catholique de l'Etat") L'auteur qui semble charger Pie XII pour ménager Montini ne relève pas l'opposition directe de cette affirmation avec la Foi et la notion du péché originel.

implicite dans l'accueil chaleureux qu'accorda Pie XII à Maritain lorsque celui-ci fut envoyé après la guerre comme Ambassadeur de France auprès du Saint Siège, dans les hommages publics fréquents de la part de Paul VI, dans les très nombreux séminaires d'études et symposiums sur son œuvre, qui ont proliféré dans le monde universitaire catholique, enfin dans l'hommage appuyé rendu par Jean Paul II à Maritain pour le centenaire de la naissance du philosophe.

A la fin de ces années trente si agitées, le Vatican ayant admis l'Humanisme intégral, il ne restait plus qu'une seule question : comment le faire passer aux fidèles, lorsque le Pape régnant serait mort.

A la fin du premier trimestre de 1939, Pie XI mort, Eugenio Pacelli fut élu à la Papauté, et en septembre commençait la deuxième guerre mondiale.

## L'APPROFONDISSEMENT DE LA SAPE

Guerre ou pas, sous l'impulsion de son nouvel élan théologique, la révolution catholique devait faire un bond en avant au début des années quarante. Dans sa première encyclique *Summa Pontificus*, le nouveau Pape apporta un correctif à l'encyclique *Quas Primas* de son prédécesseur, qui avait appelé à un retour aux relations traditionnelles entre l'Eglise et l'Etat. Au lieu de considérer l'autorité comme venant d'en haut, du Christ Roi, comme le Pape Achille Ratti l'avait défini, Pacelli mettait l'accent sur la solidarité humaine comme base de gouvernement.

L'historien britannique W.A. Purdy en fait le commentaire suivant : "*Summa Pontificus* esquisse cet intérêt pour la communauté idéale du monde, qui apparaîtra de plus en plus dans les discours du Pape au cours de vingt années suivantes".

Bien que sous l'appareil d'une phraséologie traditionnelle, le texte faisait une référence implicite à la thèse de Maritain appelant à une future entente des religions du monde *Summa Pontificus* laisse entrevoir la cérémonie pour la Paix de Jean Paul II, à Assise !

En ce qui concerne les applications pratiques de la thèse, qui avaient été timidement présentées comme des "Conversations", deux décennies plus tôt, entre Catholiques et Anglicans à Malines, l'œcuménisme se développa dès lors, paré de toutes ses plumes, par des symposiums. A Rome, eut lieu sous les auspices du Saint Siège un rassemblement intitulé "Amour et Charité". Sous la présidence du cardinal Lovatelli, cette réunion appela à "mettre fin aux polémiques inutiles et diviseuses..., par un comportement d'amour pour nos frères dans le Christ". Un appel, en fait, pour que la voix du cœur remplace celle de l'esprit et que le sentiment fasse taire la raison. Aussi les discussions sur des questions comme la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie firent-elles place désormais à celle de savoir si les Protestants et les Catholiques éprouvaient de l'affection les uns pour les autres.

Dans le même temps les Jésuites entrèrent dans le dessein de Maritain et patronnèrent à leur université Grégorienne les conférences d'un enthousiaste de l'Eglise globale, le père Charles Bouyer. Au long de ses trente-six années d'enseignement, le père Bouyer influença, estime-t-on, quelque cinq mille des plus brillants candidats au sacerdoce par sa passion pour l'œcuménisme.

Aux pires moments de la guerre qui s'étendait désormais jusqu'à l'océan Pacifique, Paris occupé offrait un étrange oasis de tranquillité. Le couturier créateur Christian Dior, favorisé d'une généreuse allocation de ravissants tissus par la grâce des autorités allemandes, y présentait son seyant "New look", pendant que Pierre Teilhard de Chardin, grâce à la sympathie de Pie XII, y exposait sa seyante nouvelle manière d'être chrétien. A un ami, il écrivait exultant : "J'ai désormais tant d'amis en bonne place, à des postes stratégiques, que je suis absolument sans crainte pour l'avenir". A la même époque, l'information lui parvint de Bruxelles occupée que l'un de ses disciples, le père Jean Monteuil, avait fait une communication devant un congrès de philosophes et de théologiens, qui s'était tenu à l'université de Louvain, sur certaines des théories les plus chimériques de Teilhard. "La révolution, déclarait Monteuil, exige de nouvelles techniques, mais cela n'est pas suffisant. Ce qu'il faut effectuer, c'est une reclassification complète. Tous les concepts de l'humanité doivent être remis en question".

Paris occupé allait bientôt devenir le terrain de Mgr Angelo Roncalli. Comme la guerre tirait sur sa fin et que commençaient les purges idéologiques contre les vaincus, Pie XII, qui avait été pendant la guerre en rapports étroits avec le nonce Roncalli dans les Balkans à propos de son projet de permettre aux juifs polonais de s'installer en Palestine sous mandat britannique, se trouvait avoir un besoin urgent d'un diplomate de confiance face à un général De Gaulle triomphant et revancharde.<sup>1</sup>

Le retrait de l'armée allemande de France y avait laissé l'Eglise en position délicate. De Gaulle accusait une centaine d'évêques français d'avoir collaboré avec les Allemands et avec le gouvernement dit de Vichy du Maréchal Pétain. De Gaulle avait été furieux de ne pas avoir pu trouver un seul prêtre dans Paris qui pût être considéré comme assez "antifasciste" pour célébrer la Messe pour lui et son Etat-Major au Palais de l'Élysée. Finalement, ce fut son secrétaire, Claude Mauriac, le fils du romancier, qui découvrit le RP Jean Daniélou (futur cardinal). Jean Daniélou s'occupait alors activement à monter une association de "catholiques de gauche". De Gaulle s'en satisfait.

Pendant que de simples catholiques Français subirent par milliers la prison et la mort, souvent même l'exécution sommaire aux mains de la triomphante "Résistance", l'habile diplomatie de Mgr Roncalli, le nouveau nonce apostolique en France, réussit à éviter toute sanction à l'ensemble de la hiérarchie française, à deux exceptions près. Le message du futur Pape Jean au général De Gaulle était aussi remarquable qu'efficace : "Attendez disait-il, laissez-les. Nous au Vatican, nous sommes en train de créer une Eglise d'un type entièrement nouveau et qui vous plaira, et nous nous assurerons que les évêques de France nous suivent. Patientez.!"

Non seulement le général De Gaulle fut patient mais il devint même singulièrement coopératif en envoyant le professeur Jacques Maritain comme ambassadeur de France auprès du Saint Siège. Le père de la formule de l'Humanisme Intégral avait passé la guerre au Canada où il s'était réfugié de Vichy, pour y mettre à l'abri sa femme Raïssa d'origine juive. Enseignant à Toronto pendant cette période, il avait aussi été professeur invité dans plusieurs universités américaines.

C'est à cette époque que Rome vit se fonder le mouvement des Focolare, qui annonçait à la fois les mouvements des "Catholiques charismatiques" et ceux des "Communautés de base", organisation sur le type des cellules communistes au niveau paroissial, qui allait s'avérer si efficace à diffuser la "théologie de la libération" marxiste en Amérique latine. Organisation devenue aujourd'hui

<sup>1</sup> NDT : Des publications récentes sur la biographie de Mgr Roncalli semblent montrer que sa nomination à Paris fut en réalité due à une circonstance fortuite, celui qu'avait choisi Pie XII pour occuper ce poste n'ayant pu accepter (cf la revue "Sodalitium", série d'articles "Le Pape du Concile").

mondiale, les Focolare avec leur engagement précoce pour un "nouveau sacerdoce" et une "nouvelle humanité" fut une source abondante et puissante de progressisme. L'une des premières et enthousiastes focolaristes fut la propre sœur du Pape Pie XII.

Pendant ce temps, la discipline sacramentelle se relâchait. L'un des premiers actes du Pape Pacelli avait été d'assouplir les règles du sacrement de pénitence, en remettant en vigueur l'autorisation qui avait été donnée lors de la Grande Guerre de donner aux soldats montant en première ligne une absolution générale au lieu d'absolutions particulières. Ultérieurement, il étendit cet indult aux civils mis en danger sous les bombardements aériens, puis même aux prisonniers de guerre lorsqu'il y avait un problème de langue.

La liturgie demeurait en latin, mais la Messe dialoguée ou Messe récitée, dans laquelle les réponses au prêtre étaient le fait de toute l'assemblée et non plus des seuls servants de Messe, s'était répandue à un point tel pendant la guerre en Allemagne, que l'évêque Groeber de Fribourg-en-Brisgau exprima sa préoccupation du fait que l'insistance exagérée des néo-liturgistes sur la participation active des fidèles commençait à aller au détriment du rôle sacrificiel du prêtre. "Ce genre de plaintes entraîna une réponse papale, sous forme de l'encyclique *Mediator Dei* sur la liturgie.

Didier Bonnetterre dans son excellente étude, *Le mouvement liturgique*, tient en haute estime ce document qui appelait à une grande prudence en matière de réforme liturgique, et il se lamente, en écrivant : "Cependant je regrette et continue de regretter que cette belle missive n'était accompagnée d'aucune mesure concrète, d'aucune sanction. Pie X ne s'était pas contenté d'écrire *Lamentabili*, il condamna le Sillon et excommunia Tyrell et Loisy". Avec des citations tirées de St Paul telles que "Essayez tout, retenez ce qui est bon", *Mediator Dei* fut interprétée par les néo-liturgistes comme un feu vert donné à l'expérimentation.

Par ailleurs le Vatican approuva une réforme liturgique consistant en l'approbation d'une nouvelle traduction latine des psaumes des heures canoniales. A ce propos l'abbé D. Bonnetterre remarque : "Cette version, très fidèle au texte hébreu, manque totalement de sens poétique. Elle est pleine de mots difficiles à prononcer et impossibles à chanter sur les mélodies grégoriennes. Elle reste un témoin de l'absence de sensibilité liturgique de la part d'Augustin Bea et de ses confrères jésuites du Biblicum."

L'Institut pontifical Biblique, connu à Rome sous le nom de Biblicum, avait été fondé par le Pape Pie X comme le centre chargé de fixer les règles d'orthodoxie dans le domaine des recherches bibliques et de l'interprétation, à une époque où la traduction officiellement approuvée de l'Écriture, la Vulgate, était attaquée à la fois par les protestants et par les exégètes catholiques modernistes. Vers la fin des années trente, le Biblicum commença une mue rapide, alors que le Secrétaire d'Etat Pacelli, ayant ramené à Rome un ami auquel il s'était lié lors de son séjour à Berlin et à Munich, le RP Bea, ancien provincial des Jésuites d'Allemagne, avait demandé et obtenu du Pape Pie XI que celui-ci fût nommé à la tête de cette institution. A la fin, le Pape accepta également Bea comme confesseur, rôle que le jésuite allemand remplira ensuite auprès du Pape Pacelli.

## LES MARXISTES PROTÉGÉS

Maintes fois au cours de sa longue histoire, l'Église Catholique romaine réagit spontanément aux graves pressions qu'elle dut subir. A chaque attaque majeure, elle réunit un concile afin que, les évêques rassemblés, elle puisse ainsi redéfinir et affirmer son identité. Un tel recours au Concile eut lieu vingt-six fois en mille neuf cents ans. Or, dans les années quarante, face au coup le plus grave qui lui était porté depuis la révolte protestante avec l'avance à travers l'Europe du communisme athée, avance qui mettait sous le joug communiste 65 millions de catholiques romains, le Vatican ne manifesta aucune réaction. Rome attendra encore dix sept ans avant de réunir un concile, et durant les sessions du dit concile, le marxisme ne sera même pas discuté, et toute discussion sur le sujet sera même strictement proscrite.

L'éclatement de la deuxième guerre mondiale avait entraîné pour l'Église l'un des temps d'épreuves parmi les plus violents de toute son histoire. Toute entreprise commerciale ou industrielle, devant un incendie ou une inondation de ses établissements prendrait des mesures immédiates, réunirait son conseil d'administration pour évaluer les dommages et pour étudier une stratégie afin de restaurer sa situation. S'il y eut jamais un temps où la nécessité dut se faire sentir pour le Pape de réunir ses principaux adjoints autour de lui, cela aurait dû être l'année 1946.

Or cette année là, dans une importante série d'apparitions publiques, Pie XII évita toute mention du marxisme. S'adressant en juin au Collège des Cardinaux, il exprima sa confiance qu' "en rejetant les rivalités et les groupements dictés par les seuls intérêts de la politique ou de l'économie, l'on serait à même d'éviter les dangers, tant de la Droite que de la Gauche, grâce à la lumière de l'Église". Il poursuivit en défendant le point de vue partial qu'il avait maintenu durant la guerre, en ces termes : "Nous avons refusé, en tant que chef du Saint Siège, d'appeler les chrétiens à une croisade... Nous avons eu soin, ajouta-t-il, de ne pas permettre qu'il fût prononcé un seul mot approuvant la guerre contre la Russie" et cela malgré les pressions.

Comme les Catholiques hongrois, absorbés dans la sphère soviétique, lui lancaient des appels à l'aide suppliants, Pacelli les pressa de montrer "patience et endurance" car, dit-il, "le vieux chêne peut être ébranlé, mais il ne pourra pas être déraciné".

Dans les *Acta Apostolica*, le répertoire officiel des déclarations et des actes pontificaux, on ne peut trouver ni le terme communisme ni celui de socialisme pendant les douze années cruciales qui s'étendent de 1937, l'année qui suivit les entretiens de Pacelli avec le président Roosevelt, à 1949, lorsque la défaite du parti Démocrate Chrétien italien par le P.C. se fit menaçante et imminente, à l'occasion des élections générales nationales.

Quant à la croisade à laquelle le Pape faisait allusion, en 1941 le cardinal français Baudrillart était venu à Rome pour demander la bénédiction du Pape sur les régiments de volontaires français, espagnols, italiens, croates, hongrois et slovènes qui allaient partir avec l'armée allemande pour conquérir la Russie soviétique ou plutôt, comme le cardinal le présenta alors "pour libérer le peuple de Russie". Avec les "croisés" d'alors, les accompagnaient un certain nombre de prêtres russophones et parlant l'ukrainien, jeunes diplômés du Russicum, le séminaire russe de Rome, qui partaient dans l'espoir de rouvrir au fur et à mesure de l'avance allemande les églises depuis longtemps fermées au culte. Mais l'espoir du cardinal Baudrillart fut vite anéanti par Pie XII, qui exigea qu'il rétractât immédiatement cette demande de bénédiction. En outre le cardinal devait s'abstenir de tout contact avec la presse pour quelque raison que ce fût.

Au fur et à mesure de la poursuite de la guerre, les pressions sur Pie XII s'accrochèrent pour qu'il appuie de tout le poids de sa charge la résistance à l'avance du marxisme. En mai 1943, le nonce Roncalli lui écrivit d'Istanbul pour lui exprimer sa "panique" devant la nouvelle offensive soviétique. Il avait vainement interrogé le Cardinal Spellman de New York, lors de son récent passage,

pour savoir jusqu'où Roosevelt s'était engagé par ses promesses auprès de Staline.

De Berne, le nonce en Suisse, Mgr Bernardini, avait écrit au Pape que la presse suisse "jusqu'ici préoccupée de l'hégémonie allemande en Europe, avait soudain commencé à prendre en compte qu'un danger bien plus grand menaçait, mortel danger même, celui de la chute de l'Allemagne aux mains des Soviétiques". Se faisant l'avocat des majorités catholiques de Pologne et de Hongrie, il demandait instamment au Pape d'appuyer toute initiative de paix raisonnable des alliés et de condamner l'intransigeance de Roosevelt et du Secrétaire d'Etat américain au Trésor Morgenthau, qui exigeaient la reddition de l'Allemagne sans conditions.

En mars le cardinal Maglione, le Secrétaire d'Etat du Vatican, à l'insu du Pape probablement, avait pressé le chargé d'affaires de Grande-Bretagne auprès du Saint Siège d'essayer de convaincre le premier ministre Churchill qu'une Allemagne non-communiste dans une Europe stable était nécessaire à l'Empire britannique. Finalement en avril, le premier ministre de Hongrie, Kallay, vint au Vatican présenter un appel désespéré au Pape pour qu'il prît lui-même la tête d'une initiative de paix à même d'arrêter l'avance soviétique qui était sur le point d'engloutir les peuples chrétiens d'Europe.

Pie XII, comme il s'en vantera dans son message de 1946 au Collège des cardinaux, résista à toutes les pressions et rejeta toutes ces demandes. Il donna ses raisons : "Le national-socialisme a eu, dit-il, un effet plus totalitaire sur le peuple allemand que n'a eu le marxisme sur le peuple russe. Seul un total renversement de la politique allemande, en particulier celle concernant les Juifs, pourrait rendre possible un changement d'attitude de la part du Saint Siège".

La curieuse légende qu' Eugenio Pacelli fut indifférent au sort des Juifs européens a son origine dans la thèse "Le silence de Pie XII", pure invention d'un auteur dramatique protestant allemand, Rudolph Hochhut, et du journaliste allemand et juif Saul Friedlander, qui écrivirent l'un et l'autre dans les années 60. Qu'il y ait eu un silence tragique, les *Acta Apostolica* l'attestent, mais pas à propos des Juifs. Bien au contraire comme en témoigne l'historien jésuite Robert Graham "Pie XII fut le plus grand bienfaiteur des Juifs des temps modernes".

Adolphe Hitler était chancelier d'Allemagne depuis moins d'un an lorsque le Secrétaire d'Etat Pacelli avait pressé le Pape Pie XI de donner asile dans l'Etat du Vatican aux notabilités juives qui le demanderaient.

En 1937, à l'arrivée dans le port de New-York du paquebot *Comte di Savoia* sur lequel il se trouvait, le cardinal Pacelli demanda au commandant d'arborer un drapeau improvisé portant l'étoile à six branches du futur état d'Israël, en l'honneur, dit-il, des six cents juifs allemands qui étaient à bord.

Un an après, les catholiques de Munich furent stupéfaits de voir la thora et divers autres objets rituels appartenant au chef de la synagogue être déménagés dans l'automobile de l'archevêque pour être mis en lieu sûr au palais épiscopal et d'apprendre que l'ordre d'effectuer ce transfert était venu de Rome, du secrétaire d'Etat du Vatican, le Cardinal Pacelli.

L'un de ses derniers actes de secrétaire d'Etat, avant de devenir Pape, fut de notifier aux évêques américains et canadiens son déplaisir d'apprendre la réticence des universités et collèges catholiques de leurs pays à accueillir davantage de juifs européens émigrés, comme professeurs, chercheurs et étudiants, et il avisa les évêques à remédier à cet ostracisme.

En tant que Pie XII, Pacelli comprit vite l'importance de la Palestine dans l'esprit des Juifs. Sitôt que la nouvelle de l'invasion de la Pologne par l'armée allemande parvint à Rome, il télégraphia au nonce Pacini à Varsovie "qu'il essaie d'organiser la communauté juive polonaise en vue de son passage en Palestine". Dans le même temps, à Istanbul, Mgr Roncalli était invité à servir d'intermédiaire et à fournir aux Juifs des certificats de baptême catholique, dans l'espoir que les Britanniques les laisseraient ainsi entrer, ce qui amena une protestation immédiate du nonce. "A coup sûr, écrivit-il à Pie XII, une tentative de faire revivre les anciens Royaumes de Judée et d'Israël est utopique. Cela ne risque-t-il pas d'exposer le Vatican à l'accusation de soutenir le Sionisme ?" .

Quant au Secrétaire d'Etat le cardinal Maglione, son trouble n'était pas moindre. "Comment, demanda-t-il au Pape, peut-on justifier historiquement l'argument de ramener le peuple Juif en Palestine, territoire qu'ils ont quitté il y a dix neuf siècles ? Il y a sûrement des endroits plus appropriés où les Juifs puissent se fixer."

Des années plus tard, à la suite des accusations de Hochhut, Paul VI permit que soit ouverte une partie des archives du Vatican pour quatre historiens Jésuites. L'un de ceux-ci, un américain, le RP Robert Graham écrivit dans le Washington Post : "je fus stupéfié par ce que je lus. Comment peut-on expliquer une action aussi contraire au principe de neutralité ?" Il avait découvert que durant les premiers mois de la guerre, le nouveau Pape écrivait lui-même les textes des messages intensément anti-allemands, diffusés sur le monde par Radio Vatican. Bien que l'on ne sut pas alors son implication personnelle dans ces messages, la nature sensationnelle des slogans était telle qu'elle attira une vigoureuse protestation de la part de l'Ambassadeur d'Allemagne auprès du Saint Siège et même de la part des évêques polonais eux-mêmes. La diffusion fut finalement interrompue, au grand dam de Londres qui perdait ainsi ce qui le RP Graham appelle "une formidable source de propagande".

Pie XII alors s'occupa de monter à Rome son Comité Catholique pour les Réfugiés, dont il confia la charge à son secrétaire le Père Lieber et à Mère Pasqualina l'intendante de ses appartements.

Mgr Georges Roche, dans son livre *Pie XII devant l'Histoire*, dit que ce comité prépara la voie à l'entrée de milliers de Juifs aux Etats Unis, Juifs présentés comme "catholiques", en leur fournissant efficacement des documents officiels, avec des certificats de baptême, une aide financière, et l'organisation de leur réception à l'étranger. L'historien français estime qu'en 1942 plus d'un million de Juifs avaient trouvé refuge dans les couvents et monastères à travers l'Europe, en réponse aux directives du Vatican. Selon l'historien britannique Derek Holmes, des Juifs et des partisans des mouvements de la résistance et de la guérilla secrète y trouvaient abri, habillés en moines et moniales et formés à chanter le plein chant.

Le Pape en donna lui même l'exemple, en recueillant quelque quinze mille Juifs et opposants Italiens à Castel-Gondolfo ainsi que plusieurs milliers dans la Cité du Vatican, parmi lesquels le leader socialiste Pietro Nenni .

Assise, la cité de Saint François devint le centre principal de l'impression des certificats de baptême, Pie XII y installant le complexe connu sous le nom de "La Citadelle", sorte de "réservoir à idées" pour de nouveaux projets d'Eglise : ce même centre qui, plus tard, organisera la journée de la Paix du Pape Jean Paul II. Pendant toute la durée de la deuxième guerre mondiale, par une permission papale, des services religieux de la Synagogue purent avoir lieu dans la crypte de la basilique de St François. Ce fut là que pour l'essentiel sera conçue la "Nouvelle Messe" par Mgr Bugnini.

Pendant que le nonce Roncalli, malgré quelques protestations, obéissait et fournissait de faux certificats de baptême, le cardinal Tisserant avec son Comité Mixte de Répartition facilitait l'émigration juive sous le nez du gouvernement de Vichy. Mgr Roche, qui

servait de secrétaire au cardinal décrit une imprimerie clandestine qui fonctionnait à Nice sous la protection du Maire de la ville et de l'archevêque, d'où sortirent 1895 fausses cartes d'identité, 136 faux permis de travail, 1230 faux extraits de naissance, 480 fausses lettres de démobilisation et 950 faux certificats de baptême, avant que l'opération fût découverte.

A cette époque en Hongrie, pays allié de l'Allemagne, l'abbé Montini avait élaboré avec les autorités un plan destiné à garantir la sécurité de huit cent mille Juifs dans ce pays, sous la condition qu'ils se soumettent à un baptême général. Mais le geste le plus spectaculaire de Pacelli en faveur des Juifs fut de faire graver le sceau papal à l'entrée de la grande synagogue de Rome avant l'arrivée des troupes allemandes en 1943.

Les chercheurs Jésuites n'étaient pas au bout de leurs étonnements. Ils découvrirent en particulier des archives montrant l'implication personnelle de Pie XII dans un complot visant à renverser Hitler. En janvier 1940 en effet, le Pape fut approché par un émissaire envoyé par une certaine clique de généraux allemands lui demandant d'informer le gouvernement britannique qu'ils seraient prêts à déposer Hitler, si l'assurance pouvait leur être donnée que la Grande Bretagne reconnaîtrait et traiterait avec un "régime allemand modéré". Pie XII s'empressa d'accomplir cette mission par l'intermédiaire de Sir Francis D'Arcy Osborne, l'envoyé de Londres auprès du Saint Siège. Mais l'offre fut refusée.

Trois mois plus tard, le 6 mai 1940, grâce à son ami Joseph Mueller, un agent double allemand, le Pape put transmettre à Osborne des informations détaillées sur l'imminente poussée allemande sur le front de l'Ouest, la fameuse Blitzkrieg (guerre éclair), en le priant de transmettre ces informations aux gouvernements de Hollande, de Belgique et de France, qui, on le rapporta plus tard, n'y crurent pas.

Cette préférence papale à sens unique pendant la guerre rencontra un problème majeur lorsque le clan des Alliés devint le clan soviétique. A ce moment là, la forteresse Europe de Hitler était devenue très majoritairement le côté catholique. Avec l'incorporation des Germano-Autrichiens catholiques, de l'Alsace, de la Sarre, des allemands des Sudètes, et de la Pologne occupée, le troisième Reich comptait une importante majorité de catholiques, alors même que ses alliés, l'Italie, la Slovaquie, la Slovénie et la Croatie l'étaient entièrement, et la Hongrie presqu'autant. La France occupée collaborait<sup>1</sup>, et la catholique Espagne ainsi que le Portugal étaient en sympathie avec l'Allemagne.

C'est un prêtre catholique qui avait été élu président de la République de Slovaquie créée par les Allemands, et, avec l'interdit posé par l'Axe contre la Maçonnerie, les crucifix étaient réapparus sur les murs des bâtiments publics en France, comme ils l'étaient en Italie à l'époque du Concordat entre le Vatican et le Fascisme, de même que la devise républicaine "Liberté, Egalité, Fraternité" avait été remplacée sur les pièces de monnaie françaises par "Travail, Famille, Patrie".

Aussi, alors que la forteresse de l'Axe était devenue virtuellement une forteresse catholique, Pie XII se retrouvait dans la position inconfortable d'être devenu le champion de la Russie athée et de la Grande Bretagne quasi-totalement protestante, de son Empire essentiellement non-chrétien, et des Etats Unis d'Amérique, eux aussi essentiellement protestants.

Cette position fâcheuse fut à son comble avec Pearl Harbour et l'entrée en guerre des Etats-Unis. Comment allaient réagir les quarante millions de catholiques américains ? La plupart de ces descendants d'immigrants italiens, allemands, hongrois, slovènes ou slovaques s'appelaient eux mêmes "isolationnistes". Les atrocités subies par le clergé et les religieuses de la part des communistes lors de la guerre d'Espagne toute récente étaient restées dans leurs mémoires.

Pie XII, en diplomate avisé, resta maître de la situation. Ayant chargé le jeune et dynamique Mgr Michael J. Ready, évêque auxiliaire de Cleveland de "réinterpréter" l'encyclique anti-marxiste de Pie XI *Divini redemptoris*, on fit valoir que Staline rouvrait la porte à la liberté religieuse en Union Soviétique. De la part de l'évêque Ready et de ses assistants, ce dut être un remarquable tour de passe-passe, quand on considère que le vieux Pape Achille Ratti avait dénoncé par avance une telle campagne de désinformation, dans cette encyclique justement, écrite deux ans avant la guerre. On lit en effet ces mots dans *Divini Redemptoris* : "Il y en a qui évoquent certains changements récemment introduits dans la législation soviétique pour y voir une preuve que le Communisme est prêt à abandonner son programme de guerre contre Dieu. Mais ne vous y laissez pas tromper !"

Qu'il en ait coûté à celui qui était le chef de l'Eglise catholique pour se présenter à des millions de catholiques européens comme un supporteur enthousiaste de leurs ennemis, la preuve en est donnée dans une lettre poignante adressée par le Pape à son vieil ami et hôte à New York, Myron C. Taylor, l'envoyé du Président Roosevelt auprès du Vatican, pendant les longues années de la guerre en Russie. En voici un extrait :

"A la requête du président Roosevelt, le Vatican a cessé toute mention du régime communiste. Mais ce silence, qui pèse lourdement sur notre conscience, est mal compris par les responsables soviétiques, qui continuent leurs persécutions contre les églises et les fidèles. Puisse Dieu permettre que le monde libre ne regrette pas un jour mon silence".

Mais les efforts du Pape Pacelli en faveur du marxisme n'en continuèrent pas moins. En juillet 1944, il consentit à une rencontre entre Mgr Montini et le leader reconnu des communistes d'Italie, Palmiro Togliatti, tout juste revenu de dix huit ans d'exil en URSS.

Suivant le document JR 1022, déclassifié depuis plusieurs années par le Bureau des Services Stratégiques de Washington, "la discussion entre Mgr Montini et Togliatti fut le premier contact direct entre un haut prélat du Vatican et un leader du Communisme. Après un examen de la situation, les deux personnalités convinrent de la possibilité éventuelle d'une alliance momentanée entre Catholiques et Communistes en Italie, qui donnerait aux trois partis (Démocrates Chrétiens, Socialistes et Communistes) la majorité absolue leur permettant ainsi de dominer la situation. Il fut esquissé un projet destiné à pouvoir servir de plateforme pour un accord entre les trois partis. Ils préparèrent également un plan définissant les lignes fondamentales à partir desquelles une entente pratique entre le Saint-Siège et la Russie pourrait être établie".

Une question se pose : qui envoya à Washington ce Rapport JR-1022 ? L'ouvrage *OSS, l'Histoire secrète de la première Agence de Renseignement américaine*, publié par les California University Press en 1971, semble indiquer que cela aurait été Mgr Montini lui-même. D'après l'auteur du livre, R. Harris Smith, le futur Pape Paul était au Vatican l'homme clé d'un réseau d'espions alliés,

---

<sup>1</sup> NDT : Cette assertion semble sortie des mythomanes qui manipulent l'opinion. La France occupée n'était que la moitié de la France et si les Français étaient censés devoir collaborer dans les désirs de l'occupant, en réalité ils attendaient.... une libération (!) qui ne sera qu'un autre esclavage. On sait d'ailleurs que les collaborateurs... se recrutèrent dans la gauche maçonnique et communiste.

particulièrement chargés de collecter des informations sur des cibles potentielles de bombardements stratégiques sur le Japon<sup>1</sup>. On notera que l'homme clé du Vatican au Japon était à l'époque Pedro Arrupe, S.J., le futur général de la Compagnie de Jésus, qui sera aussi un survivant du bombardement d'Hiroshima.

Au moment de son entrevue avec Togliatti, Giovanni Montini avait quarante-sept ans, et s'il avait reçu sa mitre d'évêque, il n'avait toujours pas son diplôme de Droit Canon, ce qui n'avait pas empêché qu'il fût chargé au nom de l'Eglise de ces négociations au plus haut niveau. Il avait donc suivi le long chemin dont avaient rêvé les activistes politiques et pionniers d'une certaine collaboration que furent ses parents, et avec eux Eugenio Pacelli, âgé alors de soixante huit ans, qui avait ainsi amené à maturité l'accord avec la Russie Soviétique qu'il avait lui-même longtemps auparavant, mais sans succès, tenté d'établir avec le Commissaire Cicerine à Berlin dans ses fonctions de Nonce auprès de la République de Weimar pour le Pape Benoit XV.

## L'EMPOISONNEMENT DES ESPRITS

Question : Qui vous a créé ?

Réponse : Dieu m'a créé.

Question : Pourquoi vous a-t-Il créé ?

Réponse : Il m'a créé pour Le connaître, L'aimer, Le servir en cette vie et pour obtenir le bonheur éternel dans l'autre.

Tel était dans le monde entier le début de l'enseignement religieux pour les jeunes catholiques à partir de l'âge de six ans, avant la sape du Vatican. C'était un catalogue simple de questions et de réponses, connu sous le terme de Catéchisme. Les Missionnaires avaient depuis fort longtemps utilisé cette méthode. Au seizième siècle, au Mexique, les Augustiniens et les Franciscains espagnols réussirent grâce à elle à christianiser les Indiens en un très court laps de temps, avec des questions comme : "Y a-t-il plusieurs dieux ou bien un seul ?" Les réponses étaient apprises par cœur et restaient ainsi gravées dans la mémoire toute la vie.

De même le catéchisme que leur avait laissés les missionnaires espagnols fut pour les Catholiques du Japon tout ce qu'ils eurent pendant deux siècles pour alimenter leur vie Chrétienne, en l'absence de prêtres et de sacrements, et souvent même malgré une persécution intense.

Le catéchisme était la sorte de structure élémentaire et naturelle qui, à coup sûr, allait heurter les esprits troublés des modernes Jésuites en quête d'inventions échevelées. Déjà en 1929, un certain Karl Jugman S.J., jeune professeur à l'Université d'Innsbruck, avait sollicité auprès de Rome la permission de soumettre un projet de vaste refonte de tout le système de catéchèse. Cette demande ne reçut aucun encouragement de Pie XI. Il fallut attendre le milieu du règne de Pie XII et la fin de la deuxième guerre mondiale pour que quelque chose fût entrepris sur le sujet, et cette entreprise fut une vengeance.

En 1946, les Jésuites de Bruxelles étaient prêts à ouvrir ce qu'ils appelaient un Centre catéchétique. En réalité, ce centre *Lumen Vitae* s'avéra être le quartier général d'une attaque de front contre toute la Foi catholique comme on n'en avait jamais vu dans l'Histoire. Ce projet des Jésuites devait être mis en œuvre par les Jésuites. Que sa création comme son fonctionnement eussent pu avoir lieu sans accord du Pape est impossible : les Papes sont parfaitement informés de tout ce que font les principaux ordres religieux, et Pie XII était en contact quotidien avec l'un des membres les plus élevés de la Compagnie de Jésus, Augustin Bea.

Interviewé peu après la mort du pape, le Jésuite allemand chef du Biblicum déclara lui-même : "Etant son confesseur, je dois naturellement garder le silence. Cependant, j'étais continuellement en rapports avec Sa Sainteté pour des questions tout autres que la confession."

Le Centre *Lumen Vitae*, au 186 rue Washington à Bruxelles, avait été établi ostensiblement pour créer et disséminer des publications catéchétiques. Ecrivain dans *The Wanderer*, Farley Clinton considère le sens de cette organisation : "C'était une institution entièrement Jésuite dédiée au rejet de toutes les idées reçues et à l'abandon par l'enseignement religieux de tout contenu traditionnel. Dès le départ, *Lumen Vitae* était doté d'un très important financement et entendait fonctionner comme un mouvement mondial. Il est difficile d'exprimer en quelques mots à quel point, dix ans après sa fondation, en 1956, c'était devenu une énorme organisation. Lorsque l'on annonça le deuxième Concile du Vatican, il était à même d'agir efficacement sur une très vaste échelle, parce qu'il avait été mis en place par des hommes qui avaient vu très grand et qui étaient dotés d'une très grande persévérance."

Le pionnier de ce mouvement, le RP Jungmann publia son *Deutsche Katechismus* qui allait se populariser sous le nom de catéchisme hollandais. Jungmann, prêtre sec et doctoral, était aussi un passionné du mouvement néo-liturgique et il le restera jusqu'à superviser le projet de la Constitution liturgique au Concile. Pour Jungmann, "pour que l'enseignement religieux soit efficace, il doit s'écarter de la transmission stérile d'un savoir théologique et offrir à la place la Bonne nouvelle du Royaume de Dieu". Ceci fut exactement le message du cardinal Karol Wojtyła au Synode épiscopal international de 1977, lorsqu'il termina son intervention en ces termes : "L'accord personnel, voilà ce qui compte, non pas l'accord intellectuel. Le meilleur catéchiste est celui qui vit son catéchisme au dehors.

En remontant jusqu'en 1943, les observateurs attentifs examinant les fréquents discours de Pie XII auraient pu déceler qu'une nouvelle approche de l'éducation religieuse se faisait jour. Parmi les nouvelles ouvertures offertes aux candidats à la prêtrise, le Pape suggérait qu'ils explorent un domaine qui leur était très brièvement présenté, celui de l'histoire comparée des religions.

Parut alors *Mente Nostra*, une encyclique qui sera le fondement d'un grand tournant dans l'enseignement des séminaires. Selon l'opinion du cardinal Garrone, qui fut sous Paul VI membre de la Curie chargé de l'éducation, *Mente Nostra* ne fut pas seulement en accord avec son époque, ce fut un document prophétique, l'un des écrits les plus héroïques de l'audacieux ministère de Pie XII. Le document du Concile sur les séminaires aurait été impensable sans le précédent créé par *Mente Nostra*. Dans les magnifiques textes du Concile, on trouve tout ce que Pie XII avait courageusement demandé dans son encyclique".

---

<sup>1</sup> NDT : On ne peut qu'accueillir avec grande prudence sinon même scepticisme les "révélations" d'anciens membres de ces organisations des hautes puissances de la Contre-Eglise et du Nouvel Ordre mondial, dans une stratégie de guerre utilisant à plein l'arme de la désinformation, par un mélange satanique de faux et de vrai.

Ce qu'il y avait d'audacieux dans ses idées sur les méthodes éducatives allait apparaître en pleine clarté dans l'adresse qu'il fit aux Frères des Ecoles chrétiennes de Rome : "L'art de l'éducation, dit le Pape, est à bien des égards celui de l'adaptation, l'adaptation à l'âge, au tempérament, au caractère, aux besoins, l'art de répondre aux justes aspirations, adaptation aux temps et aux lieux, et adaptation au rythme du progrès général de l'humanité".<sup>1</sup>

De *Mente Nostra* au style de vie dans les séminaires d'aujourd'hui le chemin fut court et rapide. Comme exemple, on peut citer l'établissement d'enseignement que fonda saint Ignace de Loyola à Rome en 1551, établissement conçu comme une citadelle intellectuelle d'où combattre la révolte protestante, l'université Grégorienne. Dès la fin des années soixante, le latin avait disparu des programmes de la "Greg", en même temps que la discipline monacale traditionnelle et toutes les interdictions de sortir du campus. Des femmes étaient apparues dans la place, deux cent d'entre elles suivant les cours ; des professeurs protestants et juifs avaient été nommés, un ciné-club et des cours de cinéma étaient offerts aux étudiants, présentant même les films de Bunuel, Bergman et Dreyer sans aucune coupure ; enfin un bar était installé dans l'université servant de la bière.

Reihnart Raffalt se souvient être passé un jour de 1940 au Germanicum, la faculté germano-hongroise de Rome : il y avait trouvé les élèves tous en soutane rouge feu, déjeunant en silence pendant qu'un lecteur leur faisait une lecture pieuse. Revisitant cet établissement en 1970 il y trouva une ambiance babélonienne, avec des jeunes en blue jeans s'interpellant bruyamment d'une table à l'autre.

D'autres jeunes Allemands, à la fin des années quarante, avaient été les sujets d'une curieuse expérience, lorsque le nonce Roncalli et le pro-Secrétaire Montini rêvèrent d'un séminaire par correspondance pour prisonniers de guerre, répétition du thème antérieurement évoqué des "séminaires dans les barbelés". Le programme était présenté comme étant de Mgr Montini. Cependant compte tenu de l'emploi du temps très chargé de celui qui dirigeait alors pratiquement tout le Vatican et, d'autre part, du penchant de Pie XII pour l'écriture, on peut raisonnablement penser que le programme de la scolarité avait été pensé et établi dans ses détails par le Pape, qui connaissait très bien l'allemand.

Ce qui est arrivé à la Grégorienne et au Germanicum se produisait dans le même temps dans le monde entier au cours des décennies soixante et soixante dix.

Les fidèles de Newark (New Jersey) pendant les années de la grande Dépression avaient réuni leurs maigres économies pour financer la construction de ce qui devint rapidement un florissant grand séminaire. Et aujourd'hui, les membres de cette faculté ne cachent pas que les vocations sont devenues si rares qu'ils acceptent des étudiants de toutes origines, des deux sexes, bonnes sœurs, laïcs et protestants compris. La doctrine catholique y a été remplacée par ce que l'on nomme "la pensée catholique contemporaine", et les rares étudiants qui se destinent à la prêtrise sont aussi libres de leurs entrées et sorties que les autres ; ils partagent chacun un petit appartement avec chambre double, télévision, stéréo, salle de bain, réfrigérateur et, sur demande, mini-bar. Peut-être s'agit-il là d'un cas extrême, mais qui s'accorde avec les conséquences mondiales de la destruction du catéchisme et avec l'invitation aux libertés, lancée du sommet de l'Eglise par une encyclique papale.

Le RP Kenneth Baker, l'un des très rares Jésuites qui refusa de collaborer avec les organisateurs de *Lumen Vitae*, remarquant que les séminaires avaient fermé les uns après les autres faute de candidats, se demandait si l'avenir de la formation sacerdotale ne devait pas dorénavant être assuré à partir d'études privées, auprès des prêtres sûrs et dévoués à leur ministère. Malheureusement il faudrait faire vite, car il reste de moins en moins de tels prêtres.

L'enthousiasme du Cardinal Garonne pour *Mente Nostra* rapporté plus haut ne fut égalé que par sa joie devant une autre encyclique de Pacelli des années quarante : *Divine Afflante Spiritu*, qu'il décrivit comme "un puissant appel d'air frais". Consacré au problème des études bibliques, ce document traite du sujet qui avait été précisément le détonateur du mouvement moderniste à la fin du siècle dernier.

C'est la publication d'une étude intitulée "*L'essence de la Chrétienté*" par le théologien luthérien allemand Adolf Harnack, avec sa demande d'un réexamen radical des Ecritures, et la réaction favorable des plus éminents pédagogues catholiques, qui avait préparé le terrain.

L'exégète américain Raymond Brown, joignant sa voix aux applaudissements du cardinal Garonne, dit à propos de *Divino Afflante Spiritu* que cette encyclique "représente un changement d'attitude complet à propos des études bibliques", et il exprimait sa satisfaction que, grâce à l'ouverture ainsi permise, il devint possible d'envisager, dans les séminaires catholiques, que les premiers chapitres de la Genèse n'aient pas un sens historique, que le livre d'Isaïe ne soit pas d'une seule rédaction, que le livre de Matthieu ne soit pas celui d'un témoin oculaire, et que les quatre Evangiles ne soient pas quatre harmonieuses biographies, mais puissent contenir des inexactitudes de détail."

Un autre homme d'Eglise bien connu qui eut des paroles aimables pour *Divino Afflante Spiritu* fut l'actuel prêtre dissident Hans Kung. "Ce texte montre, écrivit-il, jusqu'où l'Eglise accepte de suivre les attitudes modernes vis à vis des méthodes d'exégèse, et en même temps il témoigne une désapprobation tacite des décrets anti-modernistes du Pape Pie X. Qui plus est, ce document reconnaît clairement l'autorité des textes originaux sur toute traduction, ancienne ou moderne. Par conséquent il réduit nettement l'importance de la Vulgate".

Quand au début des années 50, Pie XII donna le feu vert à Béa et à son personnel du Biblicum pour commencer les travaux d'une nouvelle traduction des Psaumes et des textes de prières scripturaires récités chaque jour par les prêtres au bréviaire, ce projet était destiné à remplacer la version de la Vulgate, la traduction de la Bible réalisée par St Jérôme et demeurée depuis lors, c'est à dire depuis le Vème siècle, officiellement approuvée par l'Eglise.

Non seulement, comme le fit remarquer l'abbé D. Bonnetterre, il en résulta un texte impossible à chanter de plein chant, mais ce changement devait porter un nouveau coup à ce qu'Avery Dulles appelle "la sérénité spirituelle" des clercs, en les privant du cycle familial et apprécié des anciens textes de la Vulgate, si souvent récités.

---

<sup>1</sup> NDT : En soi cette note est juste... et n'implique en rien que soit reniée la doctrine, abandonnée la catéchèse comme cela sera pratiqué sous Paul VI, ni subvertis les œuvres de Foi et les Sacrements !

## LE SACCAGE DE LA TRADITION

En comparaison avec le chaos qui le suivit, le long règne de Pie XII, pour les catholiques conservateurs âgés, semble aujourd'hui avoir été un temps où tout allait bien dans l'Eglise. Mises à part les occasionnelles rumeurs d'expérimentations liturgiques en France et en Belgique, la vieille institution ecclésiastique paraissait unie sur la doctrine et le rituel, sûre dans son magistère, et ce magistère lui-même, protégé par la figure austère et assez lointaine du Pape Pacelli. D'apparence spectrale, tout de blanc vêtu, il rehaussait ses fréquents discours par la dignité sans rivale de sa diction mélodieuse. C'était l'époque où huit pour cent des américains étaient des assistants réguliers à la Messe dominicale, cependant qu'une atmosphère de certitudes amenait à l'Eglise des conversions, et pas seulement dans les terres missionnaires d'Afrique. En 1950, le cardinal Spellman pouvait dire : "Si les conversions continuent au rythme actuel, dans un siècle, les Etats-Unis seront un pays catholique".

Pourtant c'est à cette époque florissante que le Pape, qui allait bientôt être surnommé le Pasteur angélique, assisté de son bras droit, l'abbé Montini, faisait passer les mutations de doctrine et de pratique qui allaient faire vaciller le vieil édifice. Pas à pas, tous deux se dirigeaient vers un Concile, qui apporterait une sorte de solution finale pour ces mutations.

Si la destruction du catéchisme allait être le coup le plus déterminant que les fidèles allaient devoir subir, c'est la subversion de la liturgie qui devait les émuvoir bien davantage. Dès l'année 1947, le pape Pacelli, après avoir consulté des membres de l'Université de Louvain et un groupe de néo-liturgistes parisiens avancés, mit en place une commission chargée d'étudier une complète refonte de la liturgie sacrée. Pour secrétaire de cette commission, il choisit un jeune prêtre de trente cinq ans, un certain Bugnini, prénommé du nom évocateur d'Annibal, peut-être parce qu'originaire des bords du lac Trasimène où Hannibal et ses éléphants avaient vaincus les Romains.

Supprimer toute romanité du Missel, l'ancien livre de Messe, dut être le principal objectif de ce Bugnini et de son groupe "d'experts". Que le Pape ait donné une grande importance à ce comité et à ses travaux est mis en évidence par ces lignes tirées d'une autobiographie que Bugnini écrivit longtemps après le Concile, alors qu'il était parvenu à la dignité d'archevêque : "Nous bénéficions de la pleine confiance de Pie XII, qui était tenu informé de nos travaux par Mgr Montini et plus encore par le RP Bea, son confesseur. Grâce à ces intermédiaires, nous pûmes arriver à des résultats remarquables, même pendant le temps où la maladie du Pape empêchait toute autre personne de l'approcher".

Sans le soutien enthousiaste du Pape, il est probable que la dite Commission n'aurait pas envisagé de changements liturgiques majeurs, d'autant que des membres de la Curie et la Sacrée Congrégation des Rites s'opposèrent à Bugnini de bout en bout. Rien que pour obtenir le changement radical que le Pape désirait dans les rites pascaux, il fallut six ans, mais Pacelli étant le Pape, il ne pouvait que gagner. Finalement en 1955 le décret papal *Maxima Redemptione* entra en application, faisant passer les célébrations pascales du samedi matin au soir minuit, et offrant une série de variantes, qui en faisaient une sorte de répétition préparatoire pour la Nouvelle Messe qui n'arrivera que dix ans plus tard.

Dans beaucoup des projets des cérémonies pascales de Pacelli, le prêtre faisait face au public, les prières au commencement de la Messe et le dernier Evangile étaient supprimés, tout comme les dévotions traditionnelles du Chemin de Croix du Vendredi à 3 heures et les émouvantes et solennelles Leçons de Ténèbres.

C'est au début de l'année 1950 que Pie XII envoya une directive aux supérieures de chacun des ordres de religieuses dans le monde. D'après les souvenirs d'une sœur canadienne, son message était "Modernisez, ou sinon...". Cette directive traitait des attitudes spirituelles, de la vie cloîtrée, du vêtement, etc.. Ce texte eut peu d'écho. Apparemment déçu, le Pape convoqua les dites supérieures à Rome afin de mieux marquer dans leur esprit qu'il désirait sérieusement une modernisation des congrégations féminines. Ayant mentionné dans son premier discours le coût élevé de ce rassemblement à Rome, un gros chèque lui fut promptement présenté par les participantes, couvrant généreusement ces dépenses. Il le renvoya à ses émettrices en disant qu'une meilleure manière d'employer cet argent serait de le consacrer à un fond destiné à financer un Institut d'études supérieures à Rome, où des membres des ordres religieux féminins pourraient venir y mener des études et y assister à des séminaires. Ce fut l'origine de la Faculté Regina Mundi.

La décennie 1944-1954 connut le démarrage puis les hauts et les bas du mouvement des prêtres-ouvriers en France. Durant la dernière année de la guerre, les trois cardinaux les plus libéraux du haut clergé français, Liénart, Suhard et Feltrin, avaient obtenu l'autorisation de Pie XII pour un projet selon lequel certains prêtres, libérés de leur ministère sacerdotal normal, travailleraient en usine pour ce qu'ils désignaient comme "des missions urbaines". L'idée était, disait-on, d'évangéliser les ouvriers, qui étaient de plus en plus soumis à l'influence du marxisme. En un an, il y eut alors une centaine de prêtres-ouvriers, dont la moitié provenaient des ordres religieux.

Ces prêtres ne mirent pas longtemps à devenir d'une manière ou de l'autre des cadres du mouvement marxiste, et, au lieu de convertir les autres, de se laisser convertir eux-mêmes. Même à ce moment là, il ne semble pas qu'il y ait eu à leur propos de conflit avec le Vatican, jusqu'au printemps 1949 lorsque Pie XII changea soudain de cap, faisant une véritable volte-face politique.

Les raisons politiques étaient italiennes bien plutôt que françaises. Depuis la guerre, les héritiers du Parti Populaire de Giorgio Montini, les Démocrates Chrétiens, étaient la force dirigeante au Parlement italien. Mais au début 1949, le P C I, Parti Communiste Italien, en plein développement, menaçait de vaincre la DC aux prochaines élections générales. C'est alors que Pie XII vint au secours de la DC, dans un geste pragmatique mais qui allait lui valoir la réputation mythique d'anti-marxiste. Il demanda au Saint Office de publier un décret interdisant aux Catholiques italiens de s'affilier au PC. La conséquence de cette mesure fut la victoire la Démocratie Chrétienne aux élections, et pour le Pape depuis dix ans sur la chaire de Pierre, ce fut le premier discours anti-communiste de son pontificat.

Immédiatement, Radio Vatican, dans ses émissions internationales déversa sur le monde une manne d'informations, qui avaient été collectées depuis des années mais avaient été interdites d'antenne jusque là. On apprit soudain que, non seulement il était exact que quelque soixante-cinq millions de catholiques européens, en Europe de l'Est, avaient les plus grandes difficultés à pratiquer leur Foi quand ils n'étaient pas mis dans l'impossibilité de le faire, mais que des prêtres avaient été exécutés, notamment six mille d'entre eux en Ukraine essentiellement, mais aussi dans les Etats Baltes et en Bulgarie. Quatre mille cinq cents prêtres avaient également disparu, déportés en Sibérie, ou emprisonnés en Tchécoslovaquie, en Hongrie et en Pologne.

Cependant, ni ces nouvelles, ni le discours papal, ni le décret du Saint Office ne mirent un terme au mouvement des Prêtres Ouvriers en France. Suivront encore quatre ans d'activités pour ce mouvement, malgré qu'il soulevât beaucoup de controverses, la presse ayant fait état de prêtres-ouvriers blessés dans des manifestations ou même arrêtés lors de bagarres de rues. Du Vatican parvenaient des rappels occasionnels condamnant la théorie de la lutte des classes, mais ce ne fut qu'en 1953 que Pie XII retira son autorisation au mouvement en question. Reste à savoir l'efficacité réelle de ce coup d'arrêt ordonnant de retirer les prêtres de ces expériences, compte tenu que le quotidien *Le Monde* publia en 1987 un entrefilet faisant état de huit cents prêtres ouvriers encore en activité en France.<sup>1</sup>

Comme s'il s'agissait de contrebalancer si peu que ce soit le tournant pris contre l'extrême gauche, Pie XII à la même époque dirigea son attention sur l'autre extrémité de l'échelle sociale. Durant trois années de suite, arguant tantôt d'une excuse, tantôt d'une autre, il annula la réception annuelle offerte à l'aristocratie romaine, la noblesse noire, les descendants de ceux qui, en 1870 avaient fermé leurs palais lors de la chute des Etats Pontificaux aux mains des insurgés. Ces familles de vieille noblesse avaient alors refusé toutes les faveurs de la Maison royale de Savoie, nouvellement installée à Rome, manifestant ainsi leur solidarité avec le "Prisonnier du Vatican".

Décidant finalement en 1956 de les recevoir, ce fut en fait pour les renvoyer. Voici l'explication que Pie XII leur donna : "Le vent impétueux d'une nouvelle ère chasse nombre de traditions du passé. Il emporte bien des choses que le passé avait consuetudines... La nouvelle constitution de l'Italie post-fasciste ne reconnaît aucune mission particulière à quelque classe sociale que ce soit, ni n'attribue aucun privilège. Une page d'histoire a été tournée, un chapitre s'est fermé. Un nouveau chapitre a été ouvert. Vous pouvez en penser ce que vous voulez, mais tels sont les faits."

Ce discours reprenait comme en écho les paroles de Franklin D. Roosevelt à Winston Churchill, lorsque ce dernier se lamenta de ce que l'Amérique semblait indifférente au sort de l'Empire britannique. Le président américain répliqua : "Une nouvelle période de l'histoire du monde s'est ouverte, et vous devrez vous y adapter".

Pour l'Eglise, le début des années cinquante amena un relâchement encore accru de la discipline sacramentelle. Pie XII autorisa la célébration de Messes du soir et réduisit le jeûne eucharistique, qui était jusqu'alors de la veille au soir minuit à la réception de la sainte communion, à seulement trois heures avant celle-ci. Dans le même temps, aux Etats-Unis, un grand pas fut franchi en matière de réforme liturgique lorsque la Confraternité pour la Doctrine Chrétienne demanda et obtint du Vatican l'autorisation de célébrer ce qu'on appela un "Rituel américain", dans lequel une grande partie de la Messe était dite en anglais.

Commencèrent d'apparaître des structures qui allaient devenir importantes dans la "nouvelle église". C'est sur la suggestion du prélat gauchiste brésilien Mgr Helder Camara que le Pape envoya en Colombie Mgr Antonio Samore, assisté du jeune abbé Augustino Casaroli, pour lier entre elles les conférences épiscopales de vastes régions d'Amérique latine en une super-conférence épiscopale homogène et plus facile à diriger, qui après le Concile deviendra le CELAM. A la même époque, le Pape encouragea les Espagnols à lancer le mouvement *Cursillo*, ballon d'essai, comme les Focolare, du mouvement des Communautés de Base, qui furent si appropriées à la diffusion de la "théologie de la libération" en Amérique centrale et du Sud. C'est aussi à cette époque que vint à Rome un jeune Jésuite colombien, Camillo Torres, futur martyr marxiste, y recevoir la bénédiction non seulement du général de son ordre mais du Pape Pie XII, qui loua son projet d'établir "un nouvel ordre du monde en Amérique latine".

Bientôt après, Pie XII joindra sa voix aux pétitions et aux pleurs de l'Internationale socialiste pour obtenir la grâce des espions soviétiques Ethel et Julius Rosenberg, qui avaient été condamnés à la chaise électrique. Son attitude en cela était conforme à son intervention dix ans plus tôt, en faveur du chef communiste italien Luigi Longo, arrêté par le gouvernement fasciste et, disait-on, menacé d'exécution, selon une rumeur relayée par son ami l'envoyé britannique auprès du Saint Siège, qui, avec une pétition de quarante signatures d'intellectuels londonniens pro-marxistes, avait supplié le Pape pour qu'il intervînt. Grand fut l'embarras du Vatican lorsque, à la suite de cette intervention, le ministre des Affaires étrangères fasciste, le Comte Galeazzo Ciano, répondit d'un ton glacial que "bien que le militant communiste Longo soit effectivement détenu, le gouvernement n'avait jamais été effleuré par l'idée de le faire exécuter".

L'une des encycliques de 1950 parmi les plus notables du Pape Pacelli fut *Humani Generis*, qui traitait des origines de l'Homme. En France les intellectuels, qu'ils fussent pour ou contre l'évolutionnisme de Teilhard de Chardin, se précipitèrent sur les premiers exemplaires avec le plus grand intérêt, mais ce ne fut que pour y lire ce qu'expliqua Xavier Rynne en quelques mots : "Ce que l'on discernait dans cette encyclique c'était son esprit pastoral. Aucun nom n'y était cité, personne n'était condamné, et aucune censure ecclésiastique non plus ne vint frapper quiconque après la publication, sauf peut-être qu'un provincial jésuite et un provincial dominicain furent mutés. Bien que cette encyclique proscrivait certaines idées et tendances, elle ne posait aucune limite aux initiatives théologiques. Bien plutôt elle encourageait la recherche vitale et existentialiste sur les problèmes courants."

Telle fut l'heureuse nouvelle qui parvint à Teilhard de Chardin au moment où il s'embarquait à Southampton sur un paquebot en partance pour Buenos Ayres. Invité peu auparavant à rejoindre à Utrecht l'église dissidente des Vieux Catholiques, il avait décliné, répondant que, s'il était d'une manière générale en accord avec leurs positions, il entendait rester dans l'Eglise catholique afin, disait-il : "de la transformer".

Sa lettre aux Hollandais Vieux Catholiques comporte ce passage : "Je pense essentiellement que l'Eglise est arrivée à un point où la transformation, je veux dire une réforme fondamentale, doit être opérée. Après deux mille ans, c'est inévitable. L'espèce humaine expérimente elle-même les douleurs de l'enfantement d'une humanité nouvelle ; comment l'Eglise pourrait-elle échapper à ce processus ? Plus précisément, je crois que cette réforme, qui sera beaucoup plus radicale que celle du XVIème siècle, ne sera pas simplement une question d'institutions ou de morale, mais touchera la Foi elle-même. D'une certaine manière notre conception de Dieu est éclatée. A côté du Dieu traditionnel transcendant, une sorte de Dieu du Futur s'est dévoilé pour nous au cours du siècle passé."

Juste à ce moment en France, un certain nombre de professeurs catholiques caressaient l'idée de réhabiliter Martin Luther, celui qui avait été un temps moine Augustinien. Un jeune prêtre, qui émit une protestation, Georges de Nantes, fut relevé de son enseignement. Aussi grave, sinon plus, que de perdre son emploi était pour l'abbé de Nantes la parution du premier livre du

---

<sup>1</sup> NDT : Pie XII, mort alors depuis 29 ans, en porterait-il la responsabilité ? Mais qui avait couvert le cardinal Feltin résistant aux ordres de Pie XII de supprimer la Mission de France communiste ?

dominicain Yves Congar. La lecture de "*Vraie et fausse réforme dans l'Eglise*" du dit Congar l'avait choqué autant que le problème personnel qui l'amena à Rome en 1953. "Je voulais, dit l'abbé de Nantes, alerter les personnes responsables du grave danger des réformes que Congar proposait. Je les voyais mener à une perversion de toute l'Eglise, sur la lancée de ce que nous connaissions déjà en France. Si je fus bien reçu et écouté, je m'aperçus que les Romains ne prenaient pas au sérieux nos querelles françaises et étaient trop sûrs de leur autorité sur le reste du monde".

A Rome pendant ce temps, Mgr Bugnini et sa Commission Pontificale organisaient avec beaucoup d'ardeur des Congrès liturgiques internationaux. Il y en eut successivement en Allemagne au sanctuaire de Maria Laach, à Lugano en Suisse, et à Louvain en Belgique, qui furent consacrés à la réduction progressive de ce qui s'était perpétué à travers les âges comme étant le Saint Sacrifice de la Messe. Cette œuvre persévérante de destruction, camouflée sous l'argument de la nécessité de "rendre la Messe plus proche de l'homme moderne", devait aboutir dix ans plus tard, lorsqu'un représentant des Luthériens de la confession d'Augsbourg pourra déclarer que : "les obstacles qui empêchaient une participation protestante à l'Eucharistie (catholique) disparaissent. Aujourd'hui, un protestant est à même de reconnaître dans l'eucharistie catholique le Repas institué par le Seigneur".

Après Louvain, ce fut Assise, le plus grand de ces Congrès liturgiques. Douze cents délégués, parmi lesquels six cardinaux et quatre-vingts évêques, convergèrent vers la petite cité de St François, en Ombrie. On était en 1956. Dans son livre *L' Eglise Catholique est elle devenue folle ?* le professeur britannique John Eppstein considère que cette assemblée fut la revue générale des changements dramatiques qu'allaient imposer les décrets liturgiques qui suivirent le Concile. Le même ajoute : "Il y avait là un groupe d'enthousiastes, prêts à instaurer l'organisation pré-conciliaire que convoquera le cardinal Cicognani. Les membres de ce groupe provenaient essentiellement de France, d'Allemagne, de Belgique, de Hollande et des Etats-Unis. Il ne leur fallut pas longtemps pour rédiger le schéma de la Constitution liturgique qui sera déjà prêt lorsque le Concile se réunira. Nombre des membres de ce groupe firent bloc durant le Concile et se retrouvèrent dans la Commission post-conciliaire mise en place pour appliquer les principes adoptés par Vatican II. Et tout au cours de ce processus, la figure dominante du groupe fut Mgr Bugnini, qui dirigea chacune des étapes de travail des organismes chargés de cette réforme. Bugnini fut autant l'architecte de la Nouvelle Messe que Cranmer fut celui du Livre de la Prière Commune"(anglicane).

Que Pie XII ait été satisfait du Congrès d'Assise, tel que dirigé par celui qu'il avait nommé à ce poste, Bugnini, est attesté par le message de clôture qu'il adressa aux congressistes, où il dit notamment : "Le mouvement liturgique est apparu comme un signe d'un don providentiel de Dieu pour notre temps, comme le passage du Saint Esprit sur l'Eglise, afin de montrer aux fidèles le mystère de la Foi et les richesses de la grâce qui dérivent d'une active participation à la liturgie".

Parmi les événements qui s'inspirèrent du Congrès d'Assise, il y eut la même année un symposium au Canada dénommé "La grande action de l'Eglise Chrétienne". Organisé par la Conférence liturgique Nord-Américaine et par un comité présidé par Mgr John Wright, évêque de Wooster (Massachusetts) qui sera plus tard cardinal, il présenta un rituel inouï pour l'époque. Remplaçant l'Introïbo, cette prière d'entrée de la messe qui fut introduite au temps de Charlemagne : "Je monterai à l'autel de Dieu, du Dieu qui réjouit ma jeunesse..." il commençait par ces mots : "Bienvenue à notre président..." chantés à l'unisson, puis la cérémonie continua par des hymnes chantés à pleine voix à la manière luthérienne, jusqu'au sermon, dans lequel, il fut expliqué que l'Eucharistie était un repas de communauté plutôt qu'un sacrifice, et la cérémonie se termina par la Bénédiction Pontificale adressée par Pie XII depuis Rome.

Un autre lieu de dévotions déjà largement modernisé bien avant le Concile fut l'abbaye de Downside en Angleterre. La romancière Evelyne Waugh qui y faisait sa retraite à l'occasion de la Semaine Sainte nota dans son journal intime : "On s'ennuie plutôt avec ce nouveau rituel, inauguré cette année, qui laisse de nombreuses heures inoccupées. Il y a là un brillant jeune philosophe, un certain père Illyd Tretthowan, qui a donné des conférences remarquables. Je me suis trouvée en désaccord avec tout ce qu'il disait, et je n'aime pas du tout la nouvelle liturgie ."

## LA PRÉPARATION DE L'ASSAUT

En 1954, celui qui, simple prêtre, dirigeait pratiquement à lui tout seul le Vatican, d'après plusieurs vaticanistes importants, l'abbé Montini, âgé de cinquante-sept ans, fut élevé à l'épiscopat et nommé archevêque titulaire du second des sièges les plus importants d'Italie, à Milan, la grande ville industrielle du Nord. Ce dut être assurément une décision douloureuse pour le Pape, alors âgé de soixante-dix-huit ans, de se séparer de celui qui avait été pendant vingt ans son plus proche collaborateur.

Occupé de plus en plus par la rédaction de ses encycliques et, comme on l'a maintenant appris, par la préparation du concile, Montini devait lui être pratiquement indispensable.

Dans la polémique sans fin sur l'interprétation à donner au fait que cette nomination eut lieu sans l'attribution du chapeau de cardinal, on a avancé au moins trois hypothèses. On a suggéré, du moins en Italie, que Mgr Montini avait été impliqué dans le sordide scandale Montesi, qui faisait les grands titres de la presse internationale de l'époque. Une autre version prétend que Montini démissionna, s'étant emporté contre un projet de budget qu'il avait désapprouvé pour la Cité du Vatican. Plus généralement on pensa, surtout à l'étranger, que le Pape, ayant découvert que son adjoint, en qui il avait toute confiance, s'entretenait en secret et à son insu, avec des chefs communistes, l'avait banni de son entourage, scandalisé et attristé.

A ce jour aucune des trois hypothèses n'a pu être confirmée<sup>1</sup>.

La troisième, bien que la plus répandue, était la plus improbable, compte tenu que le nonce Pacelli avait lui-même pratiqué l'Ostpolitik dès 1918, lorsqu'à la demande du Pape Benoit XV il mena des négociations discrètes avec de hauts responsables soviétiques.

---

<sup>1</sup> NDT : Il est bien surprenant que l'auteur n'évoque pas ici la vraie raison : l'affaire Tondi, ce prêtre (?) judas et secrétaire particulier de Mgr Montini mais espion communiste qui donna aux soviétiques les noms de tous les prêtres du Russicum envoyés en Russie pendant la guerre, qui furent ainsi tous pris et mis à mort ; ce Tondi qui finalement démasqué réussit à s'enfuir en Allemagne de l'Est ! L'emploi par Mgr Montini d'un tel individu comme secrétaire particulier pendant des années ne plaiderait pas pour ses capacités de jugement, ni pour la capacité de Pie XII dans le choix de ses collaborateurs!

Hans Jacob Stehle, le correspondant au Vatican du journal *Die Welt* de Hambourg et auteur du livre très documenté "*Die Ostpolitik des Vatikans 1917-1979*" découvrit dans des archives officielles allemandes récemment ouvertes des détails sur les entretiens prolongés qui eurent lieu entre Mgr Pacelli et le Commissaire soviétique Cicerine, et Stehle dit avoir été stupéfait des concessions offertes alors par celui qui était le nonce. Aucun prêtre polonais ne devait être envoyé en Russie, ni aucun prêtre d'aucune nationalité sans approbation préalable de Moscou. Mais avant même la fin des entretiens, la position soviétique se durcit et finalement rien n'aboutit.

En ce qui concerne la réunion Montini-Togliatti, elle avait eu lieu dix ans avant, et si elle demeura secrète jusqu'à ce qu'elle fût révélée par le département d'Etat en 1974, ce secret n'en était pas un pour le Vatican. C'est dans le cadre officiel de sa fonction de Substitut du Secrétaire d'Etat que Montini avait rencontré Togliatti, et donc en tant que délégué du Pape. Bien plus, selon Stehle, sitôt Montini expédié par Pie XII à Milan en 1954, le Pape rouvrit lui-même les négociations avec les Soviétiques en envoyant le théologien viennois Mgr Reding en mission confidentielle à Moscou.

Il est exact que Pie XII ne nomma pas Montini cardinal, alors que le siège de Milan est normalement occupé par un cardinal. L'explication, révélée par des faits ultérieurs, tient au fait que le Pape ne voulait pas que Montini participât et fût éligible à la papauté, dans un conclave qu'il savait ne plus devoir tarder. Montini devait être mis en réserve pour le moment fort de ce qui allait brutalement heurter les fidèles, le Concile qu'il préparait. Cependant le message adressé au nouvel archevêque de Milan pour son installation fut chaleureux, louangeux et plein de gratitude.

Mgr Montini semble avoir accepté non sans plaisir la vie plus indépendante que son nouveau poste lui offrait. Inaugurant ce qui allait être un séjour de huit ans dans la capitale lombarde par un geste théâtral, tout à fait nouveau pour un évêque catholique, qui fut d'embrasser le sol à son arrivée, il se mit à recevoir une série de personnages dont l'influence allait grandement peser sur l'avenir de l'Eglise. Toute une série de délégations de théologiens non catholiques se succédèrent à l'archevêché, la plupart membres de la communion anglicane. Il eut aussi Jacques Maritain, dont Montini et Pacelli avaient été depuis vingt ans les ardents promoteurs de l'"Humanisme intégral".

A partir du milieu des années 50, la pensée de Maritain était devenue l'esprit de l'Eglise, n'attendant que le Concile pour se greffer dans la vie des fidèles. Le philosophe français, après ses années de guerre au Canada où il s'était réfugié, puis les trois années de son Ambassade à Rome, était rentré en France pour se consacrer à son travail d'écrivain.

Un été, Maritain amena chez Montini un américain qu'il dit considérer comme "l'un des trois révolutionnaires qui méritent vraiment ce nom, l'un des rares vrais grands hommes de ce siècle". Il s'agissait de **Saul David Alinski**. Cet "extrémiste professionnel" auto-didacte passa une semaine entière avec l'archevêque Montini, à discuter des relations de l'Eglise Catholique avec le puissant syndicat communiste local. "Ce fut une expérience intéressante" confia Alinski à son biographe, M.K. Sanders : "J'étais assis là entre l'archevêque et une très jolie blonde aux yeux gris, responsable du syndicat communiste milanais, et nous avons exploré les intérêts communs entre communisme et capitalisme".

En matière de religion, Saul Alinski s'expliqua dans *Playboy* quelques années après. Il déclara qu'il avait quitté sa famille juive de stricte orthodoxie pour aller rejoindre les Brigades internationales durant la guerre civile espagnole. Comptant développer sa théorie du "pouvoir au peuple", c'est après avoir rencontré Jacques Maritain, dit-il, qu'il commença d'entrevoir comment la Révolution pouvait devenir partie intégrante de la Religion catholique. Il préférait cependant, ajouta-t-il, l'appeler "l'Eglise d'aujourd'hui et de demain", et c'était une Eglise qui, selon lui, devait se libérer des dogmes. Je déteste et je crains les dogmes. **Personne ne possède la vérité, et le dogme, quelle que soit la forme qu'il prenne, est l'ennemi ultime de la liberté humaine**". Alinski, Montini et Maritain exprimèrent leur serein accord que **l'Eglise Militante devait céder la place à l'Eglise Aimante**.

A la fin des années 50, les jours d' Eugenio Pacelli touchaient à leur terme, et l'époque du Concile approchait. L'activité fiévreuse du Vatican à cette époque a été curieusement mise en lumière par Elisabeth Gertsner, l'assistante de celui qui dirigeait le bureau de Bonn de l'Apostolat des Laïcs, une nouvelle organisation vaticane. La maladie de son chef avait fait appeler la jeune femme au bureau central à Rome, où l'organisation occupait une suite de vingt pièces dans un complexe de vieux bâtiments situés Piazza San Calisto. Là, un état major de vingt cinq personnes dirigé par une jeune australienne récemment convertie du judaïsme, Rosemary Goldie, s'occupait avec ardeur à coordonner et promouvoir de grandes réunions, dans le monde entier. Ce qui stupéfia tout de suite Madame Gertsner, ce fut la familiarité avec laquelle Mlle Goldie et les autres membres de son équipe s'adressaient aux cardinaux de Curie et aux évêques. Ils entraient en communication avec eux sans aucune difficulté, à toute heure du jour. Très vite, l'importance de ce comité lui apparut dans sa fonction de centre de coordination des relations entre la hiérarchie et le laïcat à travers le monde.

Rétrospectivement, ce Centre, prit pour elle une signification encore plus importante, en tant que sorte d'anti-chambre du Concile Vatican II. Bien avant l'annonce du Concile, le type d'hommes d'Eglise qui allaient et venaient dans les bureaux de la piazza Saint Calixte présageaient les changements à venir. On y voyait le pimpant vieil Augustin Bea, qui avait alors soixante-dix huit ans, mais dont la consécration épiscopale et les négociations avec les responsables juifs, ainsi que le Secrétariat pour l'Unité des Chrétiens, étaient encore à venir. On y rencontrait celui qui avait été le protégé d'un pionnier du changement depuis longtemps défunt le cardinal Mercier de Malines-Bruxelles, Léo Suenens, évêque-auxiliaire du diocèse de son prédécesseur, un Suenens qui n'était pas alors "rené" ni converti au Pentecostisme charismatique. Il y avait les Jésuites d'avant-garde de la nouvelle génération, les Jean Daniélou, Malachi Martin, Roberto Tucci, qui allait devenir le directeur de Radio Vatican, et les théologiens encore plus d'avant garde Yves Congar, Josef Ratzinger, Bernard Häring. Parmi les membres mêmes du Comité pour l'Apostolat des Laïcs, on trouvait le journaliste François Dubois-Dumée, qui ne se cachait pas d'être communiste, de même que Mgr Achille Glorieux, qui devait être au Concile chargé de transmettre le projet de résolution anti-marxiste de 450 Pères, projet qui disparut en chemin .

C'est à son propos que R. Wiltgen, dans son livre *Le Rhin se jette dans le Tibre*, écrivit : "De quatre sources différentes, j'appris que la personne qui avait gardé le document sous le coude était Mgr Glorieux de Lille, qui à l'époque occupait une demi-douzaine de postes au Vatican".

Inévitablement la présence continue de personnages comme ceux que l'on vient de citer engendrait une atmosphère qui était entièrement nouvelle pour cette jeune déléguée de l'organisation, récemment débarquée d'Allemagne. Ni ses voyages, ni ses contacts internationaux étendus ne l'avaient préparée à entendre le genre de langage qui avait cours à Saint Calixte, langage qu'il lui était impossible de faire s'accorder avec quoi que ce fût de ce qu'elle savait catholique. Lorsqu'arriva la nouvelle de la convocation

d'un Concile, il lui devint clair que ces personnages, non seulement avaient préparé Vatican II, mais qu'ils allaient bien au-delà, dressant les plans de situations et inventant des structures pour un type d'Eglise entièrement nouveau, dans lequel le prêtre, la liturgie, les sacrements et la Messe seraient de peu d'importance.

A la fin de 1962, faisant ses adieux après trois ans passés piazza San Calisto, Mme Gertsner rendit visite à l'un des hommes dont les paroles raisonnables lui avaient calmé l'esprit, après les conciliabules incompréhensibles du Comité pour l'Apostolat des Laïcs, le vieux cardinal espagnol Arcadio Larraona. Elle lui exprima ses sentiments de frayeur quant à l'avenir de l'Eglise. Loin de la rassurer, il lui dit : "Ils vont tout changer. La liturgie, tout. Le latin disparaîtra complètement".

Elle lui exposa combien elle aimait le latin, au point qu'elle avait enseigné le plain chant grégorien à des jeunes filles noires, dans un immeuble social de New-York pendant des vacances, et comment, à la fin de l'été, elle avait eu la joie de constater que ses élèves étaient capables de bien chanter toute la Messe. Le cardinal, pour tout commentaire, laissa tomber de ses lèvres un : "Ils vont abandonner tout cela".

Ce qui ressort de manière intéressante est qu'un membre du Vatican comme Mgr Larraona, savait au moins un an avant que s'ouvre le Concile que dans les hautes sphères du Vatican un plan pour la suppression du latin avait été préparé et que la décision avait déjà été prise, qui n'attendait plus que les signatures des évêques pour être ratifiée. La révélation de Mme Gertsner rend ainsi sans objet les montagnes d'analyses post-conciliaires à propos des comment et quand survinrent au Concile les événements qui furent décisifs du changement. Ce qui arriva à la Liturgie avait commencé d'arriver en 1947, quand le Pape Pie XII installa sa commission liturgique et choisit le jeune Bugnini pour la diriger.

## LE RECUEIL DES SIGNATURES

Le Pape Pie XII mourut quatre ans avant que le Concile qu'il avait projeté s'assemble. Mais que c'ait été Pacelli, "le Pasteur Angélique" qui ait voulu l'évènement supposé être la cause créatrice d'une Eglise qu'il aurait eu lui-même du mal à reconnaître, voilà ce qui est difficile à admettre pour la majorité des catholiques. Pour les conservateurs, ce qu'ils virent comme la ferme orthodoxie d'un saint Pape aurait rendu impossible son approbation aux documents douteux du Concile, pendant que les progressistes auraient horreur de créditer un Pontife aussi rigide du changement opéré.

Et pourtant, le propositur de la béatification d'Eugenio Pacelli, Mgr Paul Molinari S.J., parlant sur Radio Vatican, qualifia d'ignorants ceux qui pensaient que l'Eglise avait fait un virage complet à la mort de Pie XII. "Il n'y a pas eu de rupture, dit-il. Tout au contraire, et l'on n'a qu'à regarder les documents du Concile dans lesquels il est fait plus de deux cents fois référence aux enseignements de Pie XII, références bien plus nombreuses qu'à toute autre source, sauf à la Sainte Ecriture. Pendant des années, Sa Sainteté travailla sur les études préparatoires au Concile. Il ne suspendit ces travaux que lorsqu'il se convainquit que les Catholiques n'étaient pas suffisamment préparés pour soutenir le choc d'un Concile".<sup>1</sup>

Marcel Clément\*, le journaliste français, confirme en ces termes le témoignage de Mgr Molinari : "Ce grand Pape non seulement rendit possible le deuxième concile du Vatican, mais il en prépara les voies. Je fus personnellement à même d'observer, en suivant le Concile jour après jour comme envoyé que bien des idées et aspirations qui virent le jour sous la coupole de Saint Pierre avaient de fait été anticipées sous son pontificat. Il fut le premier à faciliter la discipline du jeûne eucharistique. Il modifia la liturgie tridentine et le rituel de Pâques. Il autorisa en outre les lectures en langue vernaculaire. Il fut le premier à accorder aux mass-media l'importance que le Concile leur donnera. En bref, il lança tout le processus qui devait continuer avec et après Vatican II".

Dans un annuaire jésuite, le RP Giovanni Caprile, l'un des principaux éditorialistes de la "*Civiltà Cattolica*" écrit de son côté : "Souvenons-nous non seulement de l'approbation donnée par le Pape Pie XII aux Instituts séculiers, de son exhortation aux religieuses "Sponsa Christi", de ses discours à partir de 1950".

Le dissident bien connu Hans Kung a écrit des pages flamboyantes sur les décisions progressistes prises par Pie XII. Le créditant, par erreur, de la Messe dialoguée qui avait en réalité précédé le règne de Pacelli et même l'époque de ses fonctions comme Secrétaire d'Etat, Kung se réjouit de ce que "cela avait aidé à retrouver explicitement le caractère communautaire de la Messe". Il poursuit en louant le Pape pour avoir, dès 1949, autorisé l'emploi de l'hébreu et du chinois pour la quasi totalité de la Messe, à l'exception du Canon. Puis ce fut le renouveau "très prometteur" de la liturgie de la Semaine Sainte, son attitude décourageant les dévotions subjectives au profit de la prière commune, son internationalisation du Collège des cardinaux avec trente deux nominations nouvelles, et finalement l'autorisation qu'il donna à des pasteurs luthériens ordonnés prêtres de demeurer dans l'état de mariage où ils étaient et d'en pouvoir faire plein usage.

---

<sup>1</sup> NDT : La dernière phrase de la citation de ce Mgr Molinari dément son début et M. Clément, le directeur de l'*Homme Nouveau* ! Pie XII lança des études en vue d'un Concile... mais il en abandonna l'idée. Tel est le fait. Mais qu'un Mgr Molinari et qu'un M. Clément qui s'est avéré depuis soutenir les néo-pontifes modernistes veuillent se faire avocats d'une prétendue continuité ne surprend pas, autrement ils s'avoueraient schismatiques, ce qu'ils sont ! Que Pie XII ait envisagé des réformes à plus ou moins long terme et qu'il ait chargé un groupe de théologiens, de liturgistes et de prélats de cogiter sur celles-ci, qu'il ait choisi imprudemment ces responsables comme il choisit imprudemment un Montini ou un Béa et leur ait laissé une liberté dont ils abusèrent, que le pape trop naïf qu'il s'avère avoir été ait ainsi laissé la bride sur le cou à nombre de modernistes masqués, qu'il eut le tort de mêler à ces travaux, est une chose, mais il demeure que des témoignages concordants dont celui-ci attestent qu'il avait ensuite abandonné l'idée d'un concile. Que le projet soit resté l'idée fixe des hommes du clan moderniste et mondain et qu'ils le mirent en œuvre sitôt sa mort peut-il lui être directement imputé ? Reste que l'on comprend mieux à tout ce qui précède pourquoi un certain clergé traditionaliste libéral, et les néo-modernistes, se réclament de Pie XII, pour les uns commode excuse pour avoir l'air fidèle à saint Pie X sans trop déplaire au monde, et coexistence pacifique, pour les autres alibi pour faire passer leur schisme et l'hérésie sous le couvert d'une pseudo continuité.

Ce fut à la fin de 1958, lorsque la mort d'Eugenio Pacelli eut relancé un regain d'activité dans les bureaux de la Piazza San Calisto, que Miss Goodie s'approcha d'une Elisabeth Gertsner en pleurs, lui demandant ce qu'elle avait et pourquoi elle était si troublée. La réponse étant tellement évidente, la jeune allemande formula à son tour cette question :

"Dites, Rosemary, qui pensez-vous sera le prochain Pape ? "

"Comment, vous ne savez pas ? Angelo Roncalli naturellement."

"Qui ? Ah, vous voulez dire le patriarche de Venise ! Mais pourquoi lui ? "

"Mais Elisabeth vous ne savez vraiment rien ! Roncalli sera Pape pour quelques années et ensuite ce sera Gianbatista Montini, bien sûr ! "

Le cardinal Heenan de Westminster, qui participa au Conclave de 1958, confirme le plan Roncalli-Montini. Dans sa biographie parue sous le titre "*Couronne d'épines*", il rapporte ceci : " Il n'y a pas eu de grand mystère à propos de l'élection du Pape. Il fut élu simplement parcequ'il était très âgé. Sa tâche principale fut de nommer Mgr Montini, l'archevêque de Milan, cardinal, afin qu'il put être éligible au conclave suivant. Tel était le programme, et il fut exactement accompli".<sup>1</sup>

Un observateur en place, Mgr Bruno Heim qui avait été le secrétaire de Roncalli pendant sa nonciature à Paris, n'avait aucun doute non plus quant à celui qui allait émerger comme Pape du Conclave à venir. Il se passionnait pour l'héraldique, et depuis des semaines avant l'évènement il avait travaillé sur le blason papal de celui qui avait été précédemment son chef.

Commentant son élection, le nouveau Pape, à soixante-dix huit ans, témoigna d'une apparente satisfaction de son statut de Pape "interimaire", l'exprimant dans des termes assez transcendants : "Mon nom sera Jean, un nom qui nous est cher, car il rappelle celui du Précurseur du Seigneur, de celui qui n'était pas lui-même la lumière mais devait témoigner de la Lumière".<sup>2</sup> Etait-ce, on se le demande, le futur pontificat de Montini ou le Concile non encore annoncé qu'il comparait ici à la venue du Christ ?

Et le Pape Jean n'était pas seul à préparer l'accession de son futur successeur sur le trône de Pierre. Mme Gertsner rapporte que les membres et employés de l'Apostolat des Laïcs, Piazza San Calisto, reçurent l'instruction de faire la claque et d'aller applaudir Mgr Montini à chacune de ses apparitions publiques.

Sans doute le Pape Jean devait être étrangement confiant que, des centaines de personnes impliquées dans la préparation d'un concile, pas une n'ait laissé échapper un mot à l'extérieur à ce sujet. Ou bien plutôt cette manière dont il exposa comment lui était venue l'idée de convoquer un Concile pour n'avoir pas été taxée d'absurde par les fidèles donna-t-elle la mesure de leur ignorance de ce qui se tramait à l'intérieur du Vatican. "L'idée m'en vint tout à fait à l'improviste, déclara-t-il... comme l'éclair d'une lumière céleste répandant sa douceur dans les yeux et les cœurs".

Juste quatre jours avant que ces paroles éthérées soient prononcées, Hans Kung qui, lui, était un "initié" bien au courant des projets confidentiels, se montra si bien informé des principaux thèmes du Concile à venir qu'il en fit l'exposé à un auditoire médusé, réuni dans la Hofkirche de Lucerne.

Dans son ouvrage "*Concile, Réforme et Réunion*", publié à la veille de l'ouverture de Vatican II, Kung montra qu'il savait même un peu mieux que le Pape ce qui se préparait, car il avait été présent à la dernière réunion préparatoire de haut niveau, qui s'était tenue à Munich sous la présidence de l'archevêque Montini, au cours de laquelle on avait réexaminé à fond et en détails les plans de Pacelli pour le Concile. Y avait pris part, outre Kung, des évêques bien connus comme progressistes, comme Mgrs Dopfner, Suenens, Köning ainsi que le futur protégé du Pape Jean, Albino Luciani, le futur Jean-Paul Ier, l'un des rares italiens admis au cercle des intimes de Montini. Avec les prélats figuraient leurs indispensables experts, les allemands Bernard Haring et Josef Ratzinger.

Un Allemand était reparti de la conférence de Munich chargé d'une mission importante : c'était Augustin Bea. Il avait été chargé de dire au Pape Jean qu'il avait été décidé que le temps était venu d'instituer un bureau spécial au Vatican qui se consacrerait à l'œcuménisme. On rapporta que Jean XXIII fut enchanté de l'idée. A quelques mois de là, pour la fête de la Pentecôte, le Secrétaire pour la Promotion de l'Unité des Chrétiens verra la jour. Ce jour là, le 5 juin 1959, comme par pure coïncidence, son premier président, le père Béa, se trouva être à New-York, lançant l'œcuménisme du Vatican là où les médias pouvaient lui donner le plus grand retentissement.

Parmi les premières nominations à ce Secrétariat, il y eut le père Gregory Baum, un converti du judaïsme, qui ultérieurement défroqua. Bea, déclara Baum, nous expliqua comment nous devons promouvoir l'œcuménisme. Nous devons nous efforcer d'influencer les évêques dans chacun de nos pays, en agissant sur l'opinion publique. Nous avons à écrire le plus possible et parler souvent à la radio ou devant la télévision. Il nous promit de nous fournir des éléments pour ces interventions. Il y veillerait et ferait en sorte que tous ses discours soient publiés dans le périodique français *Les Informations Catholiques Internationales*. Nous devons lire cette publication et le citer selon ce qui nous serait utile".

Pendant ce temps Angelo Roncalli, le Pape "par interim" s'appliquait à réunir les acteurs sûrs, nécessaires à la réussite des plans Pacelli-Montini pour le Concile et à la poursuite de leur mise en œuvre ultérieure. Tenant cinq consistoires successifs, il nomma cinquante deux nouveaux cardinaux, parmi lesquels les prélats libéraux allemands qui domineront les débats Dopfner et Alfrink, Léo Suenens fils spirituel et ex-protégé du cardinal Mercier, Confalonieri, qui avait joué un rôle si important lors de l'affaire trouble de *l'Action Française* dans sa fonction de secrétaire particulier du Pape Ratti, les sud-américains Silva Henriquez du Chili et Landazuri Ricketts du Pérou, dont le rôle sera incalculable lorsqu'il faudra lancer la "théologie de la libération". Comme Secrétaire d'Etat, le Pape Jean choisit un homme seulement deux ans plus jeune que lui, Hamlet Cicognani, qui en tant que délégué apostolique de Pie XII avait été un facteur déterminant dans les nominations de deux cents des deux cent cinquante évêques que comptera le contingent américain au Concile annoncé.

Entre ses voyages en Allemagne, l'archevêque de Milan faisait aussi des allées et venues à Rome. De passage un jour au Bureau de la Commission officielle préparatoire du Concile, il fut arrêté par ces mots : "Regardez Monseigneur, ceci n'est pas Catholique. Il

---

<sup>1</sup> NDT : notamment le très moderniste Opus Dei de Balaguer ! L' erreur d'une telle "approbation comme pieuse union" en 47 et 50, due sans doute à un entourage de Pie XII trompé par l'Opus déjà moderniste, demeure hélas une tache sur le pontificat.

NDT : Voilà très précisément des preuves factuelles et sémantiques du complot dont Roncalli fut complice et acteur avec Montini, Bea etc., et l'auteur ne le voit pas !

nous faudra le condamner". Montini répliqua brutalement : "Avec vous, Monseigneur Lefebvre, il faudrait toujours condamner, condamner... Vous devriez comprendre que dans l'avenir il n'y aura plus de condamnations. Les condamnations c'est fini."

On se demande si ces paroles seront revenues à l'esprit du vieil évêque vingt-huit ans plus tard, lorsqu' il lut la sentence de sa propre excommunication. Ou bien s'il se rappela la phrase plus récente de Mgr Tomko, le chef du Synode Episcopal Permanent, suivant laquelle "l'Excommunication est aussi périmée que la chaise électrique ou la chambre à gaz"?

En ce qui concerne la présence de Mgr Lefebvre dans la Commission préparatoire, elle tenait au protocole, qui obligeait à l'y faire figurer en tant que supérieur général de l'ordre missionnaire le plus important dans le monde, celui des Pères Spiritains. Lorsque les sessions du Concile commencèrent, ses recommandations et celles du même type venant d'autres Pères furent rejetées comme inadéquates. D'ailleurs le Concile avait à peine démarré que les travaux de la Commission Officielle Préparatoire, fruits de deux ans de labeur, étaient annulés pour laisser la place au plan détaillé, déjà tout prêt, des "initiés".

La préparation du Concile était menée par les initiés jusque dans la lointaine New Delhi. Un envoyé du Vatican y négocia avec le Patriarche Nikodim de la branche soviétique de l'Eglise Orthodoxe, venu prendre part à la Conférence Mondiale des Eglises, qui s'était ouverte dans le cité indienne. Un accord fut conclu que le Patriarche rencontrerait le Cardinal Tisserant dans la ville française de Metz pour préparer le projet de l'envoi d'observateurs orthodoxes qui assisteraient au Concile, sur la promesse qu'aucune mention défavorable au Marxisme n'y serait prononcée durant toute sa durée.

En octobre 1962, au moment où allaient s'ouvrir les premières sessions du Concile, le Pape Jean et l'archevêque Montini affichaient toute leur confiance dans l'évènement. Le magazine *Time*, dans son commentaire de l'élection du Pape Paul VI quelques années plus tard, évoquait leurs sentiments mutuels : "Le Pape Jean montrait beaucoup de prévenance pour Montini, qui, d'après ce qu'on rapportait, aurait participé à la rédaction du discours d'ouverture de Vatican II. Montini avait été le seul cardinal non romain à bénéficier d'un appartement dans l'enceinte même du Vatican pendant toute la durée de la première session. C'est à lui également que l'on demanda de célébrer la Messe pontificale commémorant le quatrième anniversaire de l'élection du Pape Jean, et il fut aussi le seul cardinal qui, sans appartenir à la Curie, put s'approcher du Pape durant sa dernière maladie".

Si le Pape Jean et le futur Paul étaient optimistes à propos du concile, certains initiés exprimaient quelques appréhensions. Hans Kung, dans un article qu'il écrivit alors, se demandait si l'évènement n'arrivait pas trop tard. Il réalisait que dans certains cercles ecclésiastiques, il y avait des personnes qui n'étaient pas le moins du monde intéressées par un concile et n'avaient rien à faire de réformes. Comment, se demandait-il, serait-il possible de déterminer la majorité en faveur de changements de grande ampleur ? Et il apportait en ces termes la réponse à sa propre question : "Tout ce qui doit être présenté au Concile doit être soigneusement préparé au préalable par des commissions bien choisies, puis doit être mis en œuvre, non pas tant selon ce que veulent les évêques que suivant ce que veut le Pape".

C'est ce qui se passa. Revenant sur l'évènement bien des années plus tard, Mgr Lefebvre admit qu'il fut trompé par cette stratégie : "Moi aussi dit-il, j'ai été personnellement impressionné et finit d'être persuadé par le fait que le Pape voulait que les documents fussent signés tels qu'ils étaient présentés. Je les ai tous signés sauf deux".

A maintes reprises pendant les trois ans que dura ce rassemblement, l'habile combinaison du charisme papal et de l'action persévérante et déterminée de commissions bourrées de libéraux désignés par le Pape réussit à faire passer la révolution. C'est finalement la droiture et la confiance de ceux qui se laissèrent "shunter", bien plus que leur indifférence, qui aida à la victoire du groupe des initiés, qui depuis longtemps avaient planifié de changer l'Eglise. Aucun Père conciliaire, sauf s'il faisait partie des activistes, n'aurait pu se rendre compte de la minutieuse organisation mise en place par ceux qui s'étaient révoltés contre la tradition, ni du fait qu'ils avaient préparé leur affaire si patiemment et depuis si longtemps. Il n'aurait certainement effleuré l'esprit d'aucun d'entre eux, et surtout pas d'un homme comme Mgr Lefebvre, que le moteur caché derrière tout ce qu'ils déploraient avait été le pouvoir de quatre Papes et d'un Secrétaire d'Etat du Vatican.

### III. LES HOMMES AU SOMMET

#### JEAN

"Le Pape Jean n'eut pas la tristesse de voir l'Eglise catholique en déclin" écrivit l'archevêque de Westminster, le cardinal John Heenan, peu après la conclusion du concile Vatican II, et il ajoutait : "Au moment de sa mort il n'y avait aucun indice d'une prochaine désintégration. Jean XXIII aurait pleuré sur Rome, comme Jésus pleura sur Jérusalem, s'il avait su ce qui allait être fait au nom du Concile".

C'est ce qui semblait à l'époque. Avec le recul cependant, l'idée d'un Angelo Roncalli en pleurs à propos d'une révolution qu'il avait aidé à advenir, non seulement semble manquer de raison, mais est peu conforme au caractère de l'homme. Car il n'était pas un personnage tragique.

Très certainement dans leurs dernières années, son prédécesseur et son successeur sur le Siège de Pierre connurent une certaine anxiété, et c'est justement alors que se remarquèrent les différences essentielles de personnalités entre Pie XII et Paul VI, et aussi par rapport à Jean XXIII. Jusque là, leurs vies et leurs travaux avaient été assez étroitement liés pour noyer dans le flou leurs rôles respectifs dans le processus du changement. Tous les trois atteignirent les quatre-vingts ans et moururent à différents stades de la révolution, mais Pie XII et Paul VI connurent alors l'amertume des remords.

Roncalli qui devint Jean XXIII était tout sauf un anxieux. Il était plutôt d'une nature accommodante. Désireux de prendre un autre nom de Pape (un précédent Jean XXIII avait été déposé), disposé à prendre les rênes d'un Concile conçu et préparé par un pape précédent et le faire sien, disposé à proclamer comme sienne une encyclique écrite par son prédécesseur et une autre écrite par son successeur, et se laisser guider par celui qui sera Pape après lui, Angelo Roncalli était décidément l'interim idéal.

Les contacts avec les Modernistes et ceux qui s'efforçaient de créer un nouveau type d'Eglise lui avaient été coutumiers très tôt. Enfant puis adolescent à l'époque de l'exigeant pontificat du Pape Sarto, il avait rapidement sombré dans l'opposition grâce à Mgr Radini-Tedeschi qui avait littéralement adopté le petit paysan pauvre qu'il était, le visitant au séminaire local puis à Rome jusqu'à son ordination, après quoi il le prit comme secrétaire particulier. A cette époque, Radini-Tedeschi n'avait pas encore été élevé à

l'épiscopat et faisait encore partie de l'équipe de Rampolla, avec Gasparri, Della Chiesa et le jeune Pacelli, qui tous attendaient leur heure dans le bureau le plus élevé du Vatican, sous le regard attentif du Secrétaire d'Etat de Pie X, le Cardinal Merry del Val.

Lorsque Radini-Tedeschi devint évêque de Bergame, Roncalli prit la route du Nord avec lui, et Bergame n'étant pas loin de Brescia, le jeune prêtre fut rapidement mêlé à la lutte politique de la famille Montini. Judith Montini, la mère activiste du futur pape Paul, le nomma chapelain du syndicat d'ouvrières d'usine qu'elle avait organisée, et il ne fallut pas attendre bien longtemps pour que Roncalli prenne part à une grève.

Lorsqu'éclata la guerre, il fut mobilisé sur place comme aumônier militaire à Bergame, et au début des années vingt on le retrouva professeur à l'Université de Latran, à Rome.

Si l'on tient compte des influences qui ont entouré Angelo Roncalli dès son jeune âge, la présence dans sa vie d'hommes très engagés comme Radini-Tedeschi, della Chiesa, Gasparri, Pacelli et Montini, il n'est pas étonnant que le jeune professeur Roncalli devint entiché des écrits de Rudolf Steiner, ex-adepte de l'Ordine Templis Orientalis du cardinal Rampolla, Rudolf Steiner qui dans les années vingt, propageait son "anthroposophie", ni que Roncalli ait épicé ses cours de théologie des théories du dit Steiner.<sup>1</sup>

Quelle fut la sévérité de la réaction du Pape Ratti, Pie XI, lorsqu'il l'apprit ? On ne peut qu'en conjecturer. Cependant il est clair que "l'Eminence grise" du Vatican d'alors, le Secrétaire Gasparri, dut intervenir pour sauver Roncalli d'une sanction, du moins d'une sanction plus grave que celle d'être élevé à l'épiscopat et d'être banni dans les nonciatures des Balkans.

Cet exil devait durer dix-neuf ans. A la fin des dix premières années, on retrouve le Nonce Roncalli à Istanbul, où selon le journaliste Milanais Pier Carpi, qui prétend détenir une preuve absolue du fait, il fut initié dans la Maçonnerie, où il parvint, comme Pie IX<sup>2</sup>, au 18ème degré de Chevalier Rose Croix. A la différence de Pie IX cependant, Roncalli apparemment ne revint pas de son appartenance. A Paris encore aujourd'hui, des membres retraités de la Garde Républicaine présidentielle attestent le fait que, de leur poste de garde, à Paris dans les années 45, ils avaient pu observer le Nonce, quitter sa résidence en vêtements civils pour assister aux réunions du jeudi soir au Grand Orient de France. Si d'être soumis à un conflit aussi dramatique de fidélités aurait mis à l'épreuve tout individu ordinaire, face au choix d'être, soit Franc-maçon, soit Catholique, Angelo Roncalli fit le grand écart sans difficulté.

La deuxième guerre mondiale survenue, la Turquie s'avéra le point idéal d'où mettre en œuvre le plan de Pie XII pour l'évacuation des Juifs de Pologne, et pour leur faire passer comme "catholiques" les contrôles britanniques à l'entrée de la Palestine. Surmontant son objection initiale à l'idée d'en chasser les arabes natifs pour faire place aux Juifs européens, Roncalli s'était avec docilité vite mis à la tâche de produire les milliers de documents que le Pape demandait. Il devait montrer une égale souplesse en 1945 lorsque son urgent appel au Pape pour une tentative de paix face à l'avancée Russe demeura sans réponse.

Alors vint la fin de son exil, et il reçut l'ordre de faire ses bagages pour rejoindre Paris où, en tant que nonce du Pape, on espérait qu'il serait capable de recycler la pensée politique de la centaine d'évêques français, accusés d'avoir collaboré<sup>3</sup> avec les Allemands pendant l'occupation.

Ses biographes nient que le considérable tour de ceinture de Roncalli ait été du à son épicurisme, tout en admettant que les fréquentes réceptions et diners fins qu'il donnait, avec l'assistance de son talentueux cuisinier Roger, avaient fait de la nonciature de Paris un rendez-vous favori des politiciens français et des écrivains, en même temps que celui des inventeurs et des pionniers du Marché Commun Européen. Son hospitalité put se poursuivre durablement puisqu'à soixante-treize ans, il fut chargé d'un dernier poste diplomatique, celui d'envoyé du Vatican auprès du siège de l'Unesco, toujours à Paris. Deux ans plus tard, à l'âge où les évêques sont dorénavant priés de démissionner de leur charge, il fut nommé à son premier poste réellement épiscopal, celui de patriarche archevêque et cardinal de Venise. A ce moment, dans la deuxième moitié de la décennie cinquante, les principales figures du futur second Concile du Vatican se mettaient en place. Montini était devenu évêque et résidait à Milan. Pendant les cinq années qui vont suivre, lui et Roncalli seront en rapports constants pour préparer et mettre en œuvre les plans de Pie XII en vue d'un concile.

Bien que l'élection d'Angelo Roncalli à la papauté n'ait pas été totalement incontestée, son aspect d'interim était patent. Mais malgré ses soixante-dix-huit ans, le pontife prit cependant en mains ses nouvelles tâches avec une énergie juvénile, ne tenant pas moins de cinq consistoires pour amener à sa pleine mesure le Sacré collège des cardinaux depuis trop longtemps négligé. La participation fréquente de l'archevêque Montini à de nombreux symposiums internationaux réunissant des évêques et des théologiens libéraux aida le nouveau Pape en lui fournissant une liste de candidats à la pourpre et au chapeau de cardinal, de gens sûrs, à même de pousser le Concile dans le sens de la ratification de la révolution.

Le Pape Jean XXIII mourut avant que les déclarations du Concile, les documents de Vatican II, aient été signés. Cependant, à part sa grave maladie, il n'y a aucune évidence que ses dernières années aient été assombries. Même s'il avait pu prévoir l'avenir, il aurait pu s'autoexcuser de la part qu'il avait pu prendre dans cette débâcle. Il n'avait fait que ce qu'on lui avait demandé. La responsabilité avait été celle de Pacelli et serait celle de Montini. Il avait seulement essayé d'être complaisant, n'ayant jamais prétendu se prendre pour la Lumière mais seulement pour "le héraut de la Lumière".

## PIE

Par contraste, les dernières années aussi bien d'Eugenio Pacelli que de Giovanni Montini furent marquées par le tragique. Pacelli était suffisamment fort pour faire face, Montini clairement pas. Pour Pacelli ce ne fut pas ce qu'il avait fait à l'Eglise qui l'affecta. Presque rien dans ce domaine ne devint apparent avant sa mort. Ce fut bien plutôt ce que ses engagements politiques à gauche pendant sa vie entière avaient contribué à amener pour le monde .

---

<sup>1</sup> NDT : Ceci n'est pas du tout confirmé par les biographes de Roncalli, qui évoquent en revanche son philo-modernisme libéral partagé avec son tuteur Mgr Tardini-Tedeschi

<sup>2</sup> NDT : Nous avons déjà signalé que cette imputation faite à Pie IX fut une calomnie maçonnique. Il est étrange de la voir reprise, sans aucune réserve de la part de cet auteur catholique !

<sup>3</sup> L'auteur ne fait aucune réserve sur cette fable de la "collaboration" des évêques français avec les nazis !

Malachi Martin, dont les abondants écrits sur l'Eglise tendent davantage vers la fiction que la réalité a peut-être bien révélé cependant dans son livre "*Déclin et chute de l'Eglise catholique*" des faits significatifs, lorsqu'il décrivit les conversations entre le Pape âgé et le cardinal Béa, plus âgé encore.

Malachi Martin avait été jeune expert auprès de Béa lors de la première phase du Concile, et il est vraisemblable que le vieux Jésuite allemand ait aimé dans ses vieux jours évoquer des souvenirs de sa vie avec ceux qui avaient été ses collaborateurs. D'après Martin, Pie XII ne cessa à la fin de sa vie de demander à Béa qu'il réponde à cette question lancinante et terrible : Béa pensait-il que, lui, le Pape de la deuxième guerre mondiale, avait commis une erreur en jugeant qu'Hitler représentait une menace plus grave pour le monde que Staline ? Avait-il, en fin de compte, choisi le mauvais côté dans la guerre ? Avait-il commis là une horrible faute ? Béa essayait de le consoler : "Comment aurions-nous pu savoir que les anglo-saxons laisseraient les Russes aller si loin ?" Mais cela ne consolait pas Pie XII qui répétait : "Nous aurions du savoir, nous aurions du savoir".

Une autre cause de désolation de Pie XII durant ses dernières années fut d'avoir perdu celui qui avait été son plus proche collaborateur pendant plus de vingt ans. Il savait cependant que si Montini devait avoir à soutenir l'Eglise dans la difficile période post-conciliaire, il devait acquérir au préalable une expérience pastorale et se rendre capable de travailler seul. Une autre considération dans la séparation de Montini d'avec Rome a pu aussi être la mobilité qui lui était ainsi accordée. Devant la série de conférences internationales décisives auxquels devaient assister les initiés, les prélats et les théologiens préparant un Concile, il lui était plus facile de participer en tant que simple évêque italien plutôt que comme bras droit du Pape.

Durant toute les années cinquante, Pie XII solitaire et tourmenté devint de plus en plus introverti. Il ne tint plus de consistoire, bien que le collège des cardinaux fût tombé au nombre très bas de cinquante sept. Quant à la Secrétairerie d'Etat, ce département n'avait plus de chef depuis dix ans, depuis la mort de Mgr Maglione. Pie XII avait pris la charge d'une partie du travail, laissant le reste à Tardini et Montini. Après le transfert de Montini à Milan, Tardini tomba malade et ne se montra plus que rarement à son bureau. Furent supprimées les audiences dites du Tableau, pour lesquelles le pape se rendait disponible à certaines heures fixes ou certains jours déterminés pour recevoir les cardinaux, les évêques, les chargés de congrégations de Curie et les responsables d'ordres religieux, de sorte qu'il devint quasiment inaccessible. D'après le vaticaniste Corrado Pallenberg, il était plus difficile à un homme comme le cardinal Tisserant d'obtenir une audience, que pour, disons, un diplomate comme Clare Booth Luce, ou même un acteur comme Gary Cooper.

Un aspect étrange de ces années de semi-retraite papale fut l'intérêt porté par Pie XII pour les cures de rajeunissement telles que pratiquées par son cher ami Paul Niehaus, un suisse, ancien ministre protestant devenu thérapeute cellulaire". Le "système Niehaus" consistait en l'injection de cellules vivantes de fœtus, mais il différait néanmoins du récent traitement mexicain de la maladie de Parkinson, en ce sens que les cellules utilisées provenaient, non de fœtus humains, mais d'animaux. Il prétendait arrêter la montée de maladies dégénératives en une seule injection. Pie XII en prit trois, et il en aurait pris davantage si son médecin personnel ne lui avait interdit. Mais la chaleureuse amitié du pape pour Niehaus n'en continua pas moins.

Comparé à ses deux successeurs, Pie XII fut un géant parmi les Papes. Quel que fut le degré d'angoisse qui l'habitait, et à l'évidence, il fut important, ce n'était pas quelqu'un que l'on aurait vu pleurer. A la fin d'un article en commémoration du centenaire de la naissance du "Pasteur Angélique", le RP Virgilio Rotundi, membre de la rédaction de l'organe semi-officiel du Vatican, la revue jésuite *Civiltà Cattolica*, et qui avait été un certain temps en rapports quotidiens avec Pie XII à cause de l'intérêt qu'il portait au "Mouvement pour un Monde meilleur" de la Compagnie, rapporte avoir été abasourdi un jour en entendant le Pape lui dire "Priez pour moi, Père, priez, que je n'aille pas en enfer !"

Rotundi, qui, il l'admit, considérait Pie XII comme un saint, aurait pu consoler le vieillard Pacelli en lui faisant observer que les actes de sa vie, quels qu'ils aient été, avaient été conditionnés par son enfance. On ne lui avait guère laissé de choix. Dès sa petite enfance, depuis le jour où l'enfant de deux ans qu'était le jeune Eugenio avait été amené le long du lit de Pie IX mourant et qu'il avait entendu le Pape dire à son père que le petit grandirait pour devenir un élément précieux pour le Vatican, Filippo Pacelli son père l'avait élevé pour en faire un Pape. Instruit chez lui par un précepteur, il ne fut pas autorisé à avoir les contacts avec autrui qu'offre une classe. Puis, comme si tout le Vatican percevait cette préparation comme celle d'un héritier du trône, Eugenio fut confié au Cardinal Rampolla, qui choisit pour lui le cursus moderniste de la Capranica, le mettant encore une fois à part et le privant d'une vie scolaire normale. Après son ordination, l'abbé Pacelli accompagna constamment Rampolla, en étant son secrétaire particulier. Lorsqu'il ne voyageait pas, ses proches collègues au Vatican étaient les membres de l'"équipe" de Rampolla : Della Chiesa, Gasparri, Radini-Tedeschi et le jeune Roncalli. Ainsi toute sa pensée s'était formée longtemps avant de rencontrer le très politisé Montini. Un grand miracle, peut-être, du genre de celui qui frappa St Paul sur le chemin de Damas ou l'empereur Constantin sur le Pont Milvius, aurait pu le dissuader d'embrasser le parti de la révolution, mais il n'aurait pas fallu moins !

En 1958, alors que les effets mondiaux de ses choix politiques du temps de guerre continuaient de le désoler, Eugenio Pacelli mourra dans l'espérance intacte d'un nouveau type d'Eglise Catholique<sup>1</sup>, que Jean Baptiste Montini, co-transformateur de longue date de cette Eglise avec Pacelli, verra, lui, pleinement aboutir.

## PAUL

En ce qui concerne Montini, le point culminant de sa vie fut cette claire et froide matinée de décembre 1965, lorsque sur les midi il sortit en procession de la basilique Saint Pierre, avec tous les évêques du monde, pleinement conscient que la révolution avait été contresignée et scellée, et qu'il trouva l'attendant sur les marches du parvis pour l'embrasser son ami Jacques Maritain (83 ans). Ses douze dernières années ne seront plus ensuite qu'une longue descente.

---

<sup>1</sup> NDT : Cette imputation est contredite par toutes les encycliques et enseignements de Pie XII, comme par le fait qu'il ne nomma pas Montini cardinal, bien qu'il fut au siège de Milan, et précisément que Pie XII ne tint plus de consistoire, peut-être devant la montée de l'emprise de l'esprit moderne dans l'épiscopat. On est donc beaucoup plus fondé à conclure que c'est au contraire la crainte d'une révolution menaçante dans l'Eglise qui habita Pie XII dans ses dernières années.

Pour le public, Montini manquait à la fois du charisme éthéré de Pacelli et du charme terre à terre de Roncalli. Lorsque les contrecoups de la réaction au Concile commencèrent d'être ressentis, il fut bousculé des deux bords extrêmes du public, de sorte que graduellement sa sémiotique efficace d'italien du Nord montra des signes de rupture nerveuse. Pendant qu'une minorité de droite priait sous ses fenêtres pour le rétablissement de la Messe, une minorité de gauche protestait contre son encyclique *Humanae Vitae*.

Le commentateur écossais Hamish Fraser vit un lien de causalité entre les deux types de réactions, suggérant que la raison de la publication de ce document largement superflu, les catholiques n'avaient nul besoin qu'on leur dise que le contrôle des naissances artificiel était tabou était de mettre les catholiques conservateurs dans un état d'esprit favorable au Vatican, peu avant que la nouvelle messe leur soit imposée.

Comme pour échapper à une opposition croissante, le pape Paul se lança dans une série de voyages comme on avait jamais vu d'aucun pontife romain. Il alla à Jérusalem, à Manille, à Sidney, à Hong Kong, et à Bogota pour le congrès du CELAM. A New-York, il déclara à l'Assemblée des Nations Unies qu'elle était "le plus grand espoir de l'humanité" et il supplia le monde de reconnaître le nouvel humanisme de l'Eglise : "Nous aussi, plus que d'autres, nous avons foi en l'homme" énonça-t-il. Le débarquement d'astronautes sur la lune le rendit plus lyrique encore : "Honneur au courage humain, dit-il. Honneur à la synthèse des activités scientifiques et du sens de l'organisation de l'Homme, roi de la terre et dorénavant prince des cieux".

Sur cette note triomphale, Paul VI entama l'année Sainte 1975 et une série extraordinaire de célébrations organisées par le successeur d'Augustin Bea, le cardinal Jan Willebrands, le hollandais qui avait été autrefois envoyé par le Pape Jean à Moscou pour inviter les observateurs orthodoxes à assister au Concile. Willebrands rappelait à Paul que son maître admiré Pie XII lui avait prédit qu'"une nouvelle et joyeuse Pentecôte" viendrait sur l'Eglise, et la voici qu'elle venait justement sous l'aspect d'une dizaine de milliers de catholiques du monde entier, "**renés**" et membres du Renouveau Charismatique.

Paul VI se retrouva ainsi en étrange compagnie. Arrivait au Vatican Rodman Williams d'une "Melodyland School of Théology" d'Anahei, Massachusetts, le Dr David Du Plessis, d'Afrique du Sud, connu sous le nom de "Mr Pentecôte", chef du Conseil mondial Pentecôtiste, le leader pentecôtiste anglican Michael Harper et l'allemand Arthur Bittlinger. Les accueillant en audience privée, Paul VI les assura qu' "ils disposaient de ressources spirituelles dont toute la famille humaine avait un urgent besoin. Marchons donc ensemble, en écoutant docilement ce que l'Esprit nous dit aujourd'hui, et apprêtons-nous à entrer dans l'avenir avec joie et confiance".

Puis, le dimanche de la Pentecôte, des milliers de Catholiques qui s'étaient faits adeptes du pentecôtisme envahirent la basilique Saint Pierre. La plupart provenaient des Etats-Unis, mais il y en avait également venant d'Irlande, du Canada, d'Inde, du Mexique et d'une douzaine d'autres pays, et ils firent de cette matinée un événement aussi bizarre et, si possible, encore plus délirant que l'extravagance conçue dix ans plus tard à Assise par le pape Jean-Paul II. Ces charismatiques, pour la plupart des adultes d'une quarantaine d'années, se tinrent debout faces aux colonnes torsadées du Bernin du Grand autel, chacun agitant un bras et tenant de l'autre levé une radio à transistors japonaise, pendant que tout autour d'eux des milliers d'autres s'asseyaient en cercles sur le dallage de marbre, se tenant bras-dessus bras-dessous. Tout à coup d'un micro se fit entendre une puissante voix mâle. Malgré son accent du Michigan, le message de cette voix était lourd de conséquences : "Sachez que, Moi, Votre Dieu, disait la voix, j'ai conduit Pierre et Paul à Rome pour être les témoins de Ma Gloire. Maintenant Moi, Votre Dieu, J'ai choisi de vous amener à Rome. Ecoutez, Mon peuple. Je m'adresse à vous, à l'aube d'une nouvelle ère. **Mon Eglise sera différente. Mon peuple sera différent. Préparez-vous. Ouvrez les yeux ! Ouvrez les yeux !**".

Sept cents prêtres catholiques, la plupart américains et récemment convertis au culte charismatique, concélébrèrent au grand autel, entourant le cardinal Suenens de Malines-Bruxelles. A la communion, les prêtres s'avancèrent le long de l'allée centrale et distribuèrent les hosties par poignées, afin qu'on se les passe ainsi de main en main ; beaucoup d'entre elles tombèrent sur le sol. Puis, d'un petit autel latéral vint la voix du Pape. Après un prône de dix minutes à la louange du Mouvement Charismatique, Paul VI leva les bras en l'air, en s'écriant : "Jésus est le Seigneur, Alleluia".

L'euphorie de Paul fut de courte durée. A peine quelques mois plus tard, il était retombé dans le découragement et demandait lors d'une audience générale à un auditoire stupéfait : "Avons nous offensé ceux qui se rebellent et se séparent ? Nous voulons les assurer que ce n'était pas notre intention et nous voudrions être le premier à leur demander de nous pardonner".

Ces paroles, si peu accordées à sa position, furent prononcées tout juste dix ans après le grand moment de l'accolade avec Maritain, à l'issue du Concile. Le cours de l'Humanisme intégral de Maritain était ainsi parvenu à sa conclusion logique. Une Eglise qui ne demande rien ne reçoit rien, et Paul VI, comme l'Eglise d'Amour que lui et Saul Alinski avaient rêvée, s'effondrait. Conditionné comme Pacelli l'avait été par ses parents, sa formation, ses fréquentations, et surtout par son long partenariat avec Pacelli au Vatican, Giovanni Montini se montrait incapable d'affronter ce qu'il avait réussi à amener .

Au fur et à mesure qu'il perdit courage, ses paroles devinrent de plus en plus dramatiques. Il appela les défections de prêtres "sa couronne d'épines". Plus d'une fois il pensa démissionner, d'après les mémoires postumes de son confesseur le jésuite Paolo Dezza. Il commença à truffier ses sermons de références à un personnage depuis longtemps oublié par la "brave nouvelle église" : le diable. "Les fumées de Satan ont envahi le temple de Dieu par quelque fissure" déclara-t-il, et encore : "Il a du y avoir une intervention d'une puissance hostile, un agent ennemi, un être mystérieux, le démon".

Le New York Times, rapportant un incroyable discours à une importante assemblée de touristes à Saint Jean de Latran, évoqua "l'aspect fragile d'un pontife de 76 ans, s'exprimant d'une voix chevrotante, proche des larmes : "Qui vous parle ? Un pauvre homme, le comble de la petitesse. Je tremble mes chers enfants. Je tremble parce que je sens des choses à exprimer qui sont immensément plus grandes que moi. Mais je suis le successeur de saint Pierre. Acceptez-moi. Ne me méprisez pas. Je suis le Vicaire du Christ".

Revenant à ce qu'il était aux jours de sa jeunesse lorsque, chapelain de la FUCI, il avait poussé les étudiants romains à défier le gouvernement de Mussolini, il finit par oublier son identité de Pape en s'offrant publiquement en tant que JB Montini en otage aux Brigades rouges, au lieu et place d'Aldo Moro que celles-ci séquestraient, Aldo Moro, l'ancien leader de la FUCI et plusieurs fois premier ministre d'Italie. Les Brigades Rouges méprisèrent l'offre. L'assassinat d'Aldo Moro et la mort de Montini eurent lieu peu de temps après. On était en 1958.

## JEAN PAUL I

L'auteur ayant fait partie du corps des journalistes accrédités au vatican, fut un témoin rapproché de la fin de Paul VI, de l'avènement suivi de la rapide disparition de Jean Paul Ier et de l'avènement de Jean Paul II. La plus grande partie de ce qui suit est tiré des notes qu'elle a prises à l'époque.

La mort de deux papes successifs en cinquante quatre jours fit du deuxième semestre de 1978 l'une des périodes parmi les plus dramatiques de l'Eglise dans l'histoire moderne.

Bien que Paul VI ait été âgé de plus de quatre-vingts ans et ait été réputé souffrir de divers troubles, sa mort comme toute mort causa un choc. Les journalistes vaticanistes, tous en vacances, qui à la mer, qui à la montagne, car on était en plein mois d'août, revinrent précipitamment à Rome. Cardinaux, rois, reines et chefs d'Etats arrivèrent pour assister à des funérailles qui s'avérèrent étrangement austères. Sur un tapis étendu sur le pavé de la Place Saint Pierre, le cercueil reposait seul, sans crucifix, sans cierges et sans fleurs, flanqué seulement d'un grand livre ouvert, dont la brise tournait tristement les pages.

Eut lieu alors le conclave, le premier à exclure les cardinaux âgés de plus de quatre-vingts ans, qui vota dans des conditions renforcées de secret et avec une surprenante rapidité. Dans une interview donnée à un journal de Milan, Mgr Lefebvre fit ce commentaire : "Un conclave aboutissant en un délai si court à un complet accord a du avoir été conclu avant même que les scellés aient été apposés sur les portes".

Albino Luciani, patriarche de Venise, affable et docile fonctionnaire de l'église mutante, réussit en un seul mois de pontificat à secouer de par sa seule présence au Vatican et sa tête nouvelle et joviale. Partout apparut un sentiment de soulagement et même d'espoir. Pendant que certains traditionalistes contestaient l'élection et l'affirmaient invalide, parce que résultant d'un conclave incomplet mené par ses éléments les plus progressistes qui avaient choisi l'un des leurs pour son refus de porter la tiare, une autre voix traditionaliste, celle de l'abbé Georges de Nantes, habituellement bon juge, salua le nouveau Pape, Dieu sait pourquoi, comme un nouveau Pie X. Ce fut une période de discussions effrénées et de compte rendus erronés.

Albino Luciani avait été un protégé d'Angelo Roncalli. Ils s'étaient rencontrés en 1953, lorsque Roncalli quitta l'Unesco à Paris pour occuper le poste de patriarche de Venise. Son travail d'organisateur de congrès et de conférences pour l'évêque de Belluno l'amena souvent dans les environs de Venise. Que le futur Pape Jean ait alors remarqué dans ce prêtre des talents appropriés à l'Eglise changeante est prouvé par le fait que l'un de ses premiers actes en tant que Pape fut de le sacrer évêque de ses propres mains en la basilique Saint Pierre. Peu après, lorsqu'il annonça le Concile et qu'il installa les deux commissions préparatoires, celle du groupe officiel dont les deux ans de travaux finiront à la poubelle et celle du groupe d'"experts" initiés, Mgr Luciani fit partie de cette dernière.

Comment le nouvel évêque parvint à ce statut d'"expert", c'est ce que dévoila l'interview donnée par l'écrivain italien Alfonso Stepellone au quotidien romain // *Messaggero* à la mort de Luciani. Il déclara que le Patriarche Luciani lui avait dit un jour, pendant le Concile, qu'il était passé par ce qu'il appela "une crise spirituelle grave" qu'heureusement il put surmonter". Jusque très récemment, me dit-il, il avait fait sien le concept du Saint-Office que, dans l'Eglise, seule la Vérité a des droits. C'est ensuite, selon ce qu'il confia à des amis, qu'il se convainquit de s'être trompé, après quoi, non sans un certain tourment et hésitations, il participa activement à la formulation du document sur la Liberté religieuse, l'un des textes fondamentaux du Concile Vatican II". Ce décret est celui qui fait de la foi religieuse une question de libre choix ou, comme le document le dit, une question de conscience, et que les Pères du groupe conservateur au Concile refusèrent de signer.

La rédaction du Décret eut lieu sous la tutelle d'Augustin Bea dorénavant cardinal, et, après son acceptation au Concile, s'ensuivirent toute une série de réunions interreligieuses en différents points du globe, la série la plus importante ayant eu lieu à Venise au cours des dix ans qui suivirent. Le révérend Philip Potter, un créole responsable du Conseil Mondial des Eglises à l'époque de l'élection de Luciani, se souvint des nombreuses réunions qu'il eut avec lui : "Oui, bien sûr, dit-il à la presse, je connais le nouveau Pape. Nous avons fait parti du Comité de Travail Conjoint (sur l'œcuménisme) depuis 1965. Le cardinal Willebrands et moi-même avons été ses invités à Venise, lorsqu'il était le patriarche, et je me souviens très bien du discours qu'il prononça devant ce groupe en 1974, témoignant de ses convictions de la valeur positive de l'œcuménisme. Assurément il avait une attitude très ouverte. Il y a eu aussi le fait de son refus du trône et de la tiare. Cela démontrait clairement l'évolution de l'Eglise Catholique et cela montre aussi la personnalité du nouveau Pape."

La mort soudaine d'Albino Luciani demeure entourée de mystère. Des deux jeunes secrétaires particuliers du Pape, l'abbé irlandais John Magee, celui qui, paraît-il, avait été le premier à découvrir le corps, refusa de répondre aux journalistes, cependant que l'autre, l'italien Diego Lorenzi, les accueillait de ces mots : "Alors, vous aussi, vous venez demander comment il a été empoisonné ?".

Il y eut de nouveau des funérailles sans crucifix, ni cierges, ni fleurs, qui eurent lieu cette fois sous une pluie battante, puis un autre conclave et un nouveau Pape Jean-Paul.

Les données biographiques fournies sur le Pape défunt ayant pour l'essentiel été distribuées seulement en italien et en français, langues que la plupart des journalistes venus de l'étranger pour les obsèques du Pape défunt et l'élection du nouveau Pape ne maîtrisaient pas, on put lire des articles, stupéfiants par les erreurs qu'ils contenaient. La palme revint au *Washington Star* et à sa correspondante chevronnée, lauréate du Prix Pulitzer, qui dans son court article réussit à accumuler pas moins de sept erreurs patentées. Voici ce qu'elle écrivit :

(1) "L'un des points positifs du nouveau Pape est son manque de relations dans la Curie"... Faux ! Il avait lui-même été longtemps membre du plus important des organismes de la Curie, la Sacrée Congrégation pour les Sacrements et le Culte divin.

(2) "On l'avait rarement vu à Rome"... Faux ! Il demeura à Rome durant tout le Concile du fait de ses fonctions d'"expert", et durant les trois années où il fut vice-président de la Conférence épiscopale italienne, il faisait de constantes allées et venues à Rome.

(3) "Durant ses années d'études à la Grégorienne..." Faux ! Il n'était pas passé par cette université, ayant reçu permission de continuer ses cours à Belluno comme adjoint de l'évêque.

(4) "Il succéda au Pape Jean comme patriarche de Venise"...Faux ! Roncalli avait quitté Venise en 1958 à son élection à la papauté, alors que Luciani n'en devint Patriarche qu'en 1971.

(5) "Il eut la réputation d'avoir été assez favorable à la pilule contraceptive jusqu'à *Humanae Vitae*"... Ce fut en réalité le contraire. Il acquiesça au document lors de sa publication, puis il adressa un appel au Pape Paul pour qu'il reconsidère favorablement un usage modéré de la pilule.

(6) "Luciani semble n'avoir jamais voyagé hors d'Italie".... Bien au contraire, une fois évêque, il voyagea assez fréquemment à travers l'Europe étant l'un des quelques italiens invités à participer aux réunions avec les évêques et théologiens allemands d'avant garde pour préparer le Concile. Il alla également plusieurs fois au Brésil et une fois en Afrique du Sud.'

(7) Finalement l'article citait "l'immersion totale du Pape dans la pauvreté". Ce thème de l'abjecte pauvreté ("la sale pauvreté" comme l'appelle le rabbin Tannenbaum) provenait de quelques mots figurant dans le premier document sur sa biographie, mis à disposition des journalistes par le Vatican, et fut amplifié et embelli successivement. A la fin, le frère du Pape, Eduardo, en eut quelque impatience. "Notre famille n'était pas plus mal lotie que bien des gens" déclara-t-il au journal *Il Tempo*. Dans les années vingt, ce n'était facile pour personne dans la région au Nord de Venise qui, transférée de l'Autriche, avait bien du mal à se faire sa place dans la faible économie italienne les premières années qui suivirent la Grande Guerre. Mussolini apporta une solution partielle au problème lorsqu'il entreprit l'assèchement des Marais Pontins et qu'il invita les Vénitiens à venir s'y établir. Même aujourd'hui encore, chez certaines vieilles gens de cette région, on reconnaît à leur parler chantant de Vénétie les colons venus du Nord. En ce qui concerne la famille Luciani, qui, à la naissance du pape, demeurait encore sur place, une photographie montre qu'elle habitait une grande maison à deux étages. Son frère Eduardo fut longtemps le président de la Chambre de Commerce locale.

Si les journalistes étrangers écrivant sur la vie de Jean Paul Ier brodaient leurs articles de détails fantaisistes, en revanche leurs reportages sur sa mort furent apparemment dépourvus de toute curiosité. Remarquable fut le peu de questions que les quelque huit cents journalistes de tous pays tourniquant à l'époque dans les salles de presse du Vatican se posèrent à propos des causes d'une mort aussi soudaine. Dans les milieux populaires en Italie, sur les marchés, dans les taxis, on jasa beaucoup. Il y eut aussi une demande d'autopsie émanant d'un groupe pseudo-traditionnaliste cherchant à se faire de la publicité, qui resta sans réponse, mais, pour les journalistes étrangers, l'annonce du décès par le Vatican suffisait apparemment. L'ennui fut que l'annonce fut incomplète. A la mort du Pape Paul, un bulletin avait été publié à destination de la presse, qui annonçait simplement l'événement. Sa mort était survenue tel jour, à telle heure, le tout suivi d'une phrase expliquant la cause en termes vagues. Le lendemain, un autre court bulletin fut publié donnant toutes précisions en langage médical sur la cause du décès.

Cette fois, le service de presse distribua bien le bulletin du premier type quelques heures après la découverte du corps inanimé du pape Jean Paul Ier, mais le second bulletin, le rapport médical, ne fut jamais distribué. A la question des reporters s'étonnant de l'absence du second bulletin, l'officier de presse du Vatican, le RP Romero Panciroli, répondit que puisque la nouvelle du décès avait été publiée, il avait semblé inutile de sortir un deuxième communiqué. La loi italienne dans ces circonstances exigeait une autopsie, mais depuis 1929 et la signature par le Cardinal Gasparri et le Premier ministre Mussolini du traité du Latran, la Cité du Vatican était un Etat indépendant et souverain.

Lors de son décès, Albino Luciani n'était que dans la soixantaine, et c'était un italien qui avait des amis et des parents disposés à répondre aux interviews. Les correspondants locaux se précipitèrent sur eux. Ils allèrent interroger l'une de ses sœurs, qui insista sur le fait que son frère avait subi un récent bilan médical où son électro-cardiogramme avait été trouvé parfait. Elle ajouta qu'il n'avait jamais souffert du cœur, non plus d'ailleurs qu'aucun membre de sa famille. Un prêtre qui avait été secrétaire particulier de Luciani lorsqu'il était Patriarche de Venise attesta le fait que, tous les dimanches après-midi jusqu'à son élection à la papauté, ils allaient ensemble faire une randonnée de plusieurs heures de marche dans la montagne. Le Cardinal Colombo de Milan exprima de son côté sa stupéfaction à l'annonce de la mort soudaine de celui qui était son ami, assurant qu'il avait reçu un appel téléphonique du Pape seulement cinq heures avant que le corps fût découvert inanimé, et qu'il lui avait alors semblé en parfaite santé et forme intellectuelle, ajoutant : "Il me dit que les premières semaines de confusion étaient maintenant définitivement terminées et qu'enfin il commençait à prendre les choses en mains".

Il y eut des versions contradictoires sur les circonstances de la découverte du corps. Est-ce l'abbé Maggee, ou bien l'une des sœurs intendantes des appartements qui le découvrit en premier ? Versions contradictoires aussi à propos du fait que le Pape lisait avant de mourir.

S'il n'y eut pas de rumeurs au Vatican, il y eut donc contraste entre les communiqués pour les deux décès de papes successifs. Mais le fait le plus significatif fut la décomposition épouvantablement rapide du cadavre, alors qu'il était exposé devant le grand autel en la basilique Saint Pierre, ce qui obligea à effectuer la mise en bière et à fermer le cercueil beaucoup plus tôt que prévu. Les cardiologues interrogés par la presse romaine à l'époque déclarèrent qu'un tel phénomène ne se produit pas lors d'un décès par simple arrêt cardiaque.

S'il y a bien en effet toutes les évidences d'une machination, reste à savoir pourquoi ? Comment un tel événement s'inscrit-il dans la thèse de cet ouvrage ? Il est sûr qu'Albino Luciani, dès lors qu'il eut calmé sa "crise spirituelle", devint un participant enthousiaste de la révolution au Vatican. Sa résidence patriarcale à Venise et les autres bâtiments ecclésiastiques le long du Grand Canal étaient devenus des centres de dialogue entre Protestants et Catholiques, de consultations avec les Juifs, de spéculations échevelées des Jésuites sur le "discernement des esprits", et surtout des efforts du Vatican, et tout particulièrement du Cardinal Willebrandts, pour rassembler les Charismatiques catholiques et les Assemblées de Dieu protestantes. Nombre de ces réunions étaient présidées par l'énergique Rosemary Goldie, celle qui avait dirigé l'activité du Palais de Saint Calixte et qui ultérieurement fut promue au rang de membre de la Curie.

Pourquoi alors un Pape aussi fidèlement engagé dans le mouvement du Vatican actuel aurait-il du être écarté de la scène ? En rechercher les raisons est resté un passe temps favori de la Droite comme de la Gauche. Même le Vatican s'est prêté à ce petit jeu en patronnant la version du journaliste John Cornwell qui prétendit, contre toute évidence, que Luciani était pratiquement à l'article de la mort lorsqu'il fut élu. Cornwell va jusqu'à mordre la main qui le nourrit en accusant le Vatican d'avoir laissé mourir le pauvre homme par négligence. Etant donné ce que le professeur Jean Meyer appelle le complexe d'auto-persécution du Vatican, ils ont du apprécier l'accusation.

Les thèses les plus folles circulaient en 1978 : par exemple que le nouveau Saint Père allait rétablir l'ancienne Messe, alors que tous les vénitiens savaient qu'il s'était efforcé d'empêcher la célébration de la Messe par les prêtres de Mgr Lefebvre à San Simeone

Piccolo. Le Saint Père, a-t-on prétendu aussi, allait nettoyer la Banque du Vatican. Cette dernière fantaisie, inventée quelques années plus tard par l'écrivain David Yallop, fit de son livre "*Au nom de Dieu*" \*un "best seller" mondial. Penser que ce clerc tranquille et soumis, n'ayant jamais manifesté d'intérêt connu pour les problèmes économiques et stupéfait lui-même d'avoir été élu Pape, se serait résolu, dans les hésitations de ses toutes premières semaines de règne, à affronter tout l'"establishment" financier du Vatican, c'est évidemment aussi absurde que la thèse de Cornwell est à l'évidence fausse.

La mort soudaine de Luciani, qui apparemment fut empoisonné, risque bien de demeurer un mystère. Quelques vaticanistes ont émis l'hypothèse hardie, que parmi les électeurs de 1978, certains initiés de la faction de Koenig, écœurés de la médiocrité de l'élu imposé par la faction Benelli, se seraient décidés à rectifier la situation par n'importe quel moyen.

Comme un sorte d'épithète au personnage plutôt pathétique que fut Jean Paul Ier, on trouve une phrase curieuse à la fin de l'un des petits papiers qu'il aimait écrire pour *Il Gazzettino de Venezia*. Ce texte peut s'interpréter à la fois comme un hommage à ses mentors, Roncalli et Willebrands, et comme un apologue pour le destin qu'il choisit librement, "même si non sans tourment et hésitation" ; le voici : "Mieux vaut être le confident de grandes idées que l'inventeur d'idées médiocres ; celui qui s'est hissé sur les épaules d'un autre voit plus loin que cet autre, même s'il est plus petit que lui".

## JEAN PAUL II

Le second pape Jean Paul arriva sur la scène avec un bruyant et réconfortant "Laudate Jesu Christi". La vitalité et l'enthousiasme du "pape étranger" ne mit pas longtemps à attirer à Rome une affluence sans précédent de foules innombrables venues de Pologne, d'Irlande, des Etats-Unis, du Brésil et du Mexique, qui envahirent les places et les parcs de la Ville éternelle. Quelques traditionalistes catholiques tombèrent même sous son charme. Depuis longtemps privés, ils virent des mirages derrière des mots et des actes qu'ils jugèrent positifs et qui détournèrent leur attention du reste.

Tout comme dans le cas d'Albino Luciani dont les spécialistes en relations publiques avaient transformé l'image de l'œcuméniste délibéré, fils spirituel du très libéral Pape Jean qu'il avait été, en celle d'un combattant courageux pour la réforme des finances du Vatican et pour la liturgie traditionnelle, de même, la biographie de Karol Wojtyla commença d'être remodelée, avant même qu'il eut quitté le balcon de Saint Pierre, le soir de son élection. Sitôt faite l'annonce de son nom, il y eut une envolée de journalistes depuis la place vers les salles de presse, qui pour téléphoner, qui pour télexer la nouvelle, pendant que ceux que la tâche n'appelait à rien d'autre ce soir là s'agglutinaient devant les écrans de la télévision de la salle de presse, qui diffusaient le programme interne de TéléVatican.

Le nouveau Pape avait à peine terminé son allocution de bienvenue à la foule de la place St Pierre, depuis le balcon au-dessus du portail central de la basilique, que l'efficace service de presse du père Panciroli sortait en photocopie une biographie de deux pages du nouveau Pape, en italien, et quelques minutes plus tard des versions en quatre langues, dont le polonais. En même temps un caméraman de télévision arrêta pour interviewer un journaliste d'une quarantaine d'années qui sortait d'une des cabines téléphoniques. C'était Jerszy Turowitz, le rédacteur en chef du groupe de presse catholique *Znak*, lié au gouvernement polonais\*. Au moment où l'on pouvait lire sur le feuillet distribué par le Vatican que le père de Karol Wojtyla avait été un ouvrier, Turowitz disait à la télévision : "Non, pas un ouvrier mais un officier de l'armée. Pas un officier de haut rang, mais un officier. Depuis combien de temps est-ce que je connais le nouveau pape ? Oh depuis de très nombreuses années, bien longtemps avant le Concile".

La centaine de journalistes qui regardaient l'écran notèrent les déclarations de Turowitz mais des douzaines d'autres envoyaient déjà à leur journal dans le monde entier l'erreur figurant sur le feuillet.

Quelle importance peut avoir le genre de gagne-pain du père d'un Pape ? Pour l'Eglise elle est nulle. La papauté est élective, pas héréditaire. Le cardinal Ottaviani, qui avait été *papabile* deux fois et était devenu à la fin de sa longue carrière le porte drapeau de l'aile droite conservatrice, avait été le fils d'un boucher du quartier pauvre du Trastevere à Rome. Mais que cette faute ait été faite dans le cas présent et n'ait jamais été corrigée dénote une tentative politique de manipuler l'opinion publique .

On peut admettre qu'il n'ait pas été facile d'obtenir d'un pays communiste les données biographiques dont on avait eu besoin, mais en rassemblant avec honnêteté, même le peu que l'on a pu obtenir, on peut déjà aller assez loin dans l'esquisse du caractère de l'homme qui a été choisi par ses pairs pour diriger la transformation de l'Eglise Catholique.

Comme l'indiquait Turowitz, le père de Karol Wojtyla n'avait été ni un ouvrier ni un paysan, mais un militaire. Le peu que nous savons de Joseph Wojtyla est éclairant sur la future orientation de son fils. Sans l'énergie de son père à monter dans l'échelle sociale et sans sa discipline, il est douteux que son fils serait parvenu où il est.

Dès 1979, un journaliste enquêteur d'Europe centrale avait découvert le dossier du lieutenant J. Wojtyla dans les archives militaires de la Vienne impériale. La province polonaise de Galicie, d'où était la famille Wojtyla, avait fait partie de l'Empire des Habsbourg de 1772 à 1918. Le dossier indique que le père du futur Jean-Paul était originaire du village de Lipsik et fils d'un tailleur. Il s'engagea dans l'infanterie, d'où l'on peut déduire qu'il avait peu d'instruction. Et le fait qu'il ne soit pas devenu soldat avant vingt-et-un ans indique aussi qu'il dut probablement passer son adolescence comme apprenti avec son père et que, lorsqu'il décida d'entrer dans la carrière militaire en dépit du fait qu'il devrait commencer comme simple soldat, ce dut être dans l'espoir d'échapper ainsi au morne destin de passer sa vie à couper des habits noirs de dimanches pour les paysans des environs.

Joseph Wojtyla progressa vite dans l'armée, passant de caporal à sous-officier. Son dossier dit qu'il parlait couramment l'allemand et le polonais, et qu'il était bon dactylographe, tapant avec rapidité. Homme d'une stature d'un mètre soixante sept, les cheveux châtons, avec une fine moustache blonde, ses photographies montrent des traits assez sévères et étriés, très différents de ceux de son second fils, Karol, qu'il avait eu à l'âge de quarante et un ans. Emilia Kacz-Orowsika, son épouse, avait, elle, le visage large et accueillant du futur pape et sa stature solide.

A la fin de 1914, Joseph Wojtyla était passé de la machine à écrire au champ de bataille. Les forces autrichiennes étaient alors engagées pour contenir une importante attaque Russe dans l'attente que des Allemands sous le commandement de Von Mackenson vinssent les aider à repousser les Russes vers l'Est. En 1916 Wojtyla fut décoré de la Croix militaire de première classe, qu'il reçut des mains de l'empereur Francois-Joseph en personne. Trois ans plus tard, la guerre finie, c'est la République polonaise qui le promut au rang de lieutenant, et au printemps de l'année d'après qui fut celle de la naissance de Karol, la famille était installée dans

une maison agréable de la ville de Wadowice.

Le lieutenant Wojtyla, qui avait quitté son échoppe de tailleur de village par l'une des rares voies qui s'offraient à un jeune sans fortune ni éducation dans la société stable et hiérarchisée de l'empire, ambitionna probablement pour ses enfants les avantages dont il n'avait pu bénéficier pour lui-même. Son fils aîné Edvard, né dix ans avant Karol, fit un doctorat en médecine à l'université de Cracovie, où malheureusement il mourut à l'âge de 24 ans, d'une scarlatine attrapée en participant à des essais cliniques sur le bacille.

Dans les années trente, on trouve Karol étudiant, vivant seul avec son père, après la mort de sa mère, de son frère et de sa sœur. Le quotidien *Il Tempo* de Rome publia sur cette phase de la jeunesse de Karol Wojtyla une interview de Jerszy Kluger, ingénieur résidant depuis plusieurs années à Rome et qui avait été son camarade depuis sa petite enfance jusqu'à ses années d'université et avait fréquenté le petit deux pièces en rez de chaussée de la rue Kalinine. Il donne une description très parlante du père de son ami : "C'était un homme très digne et de vaste culture. Il prit de bonne heure sa retraite de l'armée afin de se consacrer à l'étude. De fait il écrivait une Histoire de l'Eglise Catholique en Pologne. J' ignore si le livre a été publié ou pas. Mais je me souviens qu'il était d'un calme, d'une sérénité..."

A Wadowice, ajouta Kluger, la ville comptait environ dix mille habitants dont deux mille étaient juifs. Son père à lui était le chef de la Communauté juive, un libéral politiquement actif. "La vie n'était pas facile dans la République polonaise de l'entre-deux guerres, où les gens étaient toujours prêts à insulter les Juifs et à heurter leur sensibilité. Mais les Wojtyla étaient différents".

Kluger montra au reporteur la photo de groupe des diplômés de l'année, une photo de juin 1938. Karol, que l'on voit au premier rang, "était toujours premier en classe, dit Kluger. Non pas qu'il étudiait davantage que les autres, mais simplement il était un petit génie".

Le lycée où il était élève n'était pas un établissement catholique. Il n'y a pas de prêtre dans le rang des professeurs. Mais le choix de mettre son fils dans un établissement laïc fut peut être de la part de père de Karol moins délibéré que pour le père de Pie XII. Il n'y avait probablement pas d'institutions catholiques à Wadowice ou aux environs. Mais l'Empire des Habsbourg avait été si imprégné de catholicisme que des écoles spécifiquement catholiques ne se justifiaient guère, avant comme après l'indépendance.<sup>1</sup> Une autre photographie de Kluger montre bien que le lycée de Wadowice drainait les garçons des familles de la classe aisée : c'est celle d'une réunion d'anciens de la même classe dix ans plus tard. On y voit cette fois un prêtre, c'est l'abbé Wojtyla, debout au milieu d'un groupe de jeunes hommes à l'aspect aisé, avec leurs épouses assez élégantes.

Terminons-en donc ainsi avec la légende qui commença avec le bulletin de presse du Vatican présentant Wojtyla "fils d'un ouvrier", pour devenir ensuite "un ouvrier appauvri, d'origine paysanne" et finir dans la bouche du gouverneur King, du Massachusetts, par un hommage au Pape "qui nous est venu des mines de charbon de son pays bien aimé, la Pologne".

Les contes qui ont été diffusés sur ses années d'université sont aussi remarquables par leurs contradictions que la partie précédente, et tout aussi chargés d'inventions intentionnelles. Après son succès aux examens de fin d'études secondaires, le fils et le père déménagèrent pour aller s'installer dans la belle et ancienne ville universitaire de Cracovie, à une cinquantaine de kilomètres de leur précédente résidence. A l'automne, Karol commença de suivre les cours de la Faculté des lettres, en langues et en littérature. L'année suivante, 1939 dut être pour lui l'une des plus traumatisantes de sa vie. Son père mourut et la Deuxième guerre mondiale éclata, en Pologne précisément.

Après trois semaines de campagne et la conquête du pays, Cracovie devint capitale du gouvernement général allemand, et Karol, en âge d'accomplir ses obligations militaires, fut dès lors susceptible d'être requis pour le travail obligatoire en Allemagne.

Afin d'éviter d'avoir à quitter Cracovie et d'arrêter ses études, lui et un de ses condisciples, Julius Kydrynski, avec qui il partageait une chambre après la mort de son père, réussirent à trouver du travail à mi-temps dans une mine locale de chaux. Selon Kydrynski, aujourd'hui devenu un auteur polonais connu, les ouvriers de la mine choyèrent les deux étudiants de bonne famille, ne les laissant que progressivement s'atteler au travail de force de broyage de la chaux et il ne fallut que quelques jours avant que Karol se soit débrouillé pour être promu à un poste dans les ateliers, où le travail était effectué par un système primitif de commande à distance.

A lire le panégérique sur la notice biographique issue par le bureau de presse du Vatican le soir de l'élection, Karol à cette époque "se vouait activement à la formation religieuse et culturelle des autres travailleurs".

Mais celui qui le connut alors du plus près, son camarade de chambre, déclara au reporter australien James Oram : "Karol était un catholique pratiquant. Je veux dire par cela qu'il allait le dimanche à la Messe. Mais, intellectuellement, c'était je pense, un libéral. La Religion n'était certainement pas son principal centre d'intérêt à cette époque."

Plusieurs de ses amis des années de la guerre ont témoigné du fait qu'il était alors possédé par la passion du théâtre. Il avait fait, à l'occasion d'une matinée de lectures poétiques à l'université, la connaissance de Julius, et à la suite de ces rencontres, lui et quelques étudiants avec un ou deux acteurs professionnels sans emploi, ils organisèrent une compagnie théâtrale semi-professionnelle qui donnait des représentations privées dans les salons des hôtels particuliers, le jeune Karol tenant en général le rôle principal. Sept pièces formaient le répertoire de leur troupe, et, contrairement à bien des histoires qui ont couru, ces pièces n'avaient pas été choisies pour promouvoir la religion, chanter la Pologne ou stigmatiser l'Allemagne. C'était simplement de bonnes pièces, solides et dramatiques de théâtre contemporain, en un mot du théâtre pour le théâtre. Un exemple typique était "La Caille", pièce d'un auteur polonais à succès de l'époque, dans laquelle Karol jouait le rôle d'un paysan fruste, dont la femme avait été séduite par un personnage plus fin et plus sensible.

---

<sup>1</sup> NDR L'auteur ne dit pratiquement rien sur la mère de Karol Wojtyla que certains ont prétendu d'origine juive. Serait-ce alors son père Comment expliquer que le jeune Karol et son père se distinguaient par leur bon accueil aux Juifs, et que le jeune Karol semblait choisir ses amis dans cette communauté, notamment intime du fils du chef de la Communauté locale, dans une ville et une province où ils étaient généralement détestés, selon ce qui est rapporté, et où donc les Wojtyla père et fils osaient ainsi provoquer le qu'en dira-t-on! Y aurait-il un lien entre le grand-père paternel et la Communauté israélite ?..Mais tous les tailleurs de Galicie n'étaient pas forcément israélites! Ou bien l'état d'esprit du père, ouvert à la Communauté, aurait-il été le reflet d'un esprit viennois et d'une société fin de siècle, et transmis au fils, ou bien encore doit-on poser l'hypothèse d'une possible appartenance du père à un parti libéral de gauche, ou à une loge?

Ultérieurement, lui et quelques acteurs du groupe, qui s'appelaient Studio dramatique 39, transformèrent leur compagnie, la spécialisant dans la récitation de poésie épique de la littérature polonaise classique et du XIX<sup>ème</sup> siècle. Ils se présentaient sur une scène nue, sans aucun décor, selon le style d'avant-garde dans l'Allemagne préhitlérienne de la République de Weimar. Des années plus tard, une fois évêque, ayant toujours conservé un vif intérêt pour le théâtre, il exposera la théorie des avantages qu'il y aurait à réduire le théâtre à la seule expression verbale, pour mieux solliciter l'imagination du spectateur. Ce penchant pour la nudité weimarienne explique peut-être la préférence du Pape Jean Paul pour les rituels dépouillés de l'Eglise Conciliaire .

Parmi les diverses fables qui courent au sujet des années d'université de Wojtyla, celle de sa participation à un activisme politique souterrain est la plus fantaisiste, lorsque l'on considère la vie qu'il menait, qui exigeait des occupations publiques depuis le matin tôt jusqu'au soir minuit. Il commençait la journée par ses cours, puis allait à son travail à la mine ou plus tard à l'usine chimique, puis aux répétitions, et il terminait la soirée par les représentations.

Si l'on part du fait que, comme évêque et cardinal, Wojtyla interprêtera le dogme catholique à la lumière glauque des existentialistes allemands, on est amené à penser que, loin d'avoir résisté et participé à des sabotages contre les forces allemandes d'occupation, il s'était plutôt très probablement instruit à leur contact. Même en admettant que la défaite de son pays ait pu être dure à supporter pour un fils d'officier, sa vigueur peu commune et sa curiosité intellectuelle durent le pousser à tirer profit de tous les contacts que la situation amenait. Pendant une occupation militaire étrangère, il se produit toutes sortes d'échanges, en particulier au niveau de la jeunesse, bien davantage que ce qui paraît à la une des journaux. On a dit que, parmi les membres des unités SS stationnés en France pendant la seconde guerre mondiale, 80% n'étaient pas des Allemands mais de jeunes Français.<sup>1</sup> Il est également patent que les échanges culturels de ces années là conférences, symposiums, etc. amenèrent les jeunes Français portés aux choses intellectuelles à s'imprégner au contact des occupants allemands des concepts philosophiques brumeux de leur mentor, Martin Heidegger, et à s'en enthousiasmer, concepts qui, non seulement domineront toute la littérature française d'après-guerre avec Jean-Paul Sartre et Albert Camus, mais finiront même par pervertir l'orthodoxie catholique, à travers les écrits de tout un groupe de théologiens influents comme Karl Rahner, S.J., élève lui-même de Heidegger.

Les centres avancés de formation intellectuelle, même en temps de paix, sont souvent aussi des centres d'agitation politique. Naturellement cette agitation n'allait pas se calmer pendant la guerre. Aussi l'Université de Cracovie fut-elle fermée durant toute la durée de celle-ci, de même que les autres universités polonaises et les séminaires. Les études cependant continuèrent en privé, mais pas en secret. On ne sait pas quand exactement Karol Wojtyla décida de devenir prêtre.

Plusieurs livres et articles ont fait mention de sa participation à un petit groupe d'étudiants qui se réunissaient régulièrement avec un certain Jan Tyranowski. Comme le grand père de Karol, ce personnage exerçait la profession de tailleur. D'après Malachi Martin, "ce tailleur sans instruction fut l'homme qui eut l'influence la plus décisive sur la vie de Wojtyla". Certains ont dit que ces sessions consistaient en lecture de l'Ecriture, mais J. Malinski, dans "Mon ami Karol Wojtyla" insiste sur le fait qu'elles n'étaient pas de nature religieuse, du moins au sens catholique du terme. Elles consistaient plutôt en une sorte de formation philosophico-théosophique, du genre "connais-toi toi-même", apparemment analogue à la démarche philosophique de Rudolf Steiner qui avait fasciné le jeune Angelo Roncalli .

En tout cas, ce fut probablement au cours de l'année 1943 que Karol se mit sous la tutelle de l'archevêque et métropolitain de Cracovie, Mgr le Prince Sapieha, qui le confia à un thomiste pour faire ainsi ses études de théologie en privé, entrecoupées d'examens périodiques.

Comme pour l'histoire du "séminaire clandestin", il faut encore démolir cette autre falsification romantique: C'est le 7 août 1944 que l'archevêque Sapieha, alarmé à la nouvelle de la percée russe à l'Est et de l'imminence d'une retraite des forces d'occupation allemandes, invita les candidats au sacerdoce, qui étudiaient jusqu'alors dispersés dans son diocèse, à venir attendre l'avance des Soviétiques à l'abri tout relatif de son palais archiépiscopal, qu'il transforma ainsi temporairement en internat. Ce ne fut donc pas comme on l'a dit "les persécutions par les nazis", mais bien plutôt leur disparition, qui fut la cause du séminaire improvisé de Cracovie.

La retraite des Allemands, en abandonnant toute la Pologne à la merci des armées soviétiques, entraînait l'exode de toute la population. Le palais épiscopal devenu séminaire ne fut pas envahi, mais Cracovie connut des troubles graves pendant les six mois qui suivirent la nouvelle Occupation. Avant la guerre, la population juive avait représenté jusqu'à 25% de la population totale de la ville, ce qui n'était pas spécialement élevé pour la Pologne, où, selon l'Encyclopédie judaïque, la proportion des Juifs avait atteint les 30% à Varsovie et 44% à Lublin. En 1945, des milliers de Juifs de Cracovie, qui avaient fui dans la zone russe à l'arrivée des Allemands au début de la guerre, revinrent, dont beaucoup des hommes comme commissaires politiques et policiers Soviétiques. Ceci entraîna la colère des Polonais, colère qui explosa le 11 août, se traduisant par un grave pogrom, au cours duquel trois cent cinquante trois juifs de Cracovie furent tués par la populace.

Le soir de son élection à la papauté, Jean Paul II se décrit comme "un homme venu de loin". En réalité, il y avait longtemps que Rome comptait pour sa seconde résidence, car c'était dès 1946 qu'il avait commencé d'y venir et d'y faire des séjours prolongés. Le métropolitain Sapieha cette année là s'était montré aussi avisé dans ses négociations avec les Russes qu'il l'avait été avec les Allemands. Au cours de ces mois terribles appelés "l'année zéro" par les vaincus, pendant lesquels, à la suite du pogrom, Cracovie avait été mise pratiquement sous la loi martiale par la police, et alors que pratiquement seuls les Juifs étaient autorisés à quitter le pays, Karol Wojtyla, qui venait juste d'être ordonné,<sup>2</sup> fut autorisé à partir en Occident. Voyageant périlleusement par chemin de fer sur un réseau mal réparé, il arriva dans la Ville éternelle pour le début de l'année scolaire.

Bien que secouée politiquement au plus profond, Rome était sortie de la guerre intacte, à part les rues situées près de la gare Tiburtina, quartier qui avait été bombardé par les Américains.

A la vieille faculté de l'Angelicum, la faculté dominicaine dédiée à l'Ordre du grand saint Thomas d'Aquin sur les pentes de la colline dominant le forum de Trajan, le jeune prêtre venu de Pologne devait passer deux ans pour études. De là, par les rues

<sup>1</sup> NDT : Nous laissons cette stupéfiante "nouvelle" à l'appréciation du lecteur Français !

<sup>2</sup> NDT : Si l'auteur s'indigne qu'un Pacelli ait fait des études, certes complètes, mais en tant qu'externe, que dire d'un Wojtyla dont les études ecclésiastiques se bornèrent à moins de trois ans, dans les conditions chaotiques de l'époque. Et qu'il est loin le temps où l'Eglise considérait les comédiens avec de graves réserves.

encombrées, il pouvait descendre en une demi-heure jusqu'au pont sur le Tibre et à la place Saint Pierre, pour y entendre les discours du Pape Pie XII.

Pour étudier les œuvres de Saint Jean de la Croix, sujet de sa thèse, il entreprit d'apprendre l'espagnol, et l'on a dit que c'était pour améliorer son français qu'il décida de résider au Collège Belge. C'est une raison très plausible, mais on doit se rappeler que depuis l'époque du cardinal Mercier, la Belgique, avec l'Université de Louvain et dorénavant *Lumen Vitæ*, était devenue le principal foyer de fermentation théologique progressiste. L'ambiance au Collège Belge avec de fréquentes visiteurs venus de Belgique ne peut pas ne pas avoir fortement influencé le jeune Wojtyła.

L'été, il se rendit en Belgique, en auto-stop, pour assister aux meetings internationaux de la J.O.C, la Jeunesse Ouvrière Chrétienne. Il alla aussi à Paris où il fréquenta la Mission de France, le centre du Mouvement des prêtres-ouvriers. J Malinski, décrivant ces étés, décrit la Mission de France comme un centre pour de jeunes prêtres témoignant du Christ au service des hommes, désireux de ramener la liturgie à ses origines et cherchant à créer de nouvelles structures pour une prière commune". En 1947, l'abbé Wojtyła fut le délégué Polonais au congrès du Mouvement de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne à Genève.

En Pologne en 1948, sept cents prêtres et davantage encore de religieux avaient été emprisonnés par les autorités communistes. Néanmoins l'abbé Wojtyła à son retour dans son pays fut chargé de la paroisse du village de Niegonic. L'année d'après, il fut muté à Cracovie, où il fut chargé d'une fonction en paroisse et de l'aumônerie de la vieille Université, cela avec l'accord du gouvernement. Chaque été, de sa propre initiative, il organisait des sorties randonnées du week-end avec les étudiants. C'est à peu près à cette époque qu'il offrit, sous un pseudonyme, ses premiers poèmes pour publication à l'éditeur de *Tygodnik Powszchny*, Jerszy Turowitz, le journaliste qu'interviewra TéléVatican le soir de l'élection. Cet hebdomadaire devait très vite être absorbé par le mouvement pro-gouvernemental *Pax* de Boleslaw Piasecki, et Turowitz deviendra le collaborateur de Jerszy Zablocki, au sein d'un groupe de presse catholique lié à Pax appelé "*Znak*" (le signe). Zablocki obtiendra même ultérieurement un poste ministériel sous le premier ministre communiste Gierek.

Bien que l'Angelicum semble avoir accepté la thèse de Karol Wojtyła sur Saint Jean de la Croix, on ne trouve mention le concernant d'aucun diplôme académique antérieur. Pour obtenir un poste d'enseignement en Pologne il fallait une deuxième thèse, d'où deux nouvelles années de préparation. Abandonnant ses tâches paroissiales, il se mit à étudier la philosophie et à préparer un mémoire sur les travaux du phénoménologue allemand Max Scheler. En 1953 il obtint ainsi un poste de chargé de cours de théologie morale à l'Université de Lublin, et l'année suivante, il fut chargé en plus d'un cours de la même matière à l'Université de Cracovie, ce qui l'obligeait à voyager de nuit pour se rendre d'une ville à l'autre.

Fin 1953, le gouvernement polonais supprima les cours de théologie catholique à Cracovie, faisant de Lublin la seule université "Catholique" subsistant derrière le Rideau de fer. Cette institution avait une histoire curieuse. En un certain sens elle devait ses origines à Lénine. Voici comment. La Pologne orientale avait été russe avant 1918, et dans l'Empire orthodoxe des tsars, les séminaires catholiques romains étaient considérés comme des foyers de troubles, particulièrement celui de Wilna auquel il fut finalement enjoint de se replier sur Petrograd où il dut fusionner avec une petite académie théologique déjà existante dans la capitale. On espérait qu'ainsi les séminaristes catholiques deviendraient plus faciles à surveiller. Sitôt après la Révolution Russe, le recteur, l'abbé Idzi Radziszewski obtint une audience de Lénine, qui accueillit favorablement la proposition de ce prêtre de transférer les deux institutions conjointes en territoire polonais.

A cette époque, la nouvelle République de Pologne avait la fierté d'accueillir un nonce qui fut certainement impliqué dans cet arrangement de transfert. Ce n'était autre que Mgr Achille Ratti, le futur Pie XI. Le déménagement exigea des dépenses considérables, notamment pour déménager et réinstaller une grande bibliothèque, pour l'aménagement et l'ameublement des locaux, sans compter l'achat d'un grand bâtiment dans la partie polonaise de Lublin. Or dans cette Pologne dévastée par la guerre, l'argent leur fut offert presque aussitôt par deux millionnaires polonais, qui, fait assez étrange, étaient notoirement connus comme franc-maçons.

Un autre futur pape qui eut des contacts passagers avec l'université de Lublin fut le jeune abbé Montini. Résidant en Pologne en 1922, il fit part plus tard à des amis qu'il s'était senti bien plus à l'aise parmi les jeunes intellectuels gauchisants de l'université de Lublin que parmi les diplomates et les aristocrates de la capitale.

En ce qui concerne les fonctions de Jean-Paul à Lublin, ses cours se poursuivirent pendant plus de dix ans, plusieurs années même après qu'il eut été nommé évêque. Il y revint d'ailleurs donner plusieurs conférences après son élection à la papauté. Dès 1953, son enseignement avait commencé d'attirer du monde, aussi bien à Cracovie qu'à Lublin, en dépit du fait que ces années là furent marquées par de graves persécutions de l'Eglise en Pologne. Le cardinal Wyszinski était assigné à résidence, l'enseignement religieux était interdit dans les écoles, on arrêtait des prêtres sur de fausses allégations, et les hôpitaux et autres institutions charitables étaient enlevées des mains de l'Eglise.

Trois ans plus tard, à l'arrivée de Gomulka au pouvoir, il y eut une certaine accalmie. Le cardinal retrouva sa liberté et l'Eglise une certaine latitude. On était en 1956, l'année où Wojtyła fut sacré évêque. Deux ans après, le Pape Paul<sup>1</sup> le nomma évêque auxiliaire de Cracovie avec droit de succession.

Un conclave et la préparation d'un concile approchaient. Deux ouvrages de Wojtyła furent publiés : sa thèse sur Max Scheler et un ouvrage sur le mariage, sous le titre *Amour et Responsabilité*. La publication rapide de plusieurs traductions de ces ouvrages a pu développer l'intérêt croissant de Rome pour le jeune évêque polonais, de sorte qu'il fut invité à prendre part aux travaux préparatoires des initiés au Concile, comme on peut l'interpréter sachant que l'invitation lui vint de Mgr Garonne de Toulouse, qui deviendra un jour l'inquisiteur en chef contre Mgr Lefebvre.

La courte biographie distribuée par la section Presse du Vatican le soir de l'élection de 1978 mentionnait comme "décisive" la contribution apportée par Wojtyła à *Gaudium et spes*. Connue dans les pays de langue anglaise sous l'appellation de l'Eglise dans le monde moderne "*Gaudium et spes*" s'avéra être une longue dissertation sur l'art et la manière de saper la Tradition. Citons-en une phrase éclairante, autant que typique de la contribution "décisive" de Wojtyła: **"Ce n'est pas le rôle de l'Eglise d'enseigner les incroyants. Nous sommes engagés dans une recherche avec les autres hommes, nos compagnons... évitons de moraliser ou de suggérer que nous monopolisons la vérité"**.

<sup>1</sup> NDT : Il s'agit évidemment de Jean XXIII.

En lisant ses interventions au Concile, on s'aperçoit qu'elles défendirent singulièrement le statu quo en Europe de l'Est, tout particulièrement lorsqu'il s'est agi de faire obstacle aux demandes des conservateurs que l'on incluât une condamnation du communisme ou à défaut de l'athéisme. Dans leurs *"Lettres du Vatican"*, le groupe qui signait sous le pseudonyme de "Xavier Rynne" rapporta que : "l'archevêque Wojtyla repoussa la charge de l'évêque tchèque Hnilca, très excité, qui dans le débat final sur Gaudium et Spes avait déclaré que "seulement dire sur l'athéisme ce que dit ce schéma équivaut à ne rien dire du tout", lui répliquant que le Concile pouvait très difficilement traiter de l'athéisme à cause de l'extrême complexité de la question".

Pour "Xavier Rynne", l'objection de Wojtyla était raisonnable et adéquate, parce que "les observateurs russes orthodoxes pesaient chaque mot du Concile avec le plus grand soin, puisque leur présence avait été obtenue sur la condition, mutuellement acceptée, qu'il n'y aurait pas de condamnation".

Le Pape Paul VI récompensa la contribution de Mgr Wojtyla à Vatican II en lui attribuant le rang de cardinal en 1967, le nommant en même temps membre de trois organismes de Curie et Consultant du Conseil pour le Laïcat de Rosemary Goldie. C'est ainsi que pendant onze ans avant de devenir Pape, il prit part aux conversations et aux décisions au plus haut niveau dans quatre importants secteurs de l'Eglise en mutation, prenant une part considérable à l'accélération du changement. On est donc bien loin de "l'homme venu de loin".

Un honneur singulier lui fut fait en 1971, lorsque le Synode Episcopal Mondial, qui se tenait cette année là à Rome, l'élut membre du nouveau Comité Central qui venait d'être constitué. Il devenait ainsi l'un des trois seuls évêques européens de ce corps d'élite, institué pour proposer au Pape des initiatives théologiques et autres développements pour l'Eglise universelle, de par son contrôle sur les conférences épiscopales dans le monde entier.

Au Synode de 1974, avec son appel dans le ton d'Alinski, pour "un évangile de l'amour", le cardinal Wojtyla s'exprima en tant que théologien officiel, comme il le fit de nouveau l'année suivante pour la Première Conférence internationale des Evêques Européens, convoquée sous la présidence de Mgr Etchgaray, l'archevêque de Marseille (qui devint cardinal) connu comme particulièrement libéral. Son discours d'introduction intitulé "Les évêques serviteurs de la Foi", fut très inspiré de l'Humanisme intégral de Maritain. Au Synode suivant, trois ans plus tard, il réenfourcha, en harmonie avec les autres intervenants du thème de la Catéchèse, la thèse du jésuite autrichien Jungman qui, en 1929, avait appelé de façon pressante "à rejeter la transmission stérile du savoir théologique".

Le cardinal Wojtyla, bien qu'encore dans la cinquantaine, faisait dès lors partie du petit cercle des sommités du Vatican. Le printemps 1977 le vit dirigeant la retraite de la Maison papale, ceci sur la demande de Paul VI, en même temps qu'il mettait la dernière main à un programme de transformation sur neuf ans de son diocèse de Cracovie, programme qu'il dit destiné à amener le laïcat à une pleine participation.

Enfin en 1978, le soir du 16 octobre, Karol Wojtyla, métropolitain de Cracovie et entré dans les ordres trente cinq ans plus tôt, atteignit au sommet par son élection à la chaire de Pierre.

## IV. LA SITUATION DANS LA DECENNIE 90

### VÉRIFICATION DE LA THESE

Les Catholiques étiquetés traditionnalistes tendent à dire que, sans l'intervention de Satan, la révolution dans l'Eglise n'aurait pu avoir lieu. De façon moins apocalyptique on peut dire aussi que, à moins d'un miracle, elle devait arriver. Tout était joué d'avance.

D'abord le fait structurel de l'autorité absolue du Pape et son complément nécessaire d'obéissance sans discussion<sup>1</sup>; puis l'extraordinaire corrélations des existences de cinq hommes qui exercèrent cette autorité, enfin il y eut l'aliénation si généralisée des croyants Catholiques vis à vis de la société dans laquelle ils vivaient. C'est pourquoi, une fois la sape décidée, elle s'avéra finalement être une tâche bien moins qu'herculéenne.

Compte tenu de la structure hiérarchique de l'Eglise Catholique, il est essentiel d'y pouvoir exercer l'autorité sans difficultés, comme dans une armée. C'est le Pape de Rome qui dirige l'Eglise, pour le meilleur ou pour le pire, et c'est donc par le papauté que la doctrine ou la pratique pouvait être changée. En dépit du bruit fait autour des théologiens par les journalistes en mal de copie, les théologiens restent en lisière. Suivant un modèle établi par ceux que l'on a appelés Modernistes à la fin du siècle dernier et au début de celui-ci, les théologiens débattent entre eux à longueur d'années dans de confortables réunions académiques. Si, comme cela arrive de temps à autre, une de leurs idées touche une corde sensible au Vatican, cette idée peut alors diffuser du haut vers le bas, du Pape vers les évêques et jusqu'aux prêtres de paroisses et à leur troupeau. Si pour telle autre théorie la Papauté ne montre pas d'intérêt, cette théorie fera au mieux le tour des revues spécialisées, puis disparaîtra. Ainsi "l'humanisme intégral" de Maritain fit mouche, alors que le "point oméga" de Teilhard rata l'impact.<sup>2</sup>

Jean Paul II peut bien voir sa popularité baisser et croître les protestations, mais à l'intérieur de l'organisation qu'il dirige, son autorité demeure intacte.<sup>3</sup>

Il tient dans sa main toutes les nominations épiscopales, celles des membres de la Curie Romaine, celles des cardinaux, celle des chefs de tous les Secrétariats et de tous les ordres religieux majeurs, celle des membres des commissions théologiques, celles des

---

<sup>1</sup> NDT : L'on a vu combien les Sillonistes et les Modernistes ont fait peu de cas des mandements et encycliques tant de Pie IX, de Léon XIII, de St Pie X, que de Pie XI, sur le communisme pour ce dernier, et des condamnations de la Franc Maçonnerie par les papes antérieurs... pour parvenir à leurs fins.

<sup>2</sup> NDT : Voire ! Comme le prouvent discours et encycliques de JP II, ce fut sans doute tout autant le second qui fit mouche auprès de la camarilla moderniste qui "fit" les derniers "papes", mais si celle ci diffusa la gnose teilhardienne, elle se garda de se réclamer trop ouvertement de ses sources devant les fidèles... peut-être par peur du ridicule !

<sup>3</sup> NDT : Ce n'est plus si sûr depuis 1994 où des craquements se sont faits entendre, avec la dénonciation de Sinaï 2000 par le cardinal Oddi d'une part, et les clameurs pour une Eglise non hiérarchique par l'aile radicale des communautés de base, avec les partisans de l'anarchiste Gaillot épaulé visiblement par une partie importante des évêques de l'autre.

nonces ou des délégués apostoliques dans plus de cent postes diplomatiques à travers le monde. On peut même voir sa main dans la contestation, en ce sens que c'est encore elle qui alors s'abstient de la faire rentrer dans le rang.

En termes d'impact sur l'Eglise, c'est la faculté papale de choisir quel prêtre élever à l'épiscopat qui est indubitablement la plus décisive.

Par la manière dont les Papes récents ont usé de cette faculté, le pouvoir de nomination des évêques permet d'assurer le soutien des décisions papales à travers tout le réseau de commandement de l'Eglise.

Il s'est dit que les nominations d'évêques de l'époque moderne révèlent l'existence d'une société secrète.

Le processus de nomination commence invariablement par l'intérêt que les évêques titulaires prennent pour tel ou tel prêtre de leur diocèse. Le prélat entreprend alors une phase d'observation discrète des attitudes, tendances et préférences du sujet en question, avant de sonder le clergé et les laïcs, ceci dans l'espoir de voir corroborer son jugement initial.

On doit bien penser que dans une Eglise en mutation, il y a eu également changement de critères d'appréciation des candidats que l'on souhaitait faire accéder à l'épiscopat. La capacité d'administrateur, qui était auparavant la considération principale, a du faire place à l'enthousiasme pour le changement et à l'aptitude du candidat à se plier volontiers aux décisions de ses confrères. Un homme jeune et bien doué intellectuellement, avec une tendance à utiliser ses talents, pourra éventuellement devenir un éminent jésuite, mais ses chances d'être élevé à l'épiscopat sont en revanche pratiquement nulles

Le Pape entre dans le processus sitôt le dossier épiscopal remis à son légat, le nonce ou le délégué apostolique pour le pays concerné. Le nonce, ce personnage remarquable et aisément reconnaissable des réceptions diplomatiques, est un inconnu pour le simple fidèle, qui serait stupéfait d'apprendre le rôle clé que joue ce personnage dans la nomination des évêques dont dépend sa propre vie spirituelle. C'est le nonce qui, dès réception du rapport de l'évêque local sur un ou plusieurs candidats possibles, entreprend une deuxième série d'investigations. Finalement, le Pape, à partir des informations ainsi fournies, décide qui nommer.

Le poids du rôle des nonces dans la constitution du corps des évêques, ceux qui gouvernent l'Eglise autour du pape, a été mis en relief par Clifford Langley, le correspondant du *Times*, de Londres, qui écrivit : "Bruno Heim, l'envoyé du Vatican peut être crédité, dans la période relativement courte de 1973 à 1985, d'avoir fait effectuer une profonde révolution à l'Eglise Catholique en Grande Bretagne".

Les lecteurs se souviennent d'un autre profond changement auquel avait déjà contribué ce prélat Suisse, comme secrétaire particulier et adjoint de son chef à Paris le nonce Roncalli en 1944, lorsqu'ils avaient tous deux recyclé l'idéologie de quelque cent évêques français, accusés par le général De Gaulle de collaboration avec les Allemands pendant l'Occupation.

Aux Etats-Unis, tous les prêtres élevés à l'épiscopat entre 1933 et 1958 durent leur mitre au fait d'avoir été trouvés acceptables par Mgr Amleto Cicognani, diplomate à l'esprit progressiste à qui Pie XII avait aussi confié la tâche délicate de réinterpréter l'encyclique *Divini Redemptoris* de Pie XI, en sorte que les catholiques américains des années quarante, encore sous le coup des atrocités commises par les communistes espagnols pendant la guerre civile, pussent être persuadés du bien fondé de combattre aux cotés de l'Union Soviétique. Vingt ans plus tard, Cicognani devenu Secrétaire d'Etat de Jean XXIII, fut interrogé par un journaliste italien, qui lui demanda ce qu'il pensait du Concile Vatican II en cours. Le Secrétaire d'Etat, alors octogénaire, s'exclama : "De grandes choses sont en train de se produire !".

Ainsi, grâce à un système de sélection pratiquement sans faille, les évêques sont devenus un chœur docile et approbateur de toute initiative papale<sup>1</sup>, alors même que la fonction impliquait une grande responsabilité individuelle. Elle avait le sens d'une "plénitude du pouvoir sacerdotal", expression qui a été supprimée du nouveau rituel de consécration épiscopale.<sup>2</sup> Le Pape lui-même est un évêque, l'évêque de Rome. La plénitude du pouvoir est évidemment la dernière chose que la nouvelle Eglise souhaite encourager, sauf s'agissant du pouvoir du pape. Un évêque qui se permet de sortir du rang comme le fit Mgr Lefebvre peut s'avérer comme un obstacle sérieux sur la voie du changement.

Pie XII avait étudié ce problème au milieu des années trente, alors qu'il n'était encore que Secrétaire d'Etat, lorsqu'il entreprit d'expérimenter l'idée de grouper les évêques en assemblées nationales. C'est avec les Allemands qu'il commença. Durant toute la décennie quarante, fut progressivement organisé ce que l'on allait appeler les Conférences épiscopales, ceci pour aboutir à la situation présente où tout pays doté d'évêques possède son "club d'évêques", avec en plus, dans certaines vastes zones géographiques, des super-conférences régionales, comme le CELAM en Amérique latine.

Lorsque le cardinal Joseph Ratzinger, haut membre de la Curie, donna en août 1984 sa surprenante interview à un journaliste italien, faisant un diagnostic pertinent sur ce qu'il appela la crise de l'Eglise, il n'eut pas de remarque plus forte que sa dénonciation du système des Conférences épiscopales. Il les déclara "dénuées de tout fondement théologique", et continua en disant qu'elles "privaient les évêques de leur autorité propre". Celui qui s'attache à analyser le phénomène de sape dans l'Eglise aura compris que tel était précisément leur objectif.

Depuis les temps antiques, tout évêque était responsable devant le Pape seul, et était sûr de pouvoir présenter directement au Saint Siège ses difficultés et ses demandes. Sous le nouveau système des conférences, chacune de ses initiatives doit être soumise à l'examen de ses confrères, et leur sort à leur vote approbatif ou désapprobatif.

Cette structure bureaucratique, dit Ratzinger, est essentiellement une structure anonyme, car les membres de ces conférences travaillent à partir de schémas préparatoires successifs en nombre infini, jusqu'à ce qu'ils parviennent à une décision réduite au plus petit commun dénominateur. Ainsi le magistère s'est-il paralysé en s'étant rendu dépendant d'un dédale d'organismes, faciles à infiltrer et à influencer. Le magistère de l'assemblée peut être influencé jusqu'à insinuer le doute dans chacune des questions de foi.

Le cardinal préfet ajouta que dans beaucoup de conférences la pression de l'"esprit de groupe", partout répandu, rend chaque évêque réticent à troubler la paix de la conférence, d'où résulte un esprit conformiste qui pousse la majorité à se laisser conduire passivement dans la direction choisie par la minorité agissante.

---

<sup>1</sup>NDT : L'auteur semble confondre ici plusieurs notions et, sous l'alibi de dénoncer la situation actuelle, manifester un curieux "gallicanisme"

<sup>2</sup> NDT : Un élément de plus à l'appui de ceux qui pensent que ce nouveau pontifical de nature protestantisante instauré par Paul VI est invalide... avec les conséquences que l'on peut déduire.

A la fin des années quarante, sur les ordres de Pie XII, Mgr Marcel Lefebvre, alors évêque de Dakar et délégué apostolique pour l'Afrique, parcourait en soutane et casque colonial sur la tête tout le continent, du Congo à Madagascar et du Cameroun à l'Afrique Occidentale française pour y installer des conférences épiscopales.

Bien des années plus tard, il réalisera le mal que cette phase de son action fit à l'Afrique francophone. Tout comme Ratzinger, il accusa le "magistère d'assemblée" d'avoir dépouillé les évêques de leur véritable autorité. "Il les rend prisonniers de la collégialité. Théoriquement, dans un certain nombre de cas, l'évêque peut agir contre le vote du groupe, mais en pratique cela s'avère impossible, car, sitôt la fin de la session, les décisions de la majorité sont publiées et adressées aux prêtres et aux fidèles. Ainsi en s'opposant à une décision, l'évêque en désaccord en appelle à l'autorité de l'Assemblée contre lui-même".

Quant aux minorités agissantes mentionnées par le cardinal, il s'agit des hommes qui président chacune des Conférences et qui, avec un autre prélat du même pays, participent tous les deux ans à Rome à ce que l'on appelle le Synode épiscopal mondial.

Pendant un mois, les délibérations quotidiennes des participants à cette réunion sont suivies par des centaines de journalistes de la presse internationale, qui sont alors à même de remarquer que ces évêques auraient pu dire chacun la même chose sans quitter leur pays. Après le synode de 1971, le magazine *Time* put écrire cette remarque : "Ces synodes ne révèlent que trop clairement le coût élevé de l'absence de pouvoir des évêques. Le monde commence à bailler. A ce monde dans l'expectative, l'immobilité de la hiérarchie est inexplicable."

Inexplicable pour *Time* peut-être, mais pas pour qui étudie la subversion de l'Eglise. L'importance pour une autorité papale absolue de l'immobilité épiscopale qui fait bailler la presse peut être mesurée par une curieuse série statistique. Au premier Concile du Vatican, avaient participé quelque cinq cent cinquante évêques, soit la quasi totalité des évêques du monde en 1870. Si le nombre des catholiques du monde s'accrut au cours des quatre-vingt-dix années qui suivirent, surtout en Afrique, sans pour autant doubler, le nombre des évêques dans le même temps quintupla, pour avoisiner les deux mille cinq cents lors de Vatican II. Au cours du quart de siècle qui a suivi Vatican II, le nombre des catholiques pratiquants a chuté de moitié, pendant que celui des évêques doublait pratiquement, atteignant presque quatre mille.

Dans le but de maintenir les rangs d'un groupe aussi important, même si constitué d'hommes soigneusement choisis et conformistes par nature et par formation, diverses mesures spéciales furent prises au début des années soixante-dix.

On renvoya à l'école tous les porteurs de mitres, de croix pectorale et d'anneaux ainsi que leur état major, de peur que, devant les changements en boule de neige, même les plus sûrs d'entre eux ne finissent par reculer. Les évêques de toutes les parties du monde furent priés de venir à Rome passer un mois d'été pour y suivre un programme intensif de remise à jour théologique. C'est ainsi que chaque année, presque une centaine d'évêques américains vinrent suivre les cours du Collège Nord-Américain, sous la direction du bibliste criticiste hyper-progressiste Raymond Brown et du leader des charismatiques anglophones de Rome, le RP Francis Sullivan, SJ

Rares furent les cas où la fameuse collégialité épiscopale se heurta à un écueil, comme en 1980 au Salvador, où Mgr Riva y Damas fut le seul des quatre évêques du tumultueux petit Etat à assister aux obsèques de l'évêque assassiné Oscar Romero. Pour les autres, l'engagement public affiché du défunt en faveur du marxisme leur était apparu incompatible avec les fonctions épiscopales. Avant que ne survint l'élection d'un nouveau président de la conférence épiscopale locale qui, à coup sûr, allait aller à un conservateur, le Pape Jean Paul II préempta cette élection en nommant Mgr Riva y Damas son délégué apostolique, lui donnant ainsi la prééminence sur ses confrères.

L'année précédente, le même Jean Paul II était intervenu dans une situation épiscopale conflictuelle de nature opposée. Mgr Johannes Gijzen, de Roermond aux Pays Bas, le plus jeune des neuf évêques néerlandais, avait perdu patience devant la prolifération post-conciliaire d'organisations de laïcs qu'il considérait comme inutiles dans son diocèse. En plus de la douzaine de confréries et d'associations paroissiales habituelles dans la plupart des pays, les hollandais en avaient trois ou quatre autres de leur cru. Après avoir persuadé ces dernières de se dissoudre localement, l'évêque Gijzen s'attaqua à des problèmes plus importants.

La conférence épiscopale avait décidé que, suite à la baisse dramatique du recrutement sacerdotal, on fermerait tous les séminaires du pays et que la douzaine de candidats au sacerdoce auraient alors la liberté de suivre les cours des universités d'Etat, ce qui aurait l'avantage supplémentaire, déclara-t-on, d'élargir leur horizon. Consterné de cette décision, Mgr Gijzen résolut avec intrépidité d'organiser un séminaire de dimensions réduites, sous son contrôle à Roermond.

Le Pape Jean-Paul II prit immédiatement des mesures. Convoquant à Rome les neuf membres de la hiérarchie hollandaise, il leur fit suivre une conférence fermée comportant dix-sept jours de discussions dirigées par les experts les plus avancés de l'Université de Louvain, assistant lui-même à certaines des sessions et y intervenant plusieurs fois.

L'annonce du Synode hollandais avait soulevé bien des espoirs chez les conservateurs dans plusieurs pays. Le Saint Père allait enfin faire quelque chose contre ces évêques hollandais progressistes. La gauche était inquiète. Les reporters du monde entier se précipitèrent à Rome, où ils durent se soumettre à un exercice de censure qui leur fut une véritable torture : si des nouvelles du Synode étaient régulièrement diffusées par le Service de presse du Vatican, ces bulletins ne mentionnaient aucun nom. Lire que l'on avait dit ceci et cela lors du Synode, mais sans savoir qui l'avait dit, privait l'information de tout sens. Progressistes inquiets et conservateurs pleins d'espoirs quittèrent alors Rome, pas plus avancés qu'à leur arrivée, faisant simplement la supposition que le Pape avait convoqué la hiérarchie hollandaise au Vatican pour la blâmer de son esprit extrémiste.

En fait, c'est l'inverse qui était vrai. A l'issue des dix sept jours, le jeune évêque Gijzen avait été entièrement mâté, et les huit autres déclarèrent avec Jean Paul II dans un document final qu'ils étaient heureusement arrivés à réaliser une pleine communion.

Rome avait parlé. La question du séminaire de Roermond était close.

## ANATHÈME

En 1994, le préfet de la Sacré Congrégation pour la Doctrine de la Foi, le cardinal Joseph Ratzinger, avait pris ses vacances d'été dans la plaisante station de montagne de Brixen, maintenant dénommée Bressanona par les Italiens qui avaient reçu cette ville et le Tyrol du sud en dédommagement après la grande guerre, en 1919. Il séjournait dans le monastère de cette bourgade, un grand bâtiment baroque désormais presque vide, lorsqu'il fit une étonnante entorse à la traditionnelle réserve de tout membre de la Curie, renversant cul par dessus tête les méthodes du Saint Office, en recevant pour une interview Vittorio Messori, un journaliste milanais.

Ce ne fut pas une interview ordinaire. Pendant trois jours à raison de six heures par jour, l'aimable cardinal bavarois à l'abondante chevelure blanche très photogénique répondit aux questions du journaliste, ainsi promu Grand Inquisiteur à l'envers.

Pratiquement vingt ans s'étaient écoulés depuis Vatican II, et le cardinal admettait devant son interlocuteur que l'Eglise, dans l'intervalle, était arrivée à un état de crise. Massori lui demanda s'il entendait y porter remède, de son haut poste au Vatican ?

Ratzinger répondit en souriant : "Vous savez, dans notre ex-Saint Office, nous ne sommes que dix, ce qui est vraiment très peu pour entreprendre un coup d'Etat. Même si nous le voulions, nous ne pourrions guère établir une dictature."

Non pas qu'il fût irrité par les questions. Ce qui se fit jour au travers de la longue interview de Brixen fut une sorte de lamentation sur la fin de l'Eglise-Institution. De bout en bout, l'esprit de l'interview fut un chant funèbre. Le cardinal alla jusqu'à faire sien le terme dramatique "d'autodestruction" qu'avait employé Paul VI. Mais si Paul VI avait évoqué le rôle d'une puissance occulte qui minait l'Eglise, Ratzinger fut plus terre à terre. Le blâme devait être porté par ceux qu'il désigna alternativement comme "certains théologiens", "certains intellectuels", et "plus d'un expert". Il ne mentionna aucun nom.

Le journaliste qui l'interrogeait savait parfaitement que Joseph Ratzinger avait lui même été, à trente-trois ans, l'un des jeunes théologiens experts les plus en vue à Vatican II. Son rôle avait été d'amener le vieux cardinal Frings de Cologne, alors âgé de soixante-dix sept ans, à se conformer à la nouvelle ligne de pensée.

Relayant les spéculations de celui qui avait été son professeur, Karl Rahner, lui-même disciple de l'existentialiste autrichien Martin Heidegger, le jeune prêtre réussit à faire du vieux cardinal un leader de la fraction ultra-progressiste de Pères conciliaires, connue sous le nom de "Groupe du Rhin".

Et en 1964, lorsque la mort du Pape Jean avait entraîné une interruption de plusieurs mois dans les sessions du Concile, l'abbé Ratzinger avec d'autres théologiens d'avant garde avait utilisé ce contretemps pour créer la revue ultra-progressiste *Concilium*.

Massori, bien au courant de tout cela, ne put résister à poser la question : "Eminence, en êtes vous venu à considérer "*Concilium*" comme un péché de votre jeunesse ?"

"Bien au contraire, répondit affablement le cardinal. Depuis le début de *Concilium*, j'ai toujours insisté pour que sa ligne demeure dans les limites du Concile et ne les outre passe jamais. "Effectivement, lorsque ce périodique devint scandaleusement provocateur, proposant, entre autres, que le Pape travaille comme tout un chacun et soit, par exemple, conducteur de métro, l'abbé Ratzinger quitta l'équipe éditoriale pour lancer une autre revue, un peu plus modérée, sous le titre de "*Communio*".

Evoquant ce qui est au cœur même de la crise actuelle, le cardinal se montra très ouvert. "Les catholiques, dit il, ont perdu la conviction qu'il n'y a qu'une vérité et que celle ci est définissable d'une manière précise". Il exprima le regret que cette perte de conviction dût forcément influencer sur la prédication de l'Evangile. Dans la conversation, il alla même jusqu'à envisager le total effondrement de l'effort missionnaire". Certains théologiens, ajouta-t-il, mettent l'accent sur la valeur des religions non-catholiques, non pas seulement comme moyen extraordinaire, mais comme moyen ordinaire de salut, de sorte que nos missionnaires disent : "Pourquoi irions-nous troubler les non-chrétiens et les persuader de se faire baptiser et de se convertir à la foi au Christ, si l'on voit que leur propre religion constitue la voie particulière de salut à l'intérieur de leur culture et dans la partie du monde où ils se trouvent ?"

Certains théologiens ? Des hommes aussi audacieux que l'était le jeune abbé Ratzinger lorsqu'il écrivait : "Pour les consciences modernes, la certitude que la miséricorde de Dieu transcende l'Eglise et ses lois rend discutable le fait d'une Eglise qui pendant un millénaire et demi, non seulement a toléré qu'on affirme sa propre prétention à être l'unique voie de salut, mais promu cette idée au statut d'élément essentiel de son rôle, de son identité et précisément de sa foi".

On aurait pu rétorquer à Ratzinger en lui demandant si une foi moins sûre d'elle-même aurait pu se diffuser de la Palestine à Rome, et au delà dans tout l'Occident. Et comment donc l'Islam aurait-t-il pu s'étendre sur toute l'Afrique du Nord et le Moyen-Orient sans l'affirmation exclusive du Coran comme unique voie de salut, avec des phrases péremptoires comme celle ci : "Ceux qui persistent à dire qu'Allah est l'un de trois, feront tous leurs efforts pour s'échapper de l'enfer, mais leur punition sera éternelle".

Et si enfin les Juifs avaient perdu leur conviction d'être "le peuple élu de Dieu" , le judaïsme aurait-il duré jusqu'à ce jour ?

Devant le chaos actuel, Massori s'enquit des erreurs qui avaient pu être commises : le début des années soixante était-il bien approprié pour convoquer le Concile ? "Oh, répondit le cardinal, cette époque connaissait une grande attente".

Une attente ? Certes de la part des jeunes prêtres intellectuels qui fréquentaient les bureaux de Miss Goldie, piazza San Calisto, et piaffaient dans l'attente d'expérimenter leur expertise théologique nouvellement acquise. Mais on peut affirmer sans risque de se tromper que, de la part du clergé ordinaire, des religieux et des religieuses et des fidèles des paroisses, hommes et femmes, la redéfinition de la foi par une petite élite qui allait bouleverser tous les dogmes appris était bien la dernière de leurs attentes. On peut même conjecturer, pour beaucoup d'entre eux, que s'ils avaient su ce qui se préparait dans les bureaux de Miss Goldie, ils auraient envahi la place pour manifester leur protestation.

Ce sur quoi comptait le catholique moyen en 1960 était la sécurité, le ferme soutien et la protection que la vieille et solide institution, avec son décor affectueux, était capable de leur apporter pour les aider dans l'entreprise difficile de leur croyance.

A cette époque, de nombreux convertis rejoignaient l'Eglise et l'une d'entre eux, la romancière britannique Muriel Spark, interrogée sur les raisons pour lesquelles elle avait abandonné le Judaïsme pour embrasser le Catholicisme, répondit avec vivacité : "pour ses certitudes. L'homme doit avoir des certitudes".

A cette époque, rares étaient les fidèles qui avaient entendu parler des expériences liturgiques qui avaient lieu dans plusieurs centres en Europe, mais ils commençaient néanmoins à ressentir certaines craintes. Il y eut le relâchement jamais expliqué des règles du jeûne et de l'abstinence,<sup>1</sup> les changements liturgiques, certes encore mineurs, en même temps que les enfants semblaient cesser d'avoir besoin d'être aidés à apprendre les questions et réponses du catéchisme. C'était qu'en effet le catéchisme avait disparu, et, du fait de cette disparition, les enfants devinrent incertains de ce en quoi consistait leur religion.

---

<sup>1</sup> NDT : L'allègement de la règle du jeûne eucharistique pourrait aussi être considéré comme un acte prophétique de charité, avant la longue période que nous vivons où la rareté des vraies Messes oblige souvent à de longs déplacements pour y assister et à des communions souvent tardives, quelquefois même à des Messes reportées en fin d'après midi.

C'est le Pape Jean qui avait admis l'abbé Ratzinger dans le cercle des participants au deuxième concile du Vatican, et c'est le Pape Paul qui le nomma membre de la très sélecte et très ouvertement progressiste Commission Théologique Pontificale. Enfin, ce fut le Pape Jean Paul II qui le fit cardinal et membre de la Curie. Aucun doute ne peut donc subsister qu'il ne soit un homme du Pape, dévoué à la révolution papale.

Etant donné ce fait, on doit se demander quel était la signification de cette interview, publiée et diffusée sous forme d'un livre aussitôt traduit en une demi-douzaine de langues ?

La réponse semble évidente. **Vingt ans après le Concile, un malaise général était apparu atteignant les proportions d'une crise. Il était donc naturel que le Pape et son Etat Major estiment urgent de clarifier l'atmosphère. Pour cela, ils eurent recours à un procédé depuis longtemps reconnu efficace par les politiciens roués, celui consistant à inciter l'opposition à se déclarer.**

Rien de tel pour cela que le fait pour le Préfet pour la Doctrine de la foi de prêter sa voix à la contestation des fidèles, même s'il lui fallait briser les siècles de réserve qu'avait imposés sa charge. Après tout, les Archives du Vatican avaient bien été ouvertes pour la défense de Pie XII. Quelle importance de créer un audacieux précédent de plus ? Il fallait bien que les plaintes pussent s'exprimer, pour pouvoir les examiner de façon critique, les traiter avec dignité et les déplorer. Lorsque se posera l'inévitable question des responsabilités, il faudra la traiter avec les plus grandes précautions. Aucun nom ne devra être mentionné et surtout pas celui du Pape. On admettra la faute, mais on l'attribuera à des théologiens anonymes, oubliés ou défunts.

*Le Rapport Ratzinger*, titre que prit finalement l'interview de Massori, suscita autant de craintes chez les progressistes que d'espoir parmi les conservateurs, et l'impatience était à son comble lorsque le Pape Jean-Paul convoqua un synode extraordinaire vers la fin de l'année 1985.

Cette impatience donnait une assez bonne mesure de l'ignorance qui prévaut chez les catholiques, tout autant que chez ceux qui ne le sont pas, quant aux structures réelles du pouvoir dans l'Eglise. Il ne fallut pas un mois de sessions blanches du Synode pour montrer que les évêques qui vinrent à Rome étaient non seulement les bœufs de la papauté, soigneusement choisis et soigneusement formés, mais la crème d'entre eux-là. Le cardinal Préfet Ratzinger les a définis comme "la minorité agissante", c'est à dire ceux qui s'arrangent pour présider chacune des deux cents et quelque conférences épiscopales dans le monde.

Ce Synode fit entendre pendant un mois un concert de louanges à propos de Vatican II. Le primat d'Irlande O'Fiaich appela le second concile du Vatican "Une grâce de Dieu, l'évènement le plus important du siècle", pendant que le cardinal yougoslave Kouaric proclamait audacieusement que "C'était un bon arbre, portant de bons fruits". Dans l'unanimité affirmée de l'épiscopat mondial représenté, il fut mis un terme au sujet du débat. On avait clarifié l'atmosphère, écouté les plaintes, mis le problème en perspective, **et classé le dossier**. Pas besoin d'en dire davantage.

Si, en toute impartialité vis à vis du cardinal Ratzinger, on se prenait à penser que sa conception des relations inter-religieuses avait peut être changé au cours des dernières années, on pouvait se demander ce qu'il avait pensé de la Journée de la Paix de Jean Paul à Assise. Le matin du 27 octobre 1986 arriva dans le froid et sous de brusques averses de neige fondante. A l'exception de quelques ménagères allant au marché et de trois autobus qui avaient amené leur plein d'étudiants des bourgades des environs pour l'évènement, les rues de la petite cité de Saint François, perchée sur la colline, étaient désertes.

Le service de presse du Vatican qui escomptait une nuée de journalistes, comme pour un sommet Reagan-Gorbathef, distribua les cartes d'admission aux diverses manifestations prévues, par groupes. Mais les reporters de presse, d'ailleurs assez peu nombreux, préférèrent en général demeurer au chaud à l'intérieur de la Citadella, ce complexe de bâtiments, d'auditoriums pour conférences et d'une maison d'édition et imprimerie commencé en 1939 par Pie XII, comme une sorte de quartier général pour le changement à venir. C'est là qu'avaient été étudiés les projets comme l'invention de la "nouvelle messe" par Bugnini en prélude à la Conférence liturgique d'Assise de 1956.

Les journalistes furent invités à regarder les présentoirs, avec les dernières productions imprimées par la Citadella, qui, ouvrage après ouvrage, avaient pour auteurs les théologiens de la libération, de Leonardo Boff à Gustavo Gutierrez.

Le petit nombre de journalistes présents avait peut-être déçu les organisateurs de cette Journée de la Paix, mais certainement pas le manque de visiteurs de cette librairie. Le laïcat n'avait pas été invité. Préparé pour être un évènement télévisuel à grand spectacle bien plus que comme une manifestation pour le public, le spectacle fut effectivement à mettre au crédit de celui qui avait été autrefois homme de théâtre et qui avait préparé ce jour par une série poussée de répétitions. Il y avait eu son chaleureux hommage à la mémoire de Luther en Allemagne (NDT en 1980) ; au Maroc, il y avait eu sa demande de pardon à l'Islam pour la Reconquista catholique de l'Espagne (NDT 1985) ; à Rome, le Pape avait lu à haute voix des psaumes de David avec le rabbin en chef à la Grande Synagogue (NDT 13/4/1986) ; il était allé aussi au Togo participer à des rites animistes dans la Grande Forêt, et aux Indes il avait abaissé son front papal pour se soumettre au marquage rituel d'une prêtresse indoue (NDT 25/2/1986, à Madras).

En tant que production théâtrale, Assise peut être considérée avoir été un franc succès... Au déclin de l'écran de télévision, on se serait cru au dernier acte de l'Aïda de Verdi, avec l'imposant décor des grandes arches sombres de la basilique de Saint François qui faisait ressortir l'éclatante blancheur des vêtements de la star, le Saint Père, le Vicaire du Christ sur terre, au milieu d'un cercle de seconds rôles superbement costumés allant des bouddhistes dont la foi en un dieu est facultative, aux Musulmans et aux Juifs dont le Dieu n'a pas de Fils, aux Shintoïstes dont le dieu est chef d'Etat, et aux animistes dont les dieux sont des serpents. Le journaliste *New York Times*, lui-même, exprima une certaine stupéfaction lorsque le dieu-roi, le Dalaï-Lama, convertit à son culte le grand autel de la basilique Saint Pierre d'Assise en plaçant une statue du Bouddha sur le tabernacle, entourée de brûle-parfums à encens et de banderoles. **Le fondamentaliste protestant MacIntyre appela cette Journée de la Paix du Pape "la plus grande abomination de toute l'histoire de l'Eglise". Pour Mgr Marcel Lefebvre, ce fut "le comble de l'insulte à Notre-Seigneur".**

Ces expressions stigmatisant l'outrage ne peuvent se comprendre qu'en se souvenant du profond sens du sacré qui prévalait autrefois dans les lieux de culte catholiques, avant que l'Eglise ait été sapée. A cette époque désormais lointaine, chaque église ou chapelle possédait comme son cœur, le tabernacle, son saint des saints, un coffret revêtu intérieurement de soie et quelquefois plaqué or, placé au centre du maître autel. Là restaient les hosties consacrées, derrière la petite porte fermée à clef, dans des calices d'or, souvent superbement ouvragés et quelquefois ornés même de pierreries. Faut-il rappeler que, pour les Catholiques croyants, les hosties consacrées n'étaient autres que le Corps et le Sang même de Jésus-Christ.

La Présence Réelle dans le tabernacle était signalée par une petite lampe suspendue tout près, donnant une petite lueur rouge. C'était cette Présence qui faisait s'agenouiller les visiteurs entrés à l'église, hommes et femmes, avant qu'ils s'installent dans une rangée, et qui avait fait placer des agenouilloirs devant les bancs. C'est à cause de cette Présence Réelle que les communiants devaient jeûner depuis la veille minuit, précédant le jour où ils recevaient à la Messe le Corps sacré du Christ. Les Catholiques qui ont été enfants dans les années quarante ou cinquante se souviennent encore qu'il leur fallait se laver les dents avant minuit, de crainte d'avaler par inadvertance un peu d'eau dans l'opération. Puis en 1953 le Pape Pie XII décida qu'un jeûne de trois heures avant la communion suffisait. Mais son vieil adjoint, en devenant Paul VI, périma à son tour cette disposition, décidant de la remplacer par un simple et ridicule quart d'heure.

C'était la Présence Réelle au tabernacle qui motivait le silence, et la venue de temps à autre, dans la pénombre de l'église, d'un visiteur occasionnel, venant s'agenouiller et prier. Ces personnes venaient "faire une viste au Saint Sacrement", quittant la rue voisine pour faire quelques minutes de méditation en présence de Dieu. A ceux là, cette démarche apportait le calme et, à certains le sentiment même s'il n'était que léger, que connaissent les mystiques.

Les "visites au Saint Sacrement" étaient des dévotions privées, or dans la nouvelle Eglise communariste, vouée à la "communion", on dissuade les fidèles de telles dévotions privées. Déjà en 1953 dans *Mystici Corporis*, Pie XII avait traité cette question des dévotions privées en les dépréciant, et, pour les théologiens progressistes, la seule vue d'une personne priant seule était devenue véritablement "répugnante". L'abbé Ratzinger avait été justement l'un de ces théologiens.

Dans son ouvrage *Die Sakramentale Begründung Christliker Existenz*, il expliquait : "La dévotion Eucharistique, comme celle que l'on remarque dans les visites silencieuses des dévots à l'église, ne doit pas être considérée comme une conversation avec Dieu. Cela impliquerait en effet que Dieu soit présent là précisément, en quelque sorte confiné. Une telle assertion révèle une incompréhension des mystères christologiques du concept véritable de Dieu. Elle répugne à la pensée sérieuse de celui qui connaît l'omni-présence divine. Aller à l'église, pour rencontrer Dieu présent à cet endroit, est un acte dépourvu de sens, que l'homme moderne rejette avec raison".<sup>1</sup>

Ratzinger s'attaque ici bruyamment à ce qui est la véritable essence de l'Eglise Catholique, son Saint des Saints, à la sainte Présence au tabernacle, Présence qui la différencie non seulement des religions non-chrétiennes mais aussi des quelque sept mille sectes qui ont conservé la dénomination de chrétiennes.

*Die Sakramentale Begründung* est toujours disponible en librairie en Allemagne. Ses thèses n'ont jamais été répudiées ni censurées.

Or, bien que négligées depuis longtemps, jusqu'à être pratiquement oubliés, les décrets du Concile de Trente n'ont pas été abrogés non plus, et leur canon n°4, rédigé au milieu du seizième siècle pour réfuter les attaques contre la Présence Réelle proférées par Martin Luther et Calvin affirme toujours :

"Si quelqu'un dit qu'après que la Consécration est achevée, le Corps et le Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ ne sont pas dans le sacrement de l'Eucharistie... et que dans les hosties consacrées ou les particules qui sont en réserve (dans le tabernacle) le véritable Corps et le Sang de Notre-Seigneur ne subsiste pas, qu'il soit anathème !"

Mais on croit bien comprendre aussi, à lire le passage du livre de Ratzinger, pourquoi les Néo-Modernistes avec leur porte-paroles et chefs, Paul VI puis JP II, et des hommes comme le prélat maçon Bugnini n'ont plus voulu la Messe et la transsubstantiation, puisque pour eux le concept de la Présence Réelle "confinée au tabernacle" (et donc il faut le dire à l'Hostie) leur "répugne". C'est dire que la Messe leur répugne comme à Luther. Sans doute ne souhaitaient pas cette Présence Réelle ! D'où le fait qu'ils ont fabriqué une cène, cependant assez proche de la Messe pour tromper les Catholiques !

## DIASPORA

Comme la plupart des Juifs, les Catholiques du monde vivent tous dans des conditions de diaspora. Mais alors que les Juifs, s'ils le désirent, peuvent aller vivre en Israël, les Catholiques n'ont pas de patrie du Catholicisme. Aucune des centaines de nations où ils vivent ne peut être appelée "Catholique".

Il y a cent ans, le cardinal Mannig d'Angleterre expliqua ce qu'une telle situation signifiait :

"Pendant trois cents ans, les fidèles ont été en contact avec la civilisation corrompue des vieux pays appelés catholiques et avec la civilisation anti-catholique des pays passés au schisme ouvert. Leurs tendances intellectuelles se sont écartées progressivement de l'unité de la foi et de l'Eglise. Avec le dépérissement de la vérité, l'instinct catholique s'est affaibli et les mentalités des Catholiques ont été grandement affectées par le milieu dans lequel ils vivent". Le cardinal Manning date le début du malaise de la rupture d'avec la Chrétienté médiévale.

Pour Milan Kundera "Dieu lentement a quitté le siège d'où Il avait dirigé l'univers et l'ordre des valeurs, déclaré le bien et le mal et donné son sens à chaque chose".

---

<sup>1</sup> NDT : Ceci un témoignage extrêmement intéressant sur la métaphysique, la philosophie et la théologie des "nouveaux théologiens" modernistes, qui oublient seulement que Dieu s'est révélé dans Sa logique et Son être comme l'alpha et l'oméga, dont les pensées dépassent infiniment nos pensées, à la fois Dieu transcendant et immanent, Dieu et homme en Jésus-Christ, l'Existant de toute éternité et qui pourtant a voulu naître d'une de ses créatures la Sainte Vierge, nous racheter sur la Croix, innocent traité comme un criminel. Il est donc à la fois partout, et cependant aussi, Il a voulu être spécialement et visiblement à l'autel, au tabernacle sous les Saintes Espèces, pour être avec l'Eglise physiquement jusqu'à la fin du monde, comme l'Eglise l'enseigne, et cela Lui-même l'a voulu dès la première institution Eucharistique. D'où cette autre question : Comment certains peuvent-ils prétendre que "la synaxe est mauvaise... mais peut-être bien valide lorsque bien dite" (sic!), et affirmer que celui qui l'a sacrilègement instaurée, tentant d'éradiquer la Messe avec cette parodie, serait Pape légitime ?! Comment défendre la Messe et la papauté en méprisant les anathèmes solennels de St Pie V contre... Paul VI et Bugnini !

Dans *Quas Primas*, Pie XI avait rappelé combien plusieurs siècles de refus d'accorder à l'Eglise le droit de faire les lois avait amené à réduire le Catholicisme au niveau des fausses religions, et cité la subséquente domination des Etats laïques, dans lesquels la tolérance vis à vis de la religion finit par être fonction des caprices des gouvernants".

C'est avec la Révolution française il y a deux siècles que le Catholicisme, même dans les Etats démocratiques, est devenu objet d'une simple tolérance. A l'exception des Etats du Pape en Italie et de la vaste étendue de l'Empire des Habsbourgs en Europe centrale, durant tout le XIXème siècle la plupart des pays où vivaient les Catholiques furent remplis de tension anti-religieuse. Nulle part les frictions ne furent plus aiguës que dans les deux pays précédemment évoqués dans ces pages, la France et le Mexique. Des changements rapides de gouvernements, se réclamant de leur dévouement à "la Liberté, l'Egalité et la Fraternité" rendirent très aléatoire le sort des couvents, monastères, séminaires et même des églises. Resteraient-ils ouverts ou bien allaient-ils être transformés en bureaux de poste ou en casernes ? Dans les deux pays, les principes révolutionnaires de séparation de l'Eglise et de l'Etat privèrent les populations de toute influence en tant que Catholiques.

Achille Ratti, Pie XI, fut le dernier Pape à s'être élevé contre la Séparation. Son encyclique *Quas Primas* se fit l'écho de l'admonition plus vive encore de Pie X déclarant : "C'est une thèse absolument fautive et extrêmement dangereuse de penser que l'Eglise et l'Etat doivent être séparés. Une telle thèse est une évidente négation de l'ordre surnaturel".

Plus récemment, l'autoritarisme de la Gauche n'a pas été moins vif à rejeter le principe de la Séparation que l'orthodoxie à droite. Après la visite de Mgr Casaroli en Tchécoslovaquie en 1975, la *Pravda* de Bratislava publia un éditorial, disant : "Un Etat socialiste ne peut se contenter d'accorder simplement la liberté de culte à ceux qui professent une religion, ni simplement accorder la liberté d'expression à ceux qui sont athées, mais il a le devoir de former la conscience des populations, afin de les mettre en harmonie avec le Socialisme, de telle sorte qu'elles deviennent capables de considérer le monde et elles-mêmes dans ce monde comme des membres à part entière et actifs dans la grande entreprise historique de l'édification d'une société socialiste".

Derrière les luttes de l'Action Française et celles des Cristeros au début du siècle, il y eut une tentative de restaurer en faveur des fidèles la protection d'un Etat Catholique. Pour quelles raisons, pensaient leurs leaders, dans des pays majoritairement catholiques, l'Etat ne serait-il pas Catholique ?<sup>1</sup> Le fait que les titulaires du pouvoir au Vatican, à l'époque de la crise française et de celle du Mexique ne supportaient pas l'idée d'un tel Etat montre de quel bord se situaient les Secrétaires d'Etat Gasparri et Pacelli.<sup>2</sup>

En se posant comme supporteurs de Poincaré d'abord (NDR et surtout de A. Briand franc-maçon de haut vol, aux ordres de la maçonnerie US et anglo-saxonne), puis du président Calles ensuite, ils ne laissèrent aucun doute quant à leurs préférences.

En France comme au Mexique les mouvements en question étaient nés de décennies de frustrations, engendrées par les gouvernements dits anti-cléricaux, mais en réalité anti-chrétiens. Sans l'exaspération de ces épreuves, il est douteux que les Français ou les Mexicains auraient trouvé la force de défendre la foi. Inversement, si Rome n'avait pas énergiquement mis un terme à ces mouvements, il est possible que la France, et même probable que le Mexique auraient recouvré, l'une et l'autre, leur identité catholique.

Dans les années vingt les croyants des deux pays étaient arrivés à considérer l'anticléricalisme comme l'ennemi. Ils avaient appris à le combattre, de sorte que vers 1925 en France les espoirs de le vaincre étaient devenus très élevés, de même qu'au Mexique la victoire était en vue. C'est alors que, sans avertissement, la situation fut soudain renversée dans les deux pays. Tout à coup ce n'était pas les gouvernements maçonniques qui s'opposaient à ces mouvements catholiques, mais Rome, le Vatican, le Saint Père lui-même, sortant de son rôle pour les abattre. Prêts à mourir pour Rome, pour le Saint Père, et, de fait, des milliers de Mexicains avaient réellement donné leur vie, tout ce qu'ils obtenaient de Rome était une gifflée retentissante en pleine face.

C'est Pie XI, avec l'encyclique *Quas Primas* et l'institution d'une fête en l'honneur du Christ Roi, qui avait donné aux rebelles leur cri de ralliement : Viva Cristo Rey - Vive le Christ Roi ! Cette encyclique leur avait dit que : c'était "la timidité des bons, leur réticence à se lancer dans la bataille, qui avait accru l'audace des ennemis de l'Eglise", et elle avait encouragé les fidèles à "combattre courageusement sous la bannière du Christ Roi". Les étudiants d'université au Mexique burent ces paroles, et vers la fin de 1928 plusieurs douzaines des futures élites du Pays étaient tombées sous les balles des escadrons du gouvernement, de même que beaucoup d'autres mourront sous les balles de tireurs embusqués, après que le Vatican eut donné l'ordre de déposer les armes et que cet ordre eut été obéi.

Avec le souvenir de cet ordre, quelque chose avait frappé l'esprit des plus fidèles d'entre les fidèles. Comme Mgr Gonzales Valeria l'expliqua à Rome au nouveau Secrétaire d'Etat Eugenio Pacelli : "Elle a disparu définitivement l'estime que le Mexicain avait traditionnellement pour son évêque. Et je suis très peiné de vous dire, Eminence, m'être aperçu que le choc causé par ce scandale et par l'évidente complicité du Vatican dans cette affaire, atteint le Saint Siège lui-même et est d'une gravité telle que l'on peut prévoir une chute importante de la foi."

Au même moment, l'impact du scandale induit par le Vatican en France avait conduit au moins un supporter de l'Etat Catholique à passer à l'autre camp. Le professeur Jacques Maritain revenant de Rome à Paris était désormais assigné à développer son "Humanisme intégral" qui prêcherait pour une Eglise émasculée "qui ne demanderait rien d'autre que de témoigner en se mettant au service de l'humanité, au profit de la Nouvelle Société naissante".

---

<sup>1</sup> NDT : Ceci ne fut jamais la pensée des animateurs de l'Action Française ! Ils revendiquaient pour la France un Etat Monarchique catholique au nom de l'évidence historique du bien qu'un tel régime avait apporté à la France pendant plus de mille ans et parce que l'Eglise représentait objectivement aussi pour toute société l'incarnation du Bien et de l'ordre. Mais l'AF n'était pas très exigeante quant au catholicisme du monarque ! C'est sur cette base naturaliste et rationnelle, historico-philosophique que l'AF avait pu rassembler croyants et incroyants. La France d'après la grande guerre n'était déjà plus un pays majoritairement catholique suite à la déchristianisation forcée opérée par l'école de Jules Ferry, avec la presse et les romans "populaires", dont le rôle dans le pourrissement de la société fut énorme.

<sup>2</sup> NDT : Si Gasparri fut directement impliqué en 1926 et 28, Mgr Pacelli n'était alors qu'un personnage secondaire qui n'accédera à la Secrétairerie qu'après le drame mexicain. On peut certes lui reprocher de ne pas avoir rendu justice et gloire aux Cristeros, mais pas d'avoir causé le drame.

Aujourd'hui, soixante ans plus tard, la Nouvelle Société nous est infligée, et l'Eglise qui ne demande plus rien, ne reçoit plus rien, sinon les continuelles agressions d'Etats sécularisés et aggressivements laïcisés. Pendant que la Société Parfaite s'est laissée dissoudre dans l'Eglise-Servante, l'atmosphère dans laquelle vivent les Catholiques a atteint à l'Ouest un degré d'aliénation et à l'Est un degré de répression, tels que le cardinal Manning n'aurait pu même l'imaginer. Et parmi les bandes de guerilleros animées par des clercs en Amérique latine, l'Eglise Servante est même devenue l'Eglise Soufre-douleur. Ainsi le jour où Daniel Ortega, le leader du Nicaragua, fut reçu par Jean-Paul II en audience privée, Radio Vatican diffusa l'hymne favori des Sandinistes qui chante le "Jésus en sueur dans les rues, qui touche sa paie comme l'un de nous" !

Les catholiques dévots d'ancien style qui assurent que l'effondrement n'aurait pu avoir lieu sans l'intervention de Satan, reprennent confiance en se souvenant de la promesse du Christ qu'Il demeurera avec eux "jusqu'à la fin des temps".

S'il ne fait pas de doute que la Loi ancienne ne survive de toute façon, il n'est pas possible de prévoir si elle reprendra la forme d'une organisation reconnaissable, par croissance pendant plusieurs siècles des troupes aujourd'hui fondantes du mouvement traditionaliste, ou par un stupéfiant éclair d'inspiration venu de l'intérieur même du Vatican, à la manière d'un Gorbatchev. Si jamais un futur pape, s'éveillant soudain à la réalité du risque d'extinction de l'Eglise, voulait tout à coup entreprendre quelque chose, il ne pourrait mieux faire que de chercher conseil auprès de ces vétérans de la survie que sont les responsables du peuple Juif<sup>1</sup>. Porter une foi religieuse à travers six millénaires malgré d'effrayantes difficultés ne s'accomplit pas par le compromis, la reddition, le regret et la honte de son propre passé historique, par la diminution de ses rites sacrés et en demandant la permission de "seulement porter témoignage".

Tout comme les Juifs qui n'ont jamais renoncé à se proclamer le "Peuple élu" de Dieu, les Catholiques s'ils veulent survivre en tant que tels devront recouvrer leur identité d'Eglise Militante. Ces deux mots devraient encourager ses membres à se dresser, même s'il est entendu qu'ils n'ont jamais signifié un pouvoir militaire mais seulement le combat dans lequel les fidèles sont engagés sur la terre, par le choix qu'ils doivent faire entre le bien et le mal sur le chemin qui mène vers le salut.

Ne serait-ce que dans l'intérêt du réalisme, il faudra bien réinstaurer les termes d'Eglise Militante et d'Eglise Triomphante, celle qui suit la première et est constituée de tous ceux qui ont gagné le Ciel, termes détestés par les tenants de l'Eglise-Amour, des Alinski et Montini. A cela les conseillers Juifs ne pourront certainement rien objecter : le nom même d'Israël ne signifie-t-il pas : "Dieu combat". Les Juifs en effet ne se sentent pas honteux de combattre pour défendre ce qui leur est sacré, leur pays avec ses lois particulières, leur Sainte Ecriture si antique, leur liturgie sacrée et les tabernacles de leur Saint des Saints. Les Catholiques, pour leur part, ayant perdu la Chrétienté qui était leur patrie se sont, au cours de ce siècle, laissés dépouiller de leur liturgie sacrée, de leur langue sacrée, de leur dogmatique et de son enseignement, et, dans des centaines de milliers d'églises, même de leurs tabernacles, leurs Saint des Saints.

Il y a plus d'un demi siècle, les leaders sionistes comptant que leur futur pays attirerait des immigrants parlant une douzaine de langues différentes décidèrent avec une merveilleuse sagesse que la langue aussi bien officielle que véhiculaire du pays serait l'hébreu. C'était une décision osée. L'hébreu était une langue qui, des siècles avant la naissance du Christ, avait déjà cessé d'être utilisée. Lui même parlait l'araméen. L'hébreu n'avait survécu que dans les écrits des docteurs rabbiniques.

Etant donné que cette langue n'avait aucun rapport avec le yiddish, l'arabe, l'espagnol, l'allemand, le français, l'anglais, le polonais, le russe ou le hongrois, langues parlées par les immigrants, et que son écriture devait apparaître à la plupart d'entre eux comme aussi exotique que les pictogrammes chinois, la réussite de l'implantation de l'hébreu comme langue officielle d'Israël a été l'un des accomplissements les plus stupéfiants de tout le mouvement sioniste. Qu'il aurait été plus facile pour eux d'adopter l'espéranto, cette langue internationale inventée par un professeur juif, à base de latin, la langue de l'Europe, que l'on trouve aujourd'hui à la racine de la plupart des mots en français, italien, espagnol et portugais, dans la moitié des mots anglais et dans une bonne partie du vocabulaire allemand. Mais les pionniers sionistes rejetèrent néanmoins la solution simple pour adopter celle qui relevait du sacré.

Or le latin, à la fois facile et langue sacrée pour les chrétiens, est le trésor que la révolution papale rejeta. Il est évident que l'exigence d'une langue commune et la supervision de sa diffusion, implique qu'un Etat y soit intéressé. Les Juifs, parce qu'ils défendaient leur droit d'avoir un Etat à eux, furent capables de réussir à réinstaurer une langue. Les Catholiques renonçant au même droit, n'avaient dès lors plus le moyen de défendre la leur. Mais ce n'est pas une excuse pour les siècles de négligence du latin par l'Eglise. Si le Vatican s'était efforcé que chaque enfant catholique apprenne au moins à prononcer les mots latins si faciles de la Messe, de la bénédiction, du baptême et de trois ou quatre prières communes, on aurait ainsi donné à tous un trésor personnel pour la vie entière, qui aurait aidé chacun à monter bonne garde et être en alerte lorsqu'éclata la révolution.

Dans la situation où l'on était lorsque le coup tomba et que la nouvelle messe fut imposée au milieu des années soixante, les fidèles ne se rendaient plus que très vaguement compte de ce qui leur était enlevé. Par une provocation calculée de la part de Rome, on donna même à beaucoup un sentiment de soulagement lorsque le latin fut supprimé. Car pendant le Concile, les congrégations avaient reçu l'ordre inattendu de faire usage de la Messe dialoguée, longtemps abandonnée, la Missa recitata entièrement en latin. D'où le désarroi facilement imaginable de millions de laïcs, et leur accueil de la langue vernaculaire avec un sentiment d'heureux soulagement, après ce bref et traumatisant intermède.

Le latin, pour l'Eglise, était synonyme de stabilité. Etant ce qu'on appelle une langue morte, il ne risquait pas de changer par un usage quotidien, et l'on était donc sûr, ainsi, que la liturgie demeurerait partout et toujours la même. Le latin signifiait aussi la solidarité. Un écossais allant à la Messe en Bolivie et un Bolivien en Ecosse pouvaient se sentir chez eux dans toute église du pays étranger. Mais le plus important peut être était le caractère sacré de sa sonorité.

Les sionistes savaient eux, qu'une liturgie doit avoir une résonance sacrée. Ils savent également de quelle importance sont, pour une religion, ses martyrs. Non seulement les Juifs honorent leurs morts des camps de concentration, mais ils exigent que le reste de l'humanité dans le monde les honore également. Le quartier général mondial d'où émane cette insistante pression est le Centre pour l'Etude de l'Holocauste de l'Anti-Defamation League, à New-York (l'équivalent américain de la Ligue contre le Racisme et l'Anti-sémitisme). Ce Centre, qui produit en continu une importante quantité de documents de propagande, offre tout un catalogue de

<sup>1</sup> NDT : Est ce un effet d'humour ?... ou bien d'inconscience, d'ignorance du talmudisme de la part de l'auteur ?

matériel didactique qu'il indique comme "approprié à l'emploi dans les églises, écoles, clubs civiques et bibliothèques", catalogue préfacé par le prix Nobel Elie Wiesel. Il y a aussi un guide de la documentation non publiée sur l'Holocauste, qui comporte trois volumes de quelque quatre cents pages chacuns, plus vingt-six vidéo films en couleurs, disponibles pour diffusion par les télévisions, en même temps qu'une série d'enregistrements de conférences d'une durée d'une heure, par des intellectuels juifs en renom. Le Centre enfin diffuse des douzaines de livres sous des titres divers comme : "Génocide et Anne Frank", "L'anatomie du Nazisme", "Ghetto en flammes", "Nuit de cristal" et "Train de la mort".

Contrastant scandaleusement avec l'hommage rendu par l'Anti-Defamation League aux martyrs de son peuple, les experts en communication du Vatican mériteraient bien le titre de "ligue d'Auto-diffamation". Même à l'époque où les jeunes étudiants mexicains affrontaient la mort devant les pelotons d'exécution du gouvernement, à la manière des jeunes romains chrétiens se livrant aux lions plutôt que d'abjurer le catholicisme, le Vatican prit toutes les peines du monde pour cacher ces faits à l'opinion mondiale. On ne s'étonnera donc pas que quelques années plus tard une professeur de l'Université du Texas à qui l'on demandait ce qu'elle pensait du mouvement des Cristeros avoua n'en avoir jamais entendu parler. Or ce professeur était une catholique qui écrivait dans des publications religieuses de tendance conservatrice, qui n'avait donc jamais entendu dire qu'une véritable guerre civile avait fait rage à la frontière de l'Etat où elle vivait, et cela à une date qui ne remontait pas plus loin que durant le cours de la vie de ses propres parents. En revanche on peut être sûr qu'elle n'ignorait rien sur l'assassinat par Hitler de six millions de Juifs.

Dans son livre "Distant Neighbors", qui est une étude très complète sur le Mexique passé et présent, Alan Riding, ne consacre pas plus de trente sept mots au soulèvement catholique, et écrit : "Des paysans fanatisés, menés par des prêtres conservateurs, lançèrent un mouvement de guérilla au cri de Viva el Cristo Rey, qui leur valut d'être appelés Cristeros, et au nom du Christ s'adonnèrent au meurtre, à l'incendie volontaire et au sabotage". Ce paragraphe venimeux est probablement tout ce que Riding, journaliste anglo-brésilien correspondant du New York Times, fut à même d'appendre et de relater sur l'"Holocauste catholico-Mexicain, au cours de son long séjour au Mexique.

Aussi incroyable que cela paraisse, le Vatican avait fait de la guerre des Cristeros un secret d'Etat. Mais cela alla plus loin encore. Il fallut éradiquer de l'Histoire le souvenir même des événements. C'est ainsi qu'un professeur de l'université de Perpignan dans le Sud de la France, le Pr Jean Meyer, visitant le Mexique en 1970 et prenant connaissance de ces événements surprenants, revint pendant six étés de suite pour y poursuivre des recherches sur la question, d'où il tira une thèse en trois volumes sous le titre "La Christiade". Dans la préface à La Christiade, on lit ceci : "Depuis 1929, Rome avait interdit tout écrit, tout exposé et même toute réflexion sur le sujet des Cristeros, interdiction d'aborder le sujet qui avait été faite tout spécialement aux séminaires, aux collèges et aux écoles. Pire, après 1968, lorsque l'Eglise eut été saisie par le complexe d'auto-persécution, si un professeur ou un prédicateur se voyait tenu de mentionner les Cristeros dans le cours de son sujet, il devait obligatoirement les présenter comme des fanatiques et des révolutionnaires".

Même à l'époque de la révolte, il fut appliqué une totale censure sur les faits. Les reportages du journaliste britannique Francis Mac Cullough avaient commencé de susciter un grand intérêt, lorsque de la part des éditeurs New-Yorkais il lui fut intimé l'ordre de ne plus s'en occuper. Mc Cullough posa alors la question on était en 1929 : "Pourquoi les progroms anti-juifs dans la Russie tsariste ont-ils toujours suscité tant d'intérêt auprès de la presse et qu'en revanche la presse ne veuille faire nulle mention d'un "progrom" anti-chrétien au Mexique, où, depuis août 1926, quatre mille quarante six catholiques ont été exécutés dont seize femmes ?"<sup>1</sup>

Accédant à la charge de Secrétaire d'Etat peu après la signature des fameux arrangements, le cardinal Pacelli intima à tous les évêques du Mexique l'ordre d'interdire l'accès aux dossiers et archives de la période des Cristeros, sous la menace des plus graves sanctions. Par obéissance, les autorités ecclésiastiques de la province de Guadalajara brûlèrent tous les papiers se rapportant à cette révolte dans le diocèse ; celles de la ville de Mexico en firent autant des documents se rapportant aux Brigades Jeanne d'Arc et aux organisations d'étudiants. Heureusement, rapporte J. Meyer, l'importante documentation rassemblée par Mgr Gonzales Valencia, l'évêque qui avait montré le plus de sympathie pour le mouvement, est, ou plus exactement était à l'époque où l'auteur écrivait en sûreté à la cathédrale de Durango, à l'abri derrière sept serrures, selon l'expression proverbiale.

Aussi inexplicable pour J. Meyer que l'interdit de l'Eglise fut la censure similaire imposée par l'Etat Mexicain. Encore dans les années soixante-dix, le gouvernement mexicain demeurait toujours aussi réticent que le Vatican à divulguer des informations concernant la répression de la révolte. Qu'un tel accord et aussi parfait ait pu exister entre les deux parties, pourtant réputées pleines d'antipathie l'une pour l'autre l'aiguillonna à chercher la vérité, qui pour lui ne pouvait être qu'un placard à cadavres.

Retournant au Mexique plusieurs années de suite, le Pr Meyer entra en rapports avec des possesseurs d'archives privées, et des collectionneurs de documents, d'écrits et de mémoires, et il eut accès à la documentation de plusieurs bibliothèques jésuites. A Washington il put prendre connaissance de la documentation en provenance du Service d'information de la Sécurité militaire, les documents de plus de cinquante ans étant déclassifiés. Les universités de Yale et de Amhurts l'aidèrent également, mais le plus passionnant pour le chercheur fut de retrouver des vétérans de la révolte et d'écouter leurs récits. Il en tira plus de cent heures d'enregistrements.

Pour J. Meyer, l'ordre du Vatican exigeant le secret sur l'affaire est plus qu'étrange et tout à fait anti-naturel. Puisque l'Amérique latine est réputée devoir compter la moitié de la population catholique du monde à la fin de ce siècle, le fait pour ces catholiques de demeurer ignorants de ces martyrs et de ces guerriers de leur chair et de leur sang est une privation considérable. Meyer avance une explication assez faible en disant que le Vatican soit se sentir vivement embarrassé d'avoir livré à un gouvernement ouvertement hostile tant de Catholiques dévots et courageux.

Il va sans dire que les "arrangements" satisfaisaient le gouvernement mexicain. Le Président du Mexique à l'époque, Emilio Portes Gil célébra la reddition imposée par le Vatican dans un discours à ses frères maçons, les membres de la Loge rassemblés pour fêter l'équinoxe d'automne. Il déclara : "Chers frères, nous pouvons maintenant vous confirmer le fait que le clergé est arrivé à

---

<sup>1</sup> NDT : Sachant quels sont les "maîtres de la grande presse" en général et du big business de l'édition, il n'y a pas à chercher loin les explications, du moins plus loin que l'adage bien connu "tels maîtres, tels valets". Et lorsqu'un journaliste épris de vérité comme un McCullough a l'audace de poser une aussi naïve question, il n'a aucune chance que ses employeurs lui répondent sinon en l'évinçant.

reconnaître entièrement la Loi. **Au Mexique, depuis de nombreuses années maintenant, l'Etat et la Franc-Maçonnerie ne font qu'un, sont deux entités liées, marchant la main dans la main. La bataille n'était pas nouvelle. Elle a commencé il y a vingt siècles et elle durera jusqu'à la fin des temps".**

## NÉO-CATHOLIQUES ET CATHOLIQUES ANCIENNE MANIÈRE<sup>1</sup>

La révolution dans l'Eglise Catholique, tout comme dans le Russie tsariste, la République de Weimar ou même au Nicaragua de Somoza, commença par éclater dans l'esprit de quelques brillants intellectuels assis à leur bureau, la plume à la main. Ces hommes rêvaient, projetaient, planifiaient ce qu'ils pensaient avec assurance comme une manière meilleure de répondre à la situation. Leurs projets seraient demeurés dans leurs brillants esprits ou sur le papier, s'il n'y avait pas eu le fait que le pouvoir absolu fût à leur portée ou le devint bientôt.

Dans le cas de l'Eglise, on pouvait bien saisir le pouvoir absolu, mais du fait qu'il est de nature psychologique et spirituelle et non pas politique ou militaire, il allait falloir un demi-siècle pour qu'il s'affirme dans les existences de centaines de millions de croyants. La nouvelle manière d'être Catholique n'apparaîtrait qu'après que les fidèles aient été dépossédés de leurs croyances, traditions et pratiques, reçues et accumulées au cours de deux millénaires. Qu'une opération de sape menée pendant soixante ans ait pu accomplir une telle tâche est l'un des faits les plus stupéfiants de notre siècle qui stupéfie par tant de choses.

Aurait-on pu éviter ce processus ? Etant donné les circonstances, telles que l'on peut dire que le jeu était joué d'avance en faveur du changement, la question est presque incongrue. Pour empêcher ou même retarder cette transformation, il aurait fallu que les Catholiques eussent partout une connaissance remarquable du caractère sacré de ce qu'ils avaient reçu en tant que foi et que rites. Si une telle notion avait été vivante, si "l'instinct catholique ne s'était pas affaibli" comme en témoigna le cardinal Manning, alors un enseignement clair et une dévotion vive auraient pu inculquer cette sorte de vivacité spirituelle que le cardinal Merry del Val avait appelée de ses vœux et qui fut brusquement découragée par le Vatican. Dans l'atmosphère du temps cependant, pratiquement aucun laïc, prêtre ou même évêque ne réalisa qu'il fallait s'inquiéter.<sup>2</sup>

Ce n'est qu'en 1963 lorsque les projecteurs des médias internationaux furent braqués sur Vatican II que le monde put découvrir ce qui se préparait depuis si longtemps derrière la scène. A ce moment il était trop tard.

Et ce ne fut qu'après que les signatures épiscopales eurent été apposées sur les documents du Concile par la hiérarchie du monde entier, une hiérarchie docile,<sup>3</sup> que les conséquences inévitables apparurent les unes après les autres. Mais c'était des conséquences, pas des causes. Quels que furent les événements depuis Vatican II, ils trouvent leur origine et leur déclenchement dans d'autres faits qui remontent à des années, des décennies avant. Ainsi la stupéfiante Journée de la Paix de Jean-Paul à Assise a sa racine dans les Conversations de Malines du cardinal Mercier. L'ouverture des jobards d'Amérique latine à la "théologie de la libération" ne se serait probablement pas produite si les Cristeros n'avaient pas été dépossédés de leur victoire si chèrement gagnée, et de même, la permission donnée par un évêque de Reims à cinq mille jeunes d'utiliser la cathédrale du sacre des rois de France pour une nuit de rock, de marijuana et d'orgie fut la suite logique de la prémisse exposée par Ratzinger que l'idée de Dieu présent dans l'enceinte confinée d'un tabernacle est une absurdité.

Chacun de ces événements scandaleux fut en soi une conséquence, pas une cause.

Et comme ces conséquences ne rencontrèrent que peu ou pas de résistance, il y a tout lieu de penser qu'elles continueront de se développer. Car rares sont ceux qui résistent à cette tendance à l'effondrement, même si un certain moment ils ont pu être nombreux.

Si l'on regarde le passé, il y eut en effet un moment quasi magique où une soudaine prise de conscience sembla toucher les fidèles en de nombreux points du monde et où l'on put penser que ces hommes et ces femmes du rang, avec très peu de prêtres exactement comme cela avait été le cas des Cristeros allaient entreprendre une contre-révolution. Cela commença juste après que fut imposée la nouvelle messe de Bugnini. Stupéfiés, un nombre considérable de catholiques commencèrent à manifester. Il y eut des protestations, des articles, des livres, des lettres ouvertes, et il y eut aussi trois pèlerinages internationaux amenant les protestataires à Rome place St Pierre. Le début des années soixante connut ainsi une période d'excitation générale, de mise en question et d'attente. Il fallut cependant attendre la fin de 1974 pour que l'un des quelques évêques qui s'étaient dressés au Concile pour défendre l'orthodoxie catholique, Mgr Marcel Lefebvre, vienne donner un peu de cohésion à la révolte qui s'étendait.

Ce prélat, originaire du Nord de la France et qui pendant trente ans avait été missionnaire en Afrique Noire n'avait pu, bien qu'il fût archevêque, obtenir d'aucun diocèse tenu par ses confrères les évêques de France, l'autorisation d'y fonder un séminaire consacré à un enseignement traditionnel, projet qui n'avait pu finalement se réaliser en 1970 que grâce à l'accord d'un évêque de Suisse francophone, Mgr Nestor Adam, l'évêque de Sion. Ce dernier avait donné son accord pour que le séminaire fût organisé dans un logis de campagne à Ecône, qui avait été jusque là une maison de retraite pour les moines gardiens du col du saint Bernard.

Le Vatican fut alors intrigué, et en 1974 le pape Paul VI y envoya des visiteurs ecclésiastiques, deux éminents théologiens de l'Université de Louvain université toujours à la pointe du mouvement progressiste, qui furent chargés de faire rapport à Rome.

---

<sup>1</sup> Ce chapitre très venimeux contre l'Eglise, semble curieusement inspiré de l'esprit des petits juges aux mains propres dont on connaît les attaches, celles-là-même qui ont mis en place les criminels. L'auteur semble bien de nouveau avoir été intoxiquée et manipulée par un informateur.

<sup>2</sup> NDT : Il est curieux que l'auteur ne mentionne pas les avertissements de la Sainte Vierge à La Salette il y a cent cinquante ans, réitérées à Lourdes, à Fatima en 1917, dont nous avons vu s'accomplir sous nos yeux la première partie de la prophétie, celle ci corroborant les visions de plusieurs mystiques notamment celles de la bienheureuse Anne-Catherine Emmerich, du Vénérable Barthélémy Holzhauser et de la nantaise Marie Jahenny.

<sup>3</sup> NDT : Ce n'est pas la docilité qu'il faut reprocher à la hiérarchie catholique de Vatican II, mais le Modernisme qui contaminait l'aile des activistes et déjà au delà, et le manque de foi, de clair jugement et de courage des autres. Mais Dieu à l'évidence le permet, comme châtiment mérité de notre tiédeur et de nos péchés. C'est la pénitence que Notre Dame nous demande... depuis La Salette et Fatima, non l'accusation d'autrui, même si la dénonciation des modernistes et du modernisme demeure nécessaire.

Ce fut cette inspection qui poussa un Mgr Lefebvre, jusque là réservé, à prendre la tête du mouvement de contestation. Les deux visiteurs belges en effet, lors de leur passage dans les salles de cours du séminaire, avaient immédiatement tenté de démolir les concepts qui étaient reconnus comme le dogme catholique depuis le début de l'ère chrétienne, déclarant notamment aux jeunes séminaristes qu'un clergé marié allait devenir une chose inévitable, que la résurrection physique du Christ n'était pas une certitude, et que la vérité n'est pas quelque chose que "vous pouvez ranger dans un tiroir le soir et compter retrouver identique le lendemain, en ouvrant le tiroir".

Les séminaristes avaient été stupéfaits, et Mgr Lefebvre scandalisé. A la suite de quoi, celui-ci adressa au Vatican ce qu'il appela une "déclaration de foi", sous la forme d'une lettre ouverte. Celle-ci commençait ainsi : "Nous adhérons de tout notre cœur et de toute notre âme à la Rome Catholique, gardienne de la Foi, à la Rome éternelle, maîtresse de Sagesse et de Vérité. Mais nous refusons et avons toujours refusé de suivre la Rome du Néo-Modernisme et des tendances néo-protestantes qui se sont clairement manifestées au cours du deuxième Concile du Vatican et après ce Concile dans toutes les réformes qui en sont dérivées".

Cette déclaration circula bientôt partout où il y avait des catholiques fidèles. La contre-révolution avait commencé.

L'année sainte 1975 commença, et le pape Paul, qui marquera l'année jubilaire en se faisant le sponsor, depuis le grand autel de la basilique de Saint Pierre, des déclarations insensées du "dieu" du Michigan, ordonna à Mgr Lefebvre de venir à Rome pour s'y soumettre à une enquête informelle à propos de sa "déclaration de foi". Dès lors, la presse internationale s'empara de l'affaire et la suivit pas à pas. Ecône se mit à prospérer, et les fidèles, réveillés, entreprirent de louer toute une série d'immenses stades pour y acclamer l'évêque rebelle, en remerciement de ce qu'il leur célébrait la Messe selon l'ancienne manière. A la manifestation de Genève succéda celle de Besançon, puis de Lille, puis de Friedrichshafen, les foules devenant chaque fois plus nombreuses, pendant que les télévisions relayaient le message de Mgr Lefebvre à travers le monde.

Puis, à la fin de 1976, au lieu de faire suivre la manifestation de Friedrichshafen d'une autre plus imposante encore, Mgr Lefebvre changea d'attitude et accepta l'invitation du Secrétaire d'Etat, le cardinal Benelli, de se rendre à Castel Gondolfo pour être reçu en audience privée par Paul VI. Benelli fut le seul témoin de la longue conversation, à laquelle la presse ne fut pas admise. Il s'en suivit dans la presse des compte-rendus imaginaires de l'entretien, et même de fausses photographies parurent. Quelle qu'ait pu être la teneur de la conversation, la confrontation cessa. Il n'y eut plus désormais de grandes Messes rassemblant les foules ; le Pape ne lança plus de réprimande ; la presse perdit intérêt, et, chez ceux qui suivaient Mgr Lefebvre, succéda l'amertume et la confusion.

Le vieil archevêque continua de former des séminaristes et de les ordonner prêtres, en dépit du fait que le Vatican le lui avait interdit. Comme les abbés récalcitrants G. de Nantes et Coache, il fut frappé de *Suspens a divinis*. Néanmoins pendant la décennie suivante, sa Société Sacerdotale St Pie X réussit à développer des prieurés, des chapelles, des couvents et des séminaires, avec un corps de plus de deux cents prêtres nouvellement ordonnés. Durant toute cette période de son grand âge, Mgr Lefebvre voyagea à travers les cinq continents, allant inspecter ses différents établissements jusqu'en Australie et conférer le sacrement de Confirmation à des milliers de jeunes. Finalement en 1988, à l'âge de 82 ans, il prit la grande décision de consacrer quatre évêques, afin que fût assurée après sa mort l'ordination de prêtres dans la foi ancienne.

Dans le cadre limité au domaine clérical, on peut dire que le mouvement Lefebvre atteignit son but. Quant aux laïcs qui le suivaient, ces hommes et ces femmes qu'on appelle "traditionalistes", les hésitations de Mgr Lefebvre, au moment précis où le mouvement semblait pouvoir s'amplifier jusqu'à englober le quart ou même peut-être le tiers des huit cents millions de catholiques que le monde comptait alors, devaient les laisser dans une décevante expectative. Après Friedrichshafen, il y eut un certain déclin du mouvement qui désormais cessa de se développer.

Néanmoins, dans de nombreux pays, les rebelles se mirent avec une énergique dévotion à organiser des centres de Messes dans des halls d'hôtels, des granges aménagées, des temples protestants désaffectés. A Paris, ils occupèrent et continuent toujours d'occuper Saint Nicolas du Chardonnet, une grande église de la rive gauche.

Aujourd'hui, il y a en France environ un millier d'autels<sup>1</sup> sur lesquels la Messe traditionnelle est célébrée, et aux Etats-Unis environ la moitié de ce nombre, avec en outre un certain nombre de petites écoles organisées à force de sacrifices. Mais le voyageur peut aujourd'hui assister à l'ancienne Messe à Tokio, dans toute l'Amérique latine, en Nouvelle Calédonie dans le Pacifique, et jusque chez les zoulous d'Afrique du Sud.

Les prêtres traditionalistes n'appartiennent pas tous à l'œuvre de Mgr Lefebvre, et, parce que le vieil archevêque voulut limiter son autorité à la société sacerdotale qu'il avait fondée, il y eut entre eux des dissensions<sup>2</sup>, non seulement de doctrine et de pratique, mais sur presque tout. Faute du leadership qu'il ne voulut pas assumer, la contre-révolution s'est divisée.

---

<sup>1</sup> NDT : Ce nombre, peut-être valable dans les années 80 (?), ne semble plus l'être aujourd'hui, par suite du décès de nombre de vieux prêtres fidèles, les uns ayant tenu des centres de Messes de leur initiative, d'autres restés titulaires de paroisses dans certains diocèses aux mains d'évêques conciliaires relativement tolérants, et petit à petit hélas avec ces décès, c'est la Révolution et l'apostasie qui semblent avoir gagné, ne laissant aux catholiques fidèles que les Messes et les catéchismes de deux sociétés sacerdotales : la mouvance Fraternité St Pie X et la mouvance Fraternité St Pierre, toutes deux célébrant UNA CUM les "papes" MODERNISTES (!) et enseignant désormais l'une comme l'autre une doctrine s'éloignant formellement de la Foi catholique sur certains points essentiels. Les quelques prêtres demeurés fermes sur la doctrine catholique et sur la Messe deviennent de rarissimes exceptions, au point que nombre de fidèles doivent désormais se résigner à vivre privés de sacrements. En France, il existait en 94 environ trois cents à trois cent cinquante lieux répertoriés de vraies Messes (mouvances Fraternité St Pie X et St Pierre confondues), mais ainsi profanées en union avec JP II.

<sup>2</sup> NDT : Les dissensions ne sont pas seulement entre les prêtres formés à Ecône et d'autres restés fidèles, extérieurs à cette société sacerdotale. Ecône et les autres séminaires de la Fraternité St Pie X totalisaient plus de 450 ordinations à fin 95, dont quelque 150 devinrent transfuges, proportion élevée attribuable surtout au malaise créé par la théologie ambiguë reçue dans l'enseignement d'Ecône, les uns se rendant à l'évidence de l'incompatibilité entre le Modernisme libéral maçonnique des occupants du Vatican et les postes qu'ils "occupent", position qui avait semblé être un temps celle de Mgr Lefebvre jusqu'à l'entrevue de 1976 avec Paul VI rapportée plus haut, les autres concluant au contraire que la logique de reconnaissance de Paul VI et de son successeur impliquait alors de leur obéir, et ce fut la scission des

Pourquoi Mgr Lefebvre, après le Concile, resta-il dix ans avant de prendre publiquement position ? Pourquoi recula-t-il ensuite, alors que la demande était à son comble pour ce que signifiait cette prise de position ? Probablement pour les mêmes raisons qui avaient conduit Eugenio Pacelli et Jean Baptiste Montini à consacrer leur existence à faire changer l'Eglise, c'est à dire le poids du passé familial, de la formation reçue, et ultérieurement les pressions de ses adjoints.

Dans son cas, c'est d'avoir été un Lefebvre qui l'arrêta. Sa famille avait donné à l'Eglise un cardinal, un évêque et une douzaine de prêtres, de religieux et de religieuses. Toute la vie de la famille tournait autour de l'Eglise-institution, et ce fut bien là ce qui écartela Marcel Lefebvre. De voir la révolution détruire l'édifice de l'Eglise le poussa à la rébellion pour la défendre, en même temps que de rompre avec toute une vie d'obéissance à l'autorité ecclésiastique lui était inconcevable. A l'époque où le premier sentiment parvint à dominer le second, l'heure magique était passée du retour en masse spontané des catholiques du monde à l'orthodoxie. La révolution s'installait alors à demeure.

Dans les dernières années de sa vie, on sait que le pape Paul pleura en voyant les résultats des changements auxquels lui-même, avec Gasparri, Benoit, Pie et Jean, avait consacré sa vie. En contemplant les défections de tant de religieuses, de prêtres et de laïcs, il désigna ce qu'il avait accompli du terme d' "autodestruction" de l'Eglise.

Les non-catholiques de leur côté ne peuvent que difficilement se rendre compte à quel point ce demi-siècle de sape a été efficace. A la télévision, ils voient des foules immenses applaudir un pape exhubérant, et ils savent que des milliers de fidèles continuent d'aller à l'église le dimanche. Mais en réalité, si un million de Catholiques seulement demeurent fidèles aux croyances, aux rites et aux pratiques que l'Eglise maintient pendant deux mille ans, ce nombre de traditionalistes demeure très faible par rapport aux plusieurs centaines de millions de ceux qui continuent de fréquenter les paroisses et y entendre le *Novus Ordo Missae*, mieux connu comme la nouvelle messe de Paul VI.

Ce que le non-catholique perçoit, de l'extérieur, est une coquille, une structure s'appuyant sur un système de diocèses en expansion numérique rapide, dirigés par des évêques soumis au Vatican qui proposent à leurs ouailles toute une variété d'engagements terrestres avec le jargon rassurant des sociologues. Un exemple typique sont les objectifs exprimés par la Conférence épiscopale du Chili pour la *Campagne 1990 de Nouvelle Evangélisation* :

"La Solidarité avec les pauvres de toute l'Amérique Latine, l'insistance sur les droits de l'homme" et un effort de promotion en faveur de ce qu'il appellent une "Nouvelle Culture", qu'ils décrivent comme devant être "une nouvelle manière de voir, de sentir, de raisonner, et d'aimer à l'échelle planétaire éminemment technicienne et scientifique, et riche de signes d'espérance". Le programme ignore complètement la religion.

Si, comme on l'a estimé, l'Amérique latine doit représenter la moitié de la population catholique mondiale à la fin du siècle, le nombre à diviser ainsi par moitié risque donc d'être très petit.

En outre, les Américains latins sont des réalistes, qu'ils soient descendants d'européens, d'indiens ou de métis, ils savent qu'ils sont mortels. Pendant que les clercs intellectuels à la foi minée se complaisent dans de glorieuses espérances à l'échelle planétaire, l'américain latin moyen s'adresse à la religion pour lui demander comment affronter sa propre mort, et si les évêques du Chili et tous ceux du CELAM ont oublié les réponses, il ira alors les demander aux protestants, même si cela implique de perdre la Sainte Messe, les Sacrements qu'il aime et sa dévotion à la Sainte Vierge Marie.

Aujourd'hui au Brésil, il y a davantage de pasteurs évangélistes que de prêtres catholiques, et au Guatemala 33% des habitants ont rejoint les sectes fondamentalistes. En remplaçant les visions d'un hypothétique monde meilleur par le Ciel, l'enfer, le péché et le salut, tout évangéliste prêchant, au sud de la frontière des Etats Unis, peut désormais tracer les courbes prospectives résolument ascendantes de ses succès futurs, faire des prévisions aussi optimistes que celles des vendeurs de voitures dans l'Allemagne tout juste réunifiée.

En dehors de l'Amérique latine cependant, les Nouveaux Catholiques sont, comme les évêques du Chili, désormais en communion de pensée avec la "Brave Nouvelle Eglise" qui n'accorde plus d'importance aux solides vérités anciennes. Libéré de toute doctrine et de la majeure partie des pratiques qui marquèrent la foi, le Nouveau Catholique s'imagine lui-même, qu'il le veuille ou non, en marche vers un avenir radieux. Rien ne peut plus l'empêcher d'y aller et d'y parvenir, pourvu seulement qu'il "aime" et qu'il reste avec la foule. Le voyage s'effectue en groupe. Le chemin s'appelle "l'Histoire" et le temps s'appelle "le Changement". Histoire et changement sont l'un et l'autre inéluctables. Ils sont le destin de l'homme. Le Pape Paul avait l'habitude de dire : "La grande espérance en l'avancement humain que nous recherchons, réside dans les changements successifs qu'apporte l'Histoire", et pour l'ancien général des Jésuites Pedro Arrupe, l'important était : "le changement continu, ce vertigineux processus de transformation auquel tout est soumis".<sup>1</sup>

C'est à quoi se soumet le Nouveau catholique, qui évolue donc pour suivre ce qu'on lui dit être "le plan de Dieu", pour devenir comme il le fait "de plus en plus humain". Il a la conviction que les difficultés, même les chaos des centres villes, peuvent se résoudre

---

"ralliés" à l'occasion de la décision des sacres de 1988, ralliés qui étaient simplement les élèves du Mgr Lefebvre : les deux types d'attitude incarnant les balancements et hésitations de Mgr L qui persistèrent même après le scandale inouï d'Assise, avec l'épisode des sacres. Quelques jours avant sa mort, Mgr Lefebvre confia à son infirmière qu'"il aurait voulu déclarer publiquement que Jean Paul II n'était pas pape... Mais qu'il n'était plus libre de le faire" ! Mais les divisions multiples qui remontent au début des années 70 sont un signe patent... l'Eglise n'a plus de Pape, depuis qu'un mercenaire a été substitué au berger (St Jean Chap X).

<sup>1</sup> NDT : Les Néo-Modernistes qui ont pris le contrôle de la structure de l'Eglise se sont révélés avec Teilhard de Chardin, qui les a inspirés, moins disciples de la succession apostolique que de Darwin, Haeckel, J. Monod et HG Wells, et "l'avenir radieux" en question ne saurait être autre que le "Brave New World" de ce dernier auteur, un monde de terreur et de totalitarisme anti-chrétien décrit par son confrère et ami George Orwell dans "1984".

C'est pour la République universelle du Grand-Orient que ces gens là ont œuvré. Certains finiront-ils par le comprendre?

Et ceux qui reconnaissent un Jean-Paul II comme chef légitime de l'Eglise (!) sont hélas aussi, qu'ils le veuillent ou non, des collaborateurs de cette œuvre de mort.

dans l'amour. Quant à l'ère de bonheur qui vient, les signaux sont confus. Il pourrait s'agir du monde meilleur que Jean Paul II nomme "une Civilisation de l'Amour". Il pourrait s'agir de ce que les Juifs nomment classiquement "la venue du Messie", une idée favorite partagée désormais par de nombreux théologiens, ou encore s'agir du Ciel. Le Néo-Catholique se caractérise par un indéfectible optimisme et une remarquable docilité.

Il n'en est pas de même des dévots de la tradition. Comme s'ils faisaient partie d'un autre monde, ils se considèrent comme des membres de l'Eglise Militante. Pour eux, la vie est réelle ; la vie est une chose sérieuse, et chaque vie est une entité séparée. Ce qui en est l'enjeu n'est pas l'Espèce humaine, mais chaque Homme, et c'est le drame médiéval qui se joue. Chaque homme est son propre protagoniste, libre de bien faire et libre aussi de mal faire. Il est cause du changement et il forge l'Histoire, et sait qu'il sera jugé pour chacun de ses actes.

Les deux conceptions sont diamétralement opposées, de sorte que le Catholique ancienne manière et le nouveau ou Néo Catholique sont devenus quasiment des étrangers l'un pour l'autre. La faille qui les sépare est large, et les actuelles polémiques sur les rites, la langue, la formation des prêtres et même l'autorité papale sont les effets et non les causes d'une divergence, qui est intrinsèque et beaucoup plus grave. Six décennies d'une saine menée avec détermination ont amené trois décennies de crise, mais l'histoire en remonte à plus loin encore. Ce fut dans un éclair de lucidité historique que le président Mexicain Emilio Torres Gil avait déclaré au banquet de l'été 1929 que nous avons précédemment évoqué : "Le combat n'est pas nouveau. Cela fait vingt siècles qu'il dure, et il continuera jusqu'à la fin des temps".